N° 768 41e Année Tome CCXX 15 Juin 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger** : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75**; plein tarif **6 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Mai, généralement très actif, aura été, cette année, marqué par une dépression profonde. Elle ne surprendra pas nos lecteurs. Depuis longtemps, en effet, des indices de crise — de plus en plus accentués — ont été notés ici. Ils n'ont pas disparu, mais se sont au contraire affirmés. Le président du Comité des Houillères de France a récemment souligné le ralentissement des affaires dans nos industries lourdes. Et voici que le président du Conseil de la Hotchkiss, société cependant des plus favorisées sous le rapport des commandes, vient d'indiquer : « Je crains que nous nous trouvions en face d'une crise plus longue qu'on ne le croit. »

On pourrait multiplier les exemples pour aboutir à constater une dépression vraiment universelle, — comme en témoigne notamment la baisse profonde et persistante des recettes du Canal de Suez, — dépression qui résulte d'une déflation.

On a beaucoup parlé naguère de l'inflation et le grand public n'a pas perdu souvenance d'une de ses formes les plus dangereuses : l'inflation monétaire. Mais il est d'autres genres d'inflation, notamment l'inflation bancaire et boursière qui se caractérise par une multiplication des signes de crédit, des valeurs mobilières, et par une hausse continue de celles-ci. Il est aussi une inflation industrielle et commerciale caractérisée par la surproduction.

S'il advient que, par suite d'un défaut de débouchés, d'un redoublement de la concurrence, ou pour une autre raison, la puissance d'achat, la capacité d'absorption du consommateur ne marchent pas de pair avec la production, il y a déséquilibre, crise, baisse de prix, déflation.

Comme l'a indiqué récemment M. Ivar Kreuger, la déflation ne se fait pas sentir uniformément dans le monde; elle est plus sensible dans les pays foncièrement agricoles que dans les pays industriels, parce que les produits de l'agriculture sont de qualités sensiblement identiques. Mais elle se traduit partout par une grande aisance monétaire, une détente de l'escompte, une diminution des échanges commerciaux, et finalement par une baisse des marchés financiers.

Notre Bourse — comme celles de New-York ou de Londres — doit donc subir les effets de la déflation. En raison de la dénatalité, il n'y a pas chez nous crise ouvrière, grèves, etc., mais il y a néanmoins ralentissement général des affaires. L'industrie textile, qui intervient le plus puissamment dans notre balance des comptes extérieurs, est particulièrement touchée. Et il suffit de considérer la diminution des bénéfices d'une grande entreprise de filatures comme Agache-Pérenchies pour se convaincre de l'existence d'une crise. Toutes nos industries de luxe sont touchées, et l'aggravation du chômage en Angleterre et aux États-Unis prépare de nouveaux mauvais jours à notre industrie hôtelière. Dans le même temps, la baisse du loyer de l'argent, alors que les charges sociales augmentent, affecte nécessairement l'économie des entreprises qui ont pour objet le commerce de l'argent, c'est-à-dire les banques. La circonspection s'impose donc, ce que la Bourse traduit par une baisse constante, alors que les résultats obtenus en 1929 par la plupart de nos grandes sociétés sont en augmentation considérable sur les précédents.

La Bourse est inactive, au point mort. Son relèvement n'est pas à prévoir pour le moment. Bien des valeurs mobilières sont encore à des cours élevés, eu égard au dernier dividende distribué et surtout compte tenu de la diminution probable de la moyenne des répartitions pour l'exercice en cours, diminution que les récents dégrèvements ne compenseront pas, parce que leur application n'est pas immédiate et qu'en outre leur importance est trop faible.

On voit donc nos rentes poursuivre leur ascension en relation directe avec la baisse du loyer de l'argent, alors que les valeurs de banque, d'électricité, de métallurgie, de produits chimiques, etc., faiblissent.

Les valeurs spéculatives ne sont pas plus brillantes. La perspective d'un relèvement des cours du pétrole n'est pas clairement établie. Les cours du caoutchouc, du cuivre, du zinc, de l'étain, de l'argent viennent de faiblir, et même seraient-ils en reprise que les troubles asiatiques obligeraient les spéculateurs professionnels à se montrer prudents.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements etrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1930.

LES RELATIONS ENTRE LES ROMANTIQUES
FRANÇAIS ET ITALIENS

Le touriste italien qui, de Vendôme, remonte la vallée du Loir s'explique aisément l'attraction que ce voyage digne d'une églogue de Redi ou de Tansillo exerça sur ces joyeux aventuriers florentins, qui suivirent Catherine de Médicis à la cour d'Henri II. Les coteaux, verdoyants de vignes et de vergers, descendent doucement dans les prairies grasses et veloutées, que des processions de peupliers entourent d'une vigilante solennité. L'olivier, en vérité, n'est pas là pour ombrager, comme en Toscane, les pentes rocailleuses; mais les touffes de saules lamés d'argent en tiennent la place très honorablement sur les deux berges basses, entre lesquelles la large raie miroitante du Loir chuchote toujours les sonnets de Ronsard.

Au coin des petites garennes, ou derrière une couple de charmilles, des maisonnettes blanches, coiffées de bleu, voudraient bien se cacher, mais elles ont la curiosité des voyageurs sur la route dans la plaine, et l'avidité de l'ample horizon les engage à se découvrir et à se percher sur les sommets. Autrefois, sur leur emplacement, émergeaient les châteaux, les gentilhommières et les chartreuses, où la riche et paisible noblesse du Bas-Vendômois, du Blaisois et du Maine — à l'abri des guerres de religion et sous la gracieuse protection de Mgr le duc de Vendôme — s'adonnait en bruyantes équipées à la chasse et à toute sorte de godailleries, s'il faut en croire les *Folastries* de Ronsard, qui flânait si souvent dans ces

lieux. Les fêtards de Florence et de Sienne s'y retrouvèrent comme chez eux; et je parie qu'ils y rassemblèrent maintes *Comitive* et *Compagnonneries,* pour rééditer en français les « beffe » (blagues) saugrenues, les « imitaions décaméronesques » et les charmantes « maggiolate » qui, au val d'Arno, avaient fait survivre Bacchus à l'hécatombe du paganisme.

C'est dans un de ces châteaux — celui de Talcy, à mi-chemin de Vendôme à Marchenoir — que Bernard Salviati vint refaire son nid entre 1520 et 1530. La maison des Salviati de Florence était alliée aux Médicis; elle avait donné onze gonfaloniers à la République florentine et un nonce et trois cardinaux au Vatican (1). Mais elle avait procuré aussi maintes tracasseries au « bargello », dont les exempts, plus d'une fois, durent ramasser, ivre-mort sur les parapets du Long-Arno, ce Julien Salviati, qu'Alfred de Musset devait, trois siècles plus tard, ressusciter dans son *Lorenzaccio.*

Si Ronsard ne nous avait pas révélé (sonnet XVIII, 1547) « la beauté de quinze ans enfantine » de Cassandre Salviati, et si la curiosité érudite de M. Martellière, avoué à Vendôme, ne s'était pas avisée de fouiller dans la paperasse de la Maison Dieu (2) de sa ville, peut-être n'aurions-nous pas à présent la possibilité de nous poser cette amusante et troublante question : Au moment où l'auteur de *Lorenzaccio* faisait entrer un peu, même beaucoup, Julien Salviati dans sa peau, en lui prêtant ses goûts, ses allures et... ses aventures, était-il au courant de sa descendance d'une Salviati?

Voici, en effet. De l'autre côté de la route de Marchenoir, à une douzaine de kilomètres de Vendôme, à Gué-du-Loir, M. le lieutenant général du bailli de Blois avait acheté le manoir de la Bonaventure. (J'oubliais précisément de dire que, contrairement aux railleries de la

(1) F. Guicciardini : *Croniche delle Casate Fiorentine,* t. II, p. 119-20.
(2) *Revue de la Renaissance,* décembre 1902.

bonne Rachel, le poète des *Nuits* arborait bien légitimement la devise : Courtoisie-Bonne Aventure aux Préeuses (3), puisque le seigneur du château de la Bonaventure était bien un de ses ancêtres : Claude de Musset.)

C'est vers 1575 qu'une fille de Cassandre Salviati épousa l'aîné, Denis-Claude de Musset (4).

Comment se fait-il qu'Alfred de Musset ait ignoré — que je sache au moins — cette alliance avec la Maison Salviati, dont il n'aurait pas manqué de se vanter ou de s'amuser? Et pourtant, il était fort documenté sur l'histoire et sur la littérature italienne de la Renaissance, comme l'a prouvé notre éminent écrivain, le professeur A. d'Ancona, dans son *Musset et l'Italie*.

Le Julien Salviati du *Lorenzaccio* était aussi le personnage le mieux qualifié pour lui rappeler la présence de quelques gouttes du sang vif des Salviati dans ses veines. Qu'on relise l'acte premier du *Lorenzaccio,* on y trouvera un Julien Salviati à la poursuite hardiment galante de Louise Strozzi, qui rappelle d'une manière frappante les allures, certains faits et gestes, jusqu'aux extravagances du poète des *Nuits*.

Monseigneur Julien — nous apprend un de ses contemporains florentins (5) — cachait une âme très chaude sous ses traits presque féminins. Il fit force prouesses et des œuvres charitables et se distingua en maints tournois; mais entre une chose et l'autre il aimait — ce qui lui fit beaucoup de tort — à boire sans tempérance et oubliait son maintien dans les festins des *comitive*...

Lui aussi : le vin... Pour le reste, ne peut-on pas reconnaître ce jeune Salviati, au profil féminin, dans le dessin fameux de Deveria, qui représente Alfred de Musset habillé en page? Et je me demande si ce fut simplement par un hasard heureux que Paul de Musset vit dans

(3) A. Houssaye : *Les Confessions*, t. I, p. 273.
(4) C. Martelli : *Généalogie Toscane*, p. 96.
(5) Finiguerra Cortonense : *Cità e contadi*.

son frère (*Biographie*) « un Italien de la Renaissance ». Dans ces trois mots se représentera à nous, toujours vivante, la personnalité du poète.

§

A l'époque où se situent les voyages des romantiques français et allemands en Italie, notre pays était, en vérité, fort peu recommandable pour les touristes. On y voyageait avec une sécurité relative et à peu près commodément, mais on y logeait — même au *Cavaletto* de Venise et à la *Pergola* de Florence — comme on peut l'apprendre en relisant les notes de voyage de MM. Tattet et Arvers... Au point de vue de l'art et de l'archéologie, les amateurs d'émotions raffinées étaient obligées de chercher les madones du Pérugin et les saints de Giotto sous les couches de plâtre des sacrilèges « restaurateurs d'églises » et les vestiges de Rome sous les orties. Le Forum romain était encore enseveli en grande partie sous dix siècles d'ordures ménagères de la ville, et le Palatin et l'Aventin étaient appréciés seulement par les troupeaux de chèvres et de moutons.

L'Italie, que les romantiques s'imaginaient aller trouver au delà des Alpes, était un besoin et une création, à la fois, de leur imagination. Elle était un « état d'esprit littéraire », et une visite à cette Italie était un rite essentiel du culte romantique. Et il est curieux de constacr, aujourd'hui, qu'au fond les SS. Pierre et Paul de ce culte furent les deux derniers pontifes du classicisme : Byron et Gœthe. Et l'on pourrait ajouter un précurseur insoupçonné : Shakespeare.

Avant de s'imprégner de la littérature byronienne, Musset s'était passionné pour le grand Anglais, mais c'étaient à coup sûr *Roméo et Juliette*, *Jules César*, le *More de Venise*, qui l'avaient initié au culte shakespearien et l'avaient poussé vers l'Italie. Et puis, les romantiques français venaient chercher autre chose en Italie : les tra-

ces de Pétrarque et du Tasse. L'influence de la *Jérusalem délivrée* sur la littérature romantique fut immense : Lamartine, très jeune, l'avait lue et relue; Vigny en avait traduit deux chants en vers français, avant d'écrire ses premiers poèmes et avant de traduire *Othello*; Musset lui-même avouait, dans le *Fils du Titien* :

> Lorsque j'ai lu Pétrarque, étant encore enfant,
> J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.
> Il aimait en poète et chantait en amant.
> De la langue des Dieux lui seul sut faire usage.

Il ne m'appartient pas de rééditer ici les circonstances qui préparèrent et affermirent en France l'avènement du Romantisme. Je risquerais de raconter deux fois la même histoire, car la « révolution romantique » d'Italie présente non seulement un parallélisme presque parfait avec celle de France, mais lui ressemble (à part son infériorité incontestable dans la puissance d'expansion) dans les orientations et dans les hommes. Si le romantisme fut une réaction littéraire contre la Restauration et le pédantisme — qu'il étendit presque dans toutes les manifestations de l'esprit — ce caractère est indubitablement visible dans le romantisme italien.

La Restauration, qu'on avait saluée comme le repos des esprits, l'ordre dans la famille et dans l'Etat, l'affranchissement de l'individu de l'écrasante puissance de l'Etat — monarchie ou république — fut pour l'Italie, encore plus que pour la France, une déception pour les élites de la bourgeoisie naissante, composées de professeurs et d'avocats, d'hommes de lettres et de juristes.

Chez nous, il s'agissait de la restauration des vieilles monarchies et principautés, que le peuple avait toujours détestées, et que Napoléon lui avait même appris à mépriser en les mettant en fuite trois fois dans une vingtaine d'années, comme des troupeaux de moutons. De l'Empire, l'Italie n'avait pas subi les terribles saignées et les impitoyables réquisitions; elle en avait davantage

connu les splendeurs, les fêtes, les cortèges, pour lesquels notre pays gardait une passion... athénienne. Même les allées et venues dévastatrices des armées françaises dans notre pays avaient compté comme des cortèges éblouissants. Les galants officiers réussissaient vite à faire oublier à nos grand'mères, éperdument coquettes, la rudesse des troupiers français. Jamais les Français ne pourront se rendre compte de ce que fut pour l'Italie pauvre, toujours humiliée, à la merci des dominations étrangères successives, cette parenthèse féerique du « royaume d'Italie »... Aucune tyrannie ne sut jamais donner l'illusion parfaite de la liberté comme l'Empire, avec cette autonomie éphémère de la « couronne italienne ». Vingt ans d'ivresse et de rêve. C'est dans ce climat enivrant que se forma la jeunesse orgueilleuse, inquiète et désabusée, à laquelle allait se heurter la platitude arrogante de la Restauration.

Les augustes fuyards de 1796, 1800 et 1810 revinrent avec l'esprit aigri contre la littérature, qui avait trempé dans toutes les fantaisies du civisme; et ils créèrent les *Académies*, les *Arcadies* et semblables bergeries littéraires pour y embrigader les poètes et les châtrer pour l'avenir.

La pitoyable moutonnière bêlait chez nous — Metastasio et Monti en tête — ses madrigaux, ses épithalames et ses *Laudes* depuis une dizaine d'années en s'efforçant de ressusciter les frivolités du XVIIIe siècle, sans pouvoir cependant en retrouver la grâce, lorsque Manzoni, Foscolo et Parini annoncèrent — en en favorisant la naissance — notre pléiade des romantiques.

§

La révolution romantique visait — exactement comme en France — l'esprit et le verbe, l'inspiration et l'expression de l'art. Elle était une révolution littéraire et philosophique, et elle annonçait et préparait le *Risorgimento*, notre révolution nationale, comme en France elle prélu-

dait à la révolution constitutionnelle bourgeoise de juillet 1830.

Le romantisme italien s'orienta d'abord vers le moralisme chrétien, en opposition aux théistes et aux sanfedistes. Puis l'exaltation du moyen âge, de l'esprit héroïque et aventureux fut une affirmation éthique de la personnalité humaine, considérée comme instrument et objet du progrès, dont la liberté était la condition essentielle. L'« autoritarisme » n'était pas attaqué de front; mais il trouvait dans la revalorisation de l'individu, dans la notion de l'autonomie de l'esprit sa limitation. On ne lui opposait pas la République, mais la « grâce de Dieu » avec le contrepoids de la « volonté du peuple », et à la « révolution » se substituait le « progrès ».

Certes, la lassitude et le désarroi, consécutifs à la Grande Révolution et à la chute de l'Empire, ainsi que le malaise répandu par la Sainte-Alliance, avaient incliné les esprits spéculatifs au scepticisme, et la sensibilité artistique au pessimisme. Foscolo et Leopardi, surtout, en furent les suprêmes expressions en Italie. Mais, au lieu de se figer dans le désespoir ou de se réfugier dans les renonciations de l'ascétisme, les jeunes générations du nouveau siècle se plièrent sur elles-mêmes, pour y puiser les éléments d'une renaissance des valeurs de la vie. La poésie devint lyrique et le roman, le drame historique s'appliquèrent à montrer dans les grands exemples de l'histoire, dans les créations même des légendes nationales, la puissance des sentiments de justice et de tolérance, les possibilités immenses de l'héroïsme et de la solidarité humaine. Ces sentiments étaient exaltés non seulement comme *forces sociales,* mais aussi comme éléments de la beauté artistique et de l'imagination. En Italie, l'esthétique moderne a vu le jour dans le berceau du romantisme.

L'influence directe et décisive du romantisme français sur le romantisme italien ne se révèle pas seulement,

chez nous, par la prédilection du roman et du théâtre pour les sujets historiques, qui répondaient, d'ailleurs, au réveil « héroïque » du sentiment national. Les protagonistes de la prose narrative et représentative sont recrutés — sur l'exemple français — parmi les personnages de l'histoire qui semblent incarner d'une manière plus expressive les orientations nouvelles de l'esprit national dans la philosophie aussi bien que dans la politique. Ces protagonistes, en France et en Italie, semblent parfois des sosies historiques; ils parlent le même langage et visent les mêmes adversaires : l'autoritarisme royal et l'oppression théiste du moyen âge. *Hernani* est l'inspirateur du *Trovatore* ; *Cromwell* donne la main, à travers les Alpes, à notre *Arnaldo da Brescia*, et l'*Henri III* est le modèle de notre *Alexandre de Médicis*. Le procès de la société féodale et la revendication bourgeoise des droits civiques et civils, ainsi que de la liberté de la presse, trouvèrent leurs grandes assises littéraires en France et des tribunaux non moins implacables en Italie, où Manzoni, Grossi, d'Azeglio, Tommaséo furent des accusateurs d'une irrésistible éloquence.

Peu de mois après la prohibition de *Marion Delorme* d'Hugo en France, la censure du grand-duc de Toscane prohiba à son tour l'*Arnaldo da Brescia* de Niccolini. Et pourtant, ce pauvre grand-duc était un bourgeois libéral de l'espèce de Louis-Philippe, dont il eut les goûts médiocres et paisibles. Lui aussi, notre pauvre *Canapone* aimait à se promener en chapeau et la canne à la main, au lieu de porter la couronne et le sceptre, et il habitait à Palazzo Pitti — comme l'autre au Palais Royal — un appartement sur la boutique d'un charcutier et sur un café bruyant. Ce n'était qu'un gérant de l'Autriche, en Italie, surveillé par le Pape, qu'il détestait cordialement; et bien souvent son trésorier consolait quelque écrivain des sévérités du censeur.

La nouvelle littérature ne tarda pas à se forger les armes et les outils qui devaient à la fois réaliser dans la technique même son désir d'indépendance et l'unité entre la conception et l'expression. Foscolo supprime la rime, et à la terzine et l'octonaire fait succéder triomphalement les *Odes* et les *Poèmes* de Manzoni et de Berchet. La pensée est une : son expression pleine et libre lui suffit; elle a puisé sa lumière et ses harmonies dans l'imagination et point n'est besoin de lui fabriquer, au dehors de sa source, une musicalité mécanique et « la flamme froide » des feux d'artifice (6).

La prose, elle aussi, tourne le dos à la rhétorique, se débarrasse de la technique de la période, et puise sa puissance communicative dans la conscience de l'auteur, dans la sincérité native de la pensée et du sentiment. L'homme efface le lettré, en réalisant les créations de son imagination. L'art narratif et l'éloquence viennent de naître sur les ruines de la prose académique, des « dissertations » et des « compositions de circonstance ».

Si l'histoire de la littérature française a son grand connétable et ses maréchaux dans les chefs de file, dans les fondateurs du romantisme, leurs contemporains et confrères en Italie — Manzoni, Grossi, Berchet, Pellico, d'Azeglio — menèrent avec vaillance le même combat. Paolo Sarpi avait déjà dessiné le plan « conciliatoriste » — et sans jeter la soutane aux orties, — lorsque Lamennais le développa avec une perfection

(6) Ici trouve sa juste place un parallélisme très curieux entre la « réforme poétique » en France et la « liberté de la versification » en Italie. Dans une lettre à son oncle Desherbiers, en lui envoyant les *Contes d'Espagne et d'Italie*, Musset résume gaiement, mais heureusement, les préceptes de la *réforme*, contre Emile Deschamps, en écrivant : « Tu verras des rimes faibles, mais il était important de se distinguer de cette école *rimeuse*, qui a voulu reconstruire et ne s'est adressée qu'à la forme, croyant rebâtir en replâtrant. » — Or la même controverse, à la même époque, éclata entre Berchet et Pindemonte en Italie : « Sa Majesté la Rime? écrivait Berchet. Mais il ne faut pas sacrifier le Royaume, je veux dire la richesse de l'imagination, à Sa Majesté. Et puis, la rime n'est pas le rythme, comme la guitare n'est pas la lyre et les rimeurs ne sont pas toujours des poètes. »

définitive. Les affinités des directives coïncidaient avec les relations entre les hommes. Manzoni, à Paris, avait été l'ami de Chateaubriand, de Fauriel et de Cousin, et s'était assis — à côté d'Alexandre Dumas — à « l'agape de l'Arsenal, où le grand et maigre Nodier dispense à ses hôtes ravis le meilleur nectar, qui ne sort pas de sa cave, mais de son imagination prodigieusement érudite (7) ».

Tout comme à Paris, entre 1828 et 1830, la lutte fut âpre et acharnée, en Italie, entre les romantiques et les classiques.

En Italie, les deux factions adversaires se combattaient — et bien souvent sans aménité — dans les journaux. Le drapeau des romantiques était le *Conciliatore* de Milan, autour duquel se groupaient Tommaseo, Maffei, les frères Cesarotti et Gonfalonieri et Maroncelli, qui, un peu plus tard, devaient prouver — par leur martyrologe — qu'ils avaient considéré le romantisme non seulement comme une orientation littéraire, mais comme une règle héroïque de la vie. Au *Conciliatore* s'opposaient la *Gazzetta di Milano* et la *Biblioteca Italiana*, qui étaient, au même temps, les organes « autorisés » du despotisme autrichien en Italie. Car, contrairement à ce qui se produisit en France — où des journaux réactionnaires, tels que la *Quotidienne*, le *Drapeau blanc*, le *Journal des Débats*, appuyaient la nouvelle école, tandis que des journaux progressistes, tels que le *Constitutionnel* et le *Courrier Français*, la combattaient — en Italie l'école romantique était la pépinière des rationalistes et des patriotes jacobins, et elle se proposait d'expulser d'Italie bien autre chose que les Académies et les Arcadies...

La lutte se répandit, comme en France, dans les salons; nous aussi nous eûmes un « Cénacle » dans le Salon Maffei, un *Arsenal* dans l'*Ambrosiana* et une Muse ro-

(7) Lettre du 27 avril 1830 à T. Grossi, *Epistolario Ambrosiano*, t. II, p. 39.

mantique bien digne de la charmante et intellectuelle Méry Nodier : Christine de Belgiojoso.

Notre « comtesse » n'était pas encore devenue l'ambassadrice de la révolution libérale italienne à la Cour de Napoléon III. Elle était (à dix-neuf ans, mariée depuis deux ans) ambassadrice des romantiques italiens auprès des romantiques français. Voici un *rapport inédit* de cette femme singulière, une lettre envoyée par elle, de Paris, à André Maffei, le 16 mars 1832 :

... En réalité, les libéraux d'ici avaient grande hâte de renverser le dernier Bourbon, pour conquérir le Parlement et la liberté de la presse. L'un et l'autre existaient et fonctionnaient entre les *Cafés Tortoni* et *de Paris* et le boulevard de Gand, occupés tous les après-midi et le soir par une foule de révolutionnaires *en herbe,* spirituels et cultivés, qui gouvernaient la France de Paris, et Paris du haut de leur Parnasse. Car il s'agit d'une foule de poètes — et ici la pensée est le véritable *troisième* Etat — qui firent les barricades quelque temps avant les journées de juillet. Ces barricades s'appellent *Cromwell, Hernani, Henri III, Marion Delorme,* — les chefs-d'œuvre de M. Hugo et de M. Dumas, — sans compter les terribles chansons de M. Béranger, auxquelles le trône ne put point résister... Le jour où la monarchie « restaurée » fit mettre en prison MM. Courier, Béranger, Fontan, elle offrit à ces Desmoulins et à ces Chéniers ressuscités une nouvelle Bastille à démolir : la Monarchie.

Dans un dîner — jeudi soir — à l'Arsenal, chez Nodier, j'ai rencontré, avec Heine et le baron Taylor, Alexandre Dumas, le jeune poète Alfred de Musset, Bixio, MM. Cailleux et Saint-Valéry, ces derniers bibliothécaires. M. Nodier a eu l'exquise pensée de me réserver la place occupée à la même table par notre grand Alexandre (Manzoni), entre Dumas et la délicieuse Mlle Nodier, la fée de la maison, qu'ici tout le monde adore, et, à part de tout le monde, ce dandy de Musset. Il aime la Nodier presque comme lui-même, c'est-à-dire beaucoup, et tous deux échangent de tendres regards et des sonnets spirituels.

. . . .

Mais si la fille est la Fée, le père est le véritable Enchanteur des lieux. Un conteur inépuisable et superlativement attachant, que ce Nodier : l'homme le plus cultivé de Paris, l'érudit qui connaît tout et bien des choses encore. Il est le Père Spirituel des romantiques, dont Victor Hugo et Vigny sont les condottieri, et l'Arsenal est réellement l'Arsenal de la Grande Armée du romantisme français.

Mon cher, vous pouvez être bien sûr qu'on n'a pas omis de faire valoir vos traductions de Gœthe et de Schiller, lorsqu'on est venus à parler — sans grande admiration, en vérité — des traductions shakespeariennes de M. de Vigny. Et M. Heine, qui se vante de connaître sa langue allemande presque comme le français, m'a promis un feuilleton sur vos dernières traductions.

Je voulais revenir à M. Nodier, lorsque je me suis aperçue que l'enchanteur avait disparu justement comme dans un conte de fées : il avait profité d'une diversion — Mademoiselle sa fille jouait une contredanse — pour s'en aller coucher, précédé par une bassinoire et suivi par sa femme, qui met au lit ce grand et glorieux enfant.

Si vous faites cet automne le voyage de Paris, vous occuperez la même place que moi, à la table des Nodier, et on vous attend. M. Nodier m'a dit que les gens de lettres italiens se doivent de venir — et non seulement par politesse — rendre les visites, que les Français nous font en Italie. Je me suis abstenue de répondre que, malheureusement, nous n'avons à montrer, chez nous, à nos hôtes, que les ruines de nos gloires et les chaînes de notre esclavage... (8).

Les relations des romantiques milanais et du salon de la comtesse Maffei avec le Cénacle, l'Arsenal et les romantiques français ont laissé des traces dans la correspondance de Massimo d'Azeglio avec Lamartine (9). Massimo d'Azeglio, romancier, peintre, puis législateur, pre-

(8) Cette lettre de Christine Belgiojoso fait partie de la collection inédite de M. V. Spera de Rome, qui l'a léguée à la Bibliothèque « Alexandrine » de la même ville. Je dois à la bienveillance de ce gentilhomme érudit l'autorisation de me servir d'une copie *presque complète* de la lettre en question.

(9) A. D'Ancona : *Lamartine in Italia*, Ed. Sommaruga, 1894.

mier ministre de la Cour de Savoie, était le gendre d'Alexandre Manzoni et l'ami de la comtesse Belgijoso. Il avait connu Lamartine à Albano, près de Rome, et il l'avait rencontré ensuite plusieurs fois à Naples dans le salon des Caracciolo di Serino, où les libéraux napolitains se donnaient rendez-vous en dupant la très méfiante police bourbonienne sous l'enseigne d'une *Académie des Hellénistes* (10).

Dans une lettre (12 janvier 1836) à Manzoni, d'Azeglio raconte :

Le beau Lamartine est réellement une Altesse Royale du romantisme français. La profondeur de ses sentiments n'est dépassée que par la vivacité féconde de l'intelligence. C'est au surplus un Français charmant, auquel M. Monti lui-même n'aurait pu tenir rigueur aux temps du *Misogallo.*

Lamartine est une source inépuisable de renseignements et de précisions précieuses sur la nouvelle littérature française. Il serait très important à ce sujet de faire connaître à nos amis du *Conciliatore,* et même aux enragés du côté opposé, tout ce qui est apte à documenter ce point, qui est essentiel pour nous. La littérature romantique, en France aussi bien que chez nous, est une activité intellectuelle d'un franc libéralisme, non pas réservée à l'élite, mais qui cherche à éduquer le peuple, et si en France elle se borne à solliciter les institutions de progrès, en Italie elle est une force puissante contre la domination étrangère et pour l'unification nationale. Que les *perruques* de la *Bibliothèque* soient bien fixés sur ce point : leur littérature académique est un soutien, même à leur insu, des Croates de Vienne (11).

§

La critique littéraire italienne, de De Santis à Carducci, s'est efforcée de mettre en évidence la formation autonome, *nationale,* du romantisme italien. Mais pour parvenir à ces résultats — qui intéressent moins l'histoire de la littérature que celle du Risorgimento italien — nos criti-

(10) S. Di Giacomo : *Salotti Napoletani della Vigilia,* Laterza, Bari.
(11) G. Marradi : *I Romantici Italiani,* « Marzocco », febbraio 1897.

ques n'ont pas tenu compte de la présence de certains éléments essentiels de la culture italienne de la première moitié du XIXe siècle. De 1796 à 1815, la production scientifique et littéraire française avait nettement et exclusivement dominé la pensée italienne. Le français n'était pas seulement la langue des courtisans et des diplomates: il était devenu familier à la noblesse et à la bourgeoisie intellectuelle, et il avait même envahi les patois régionaux, qui encore aujourd'hui en gardent, jusque dans les Pouilles et en Sicile, des traces abondantes. La censure, autrichienne ou bourbonienne, qui empêchait presque complètement l'impression des livres en Italie, se souciait médiocrement ou n'avait pas le pouvoir d'interdire l'introduction en Italie des éditions françaises. L'Italie était un marché considérable pour les imprimeries, particulièrement celles de Genève et de Grenoble.

Mais ce fut le *carbonarisme* surtout qui contribua à répandre dans presque toutes les couches de la société italienne la pensée française entre 1820 et 1848. Les *carbonari* étaient, en vérité, friands de la littérature des encyclopédistes, à côté de laquelle ils honoraient la nouvelle production saint-simonienne et socialiste en général; mais comme leurs « ventes » avaient activé dans toute l'Italie un commerce de librairie considérable, les exigences de la clientèle les amenèrent à introduire la nouvelle littérature française, qui — répondant exactement à la sensibilité collective et à l'évolution des goûts littéraires — trouvait chez nous un public avide et un écoulement considérable, soit dans la langue originaire, soit dans les traductions de Maffei, Foscolo, Troya, etc.

Vincenzo Monti — qui, après la Restauration, avait besoin de faire oublier ses flagorneries gallophiles pendant l'Empire, en s'employant à la diffamation systématique de la France et des Français — nous a laissé un témoignage expressif de cette domination de la culture française en Italie.

— Nous sommes atteints — écrivait-il — du *mal francioso* dans le domaine littéraire. Assez! L'Italie demeure une colonie intellectuelle de la France, même après que la Providence a repoussé les Français au delà des Alpes. Les Italiens sont malheureusement nombreux qui continuent à penser en français (12).

Les « Journées de juillet » et, un peu plus tard, celles de juin 1832 servirent à rapprocher spirituellement davantage les romantiques français des romantiques italiens et à pousser ceux-ci à adopter comme des modèles les tendances et les goûts de la nouvelle littérature française. Les barricades de Paris eurent un grand retentissement en Italie, et nos romantiques y virent une consécration politique libérale du romantisme français. Elles furent exaltées en Italie dans des poèmes « byroniens (13) »; et la *Giovine Italia* de Mazzini — qui recruta la jeunesse intellectuelle la plus ardente de notre pays et en fit l'état-major de notre délivrance nationale — se constitua peu après la révolution parisienne de juillet, dont elle adopta franchement l'esprit et le programme. C'est à ce moment même que commencent les relations cordiales entre Mazzini et Victor Hugo, relations qui se développèrent de plus en plus pendant presque un demi-siècle et qui atteignirent à une « véritable fraternité spirituelle (14) ».

La révolution parisienne de juillet ressuscita dans la jeunesse intellectuelle d'Italie l'idéologie enthousiaste dont la Grande Révolution avait semé parmi nous une graine si féconde. La francophilie politique et littéraire que l'Autriche, le Bourbon de Naples et le Pape s'étaient appliqués à étouffer depuis Waterloo eut, pendant quelque temps, une reprise impétueuse. Les imitateurs italiens d'Hugo, de Lamartine, de Vigny furent à la mode,

(12) V. Monti : *Palinodies*, Milan, éd. d'Arco.
(13) L. Settembrini : *I Poemi della Vigilia*, Napoli, éd. Morano
(14) A. Saffi : *Mémoires*, Milano, éd. Sonzogno.

acclamés partout, et l'imitation fut poussée bien avant, jusqu'aux révoltes du Piémont, de Modène et des Romagnes. Mais les régiments croates descendirent en Italie « et la nouvelle peste révolutionnaire, entrée chez nous des foyers mal éteints du pays de France, fut enfin maîtrisée, grâce à la vigilance paternelle de nos seigneurs puissants et glorieux (15) ».

Oui, mais dorénavant le romantisme italien — le romantisme tout court — qui avait reçu son baptême sur les barricades demeura lié aux destinées du *Risorgimento* et devint l'expression littéraire et culturelle, en général, de la révolution italienne, du monde entier de la pensée dans notre pays. Sa puissance expansive et l'impuissance de la répression — malgré tous les efforts persévérants des tyrans de l'Italie — indiquent qu'à ce moment-là il eût fallu supprimer complètement le livre, le papier imprimé, pour en venir à bout, pour étouffer la littérature romantique qui érigeait son domaine absolu contre l'absolutisme politique.

Les derniers zélateurs du classicisme, cantonnés désormais dans quelque Académie somnolente, dans quelque survivante Arcadie — où le lait rance des rimeurs et des sermonistes s'était caillé — tentèrent un expédient curieux : ils mirent à l'honneur le grand Leopardi, le poète du désespoir et de la renonciation, le dénonciateur pathétique des impuissances humaines et de la cruauté de la Nature, dont son génie maladif enfermé dans un corps disgracieux était le document vivant. Or, Leopardi avait bien célébré les beautés de l'hellénisme et il avait convié les esprits à s'écarter des « passions du siècle » pour se réfugier sur l'Acropole ou parmi les sarcophages de la via Appia. Mais même cette relégation, cette claustration présentait des inconvénients pour « nos seigneurs puissants et glorieux », car ceux qui acceptaient les sug-

(15) S. Zinguelli : *Discorso sugli eventi del 1831*, Venezia, Miscell. Marcelliana.

gestions léopardiennes rencontraient dans leurs promenades grecques et romaines, parmi les ruines du Stadium ou du Forum, les fantômes de Léonidas, de Périclès, de Brutus ou des Fabii — qui, comme on s'en doute, n'étaient nullement des personnages bien conciliants entre les patriotes, les libéraux italiens et les tyrans étrangers ou indigènes de leur patrie... Et puis Léopardi avait écrit des odes lyriques enflammées et des élégies poignantes sur l'esclavage de l'Italie, et au « quieto vivere » de ses contemporains il avait opposé l'exemple des libérateurs héroïques de la patrie italienne.

La malheureuse entreprise léopardienne des classicistes se conclut donc par l'annexion imprévue de Léopardi à l'école romantique, qui — au point de vue du patrimoine littéraire — fit ainsi une précieuse acquisition. D'ailleurs, avant de prendre place dans le romantisme italien, Leopardi avait réellement milité dans le romantisme allemand, à côté de Gœthe. *Werther* est une créature léopardienne, encore mieux qu'un modèle de *Jacopo Ortis* d'Ugo Foscolo, et les *Elégies Romaines* répandent leur inspiraion panthéiste dans les *Odes* de notre Leopardi.

Au fond, les copieuses et ardente disputes sur les sources nationales — françaises, allemandes, italiennes — du romantisme paraissent à présent oiseuses, si l'on passe du terrain purement littéraire au domaine de la critique historique. La simultanéité de ce fécond mouvement cultural, l'étroite affinité de ses directives, l'unité européenne de son esprit à la même époque, jusqu'aux ressemblances psychologiques entre les protagonistes du romantisme dans les différents pays, n'indiquent pas seulement un processus d'influences réciproques, un premier grand épisode de cet internationalisme de la culture, qui est devenu de nos jours une des fonctions essentielles de la civilisation humaine. Nous y trouvons surtout ce qui donna tant de vitalité et de glorieuse puissance

au romantisme : sa correspondance avec un mouvement général et profond des esprits dans la première moitié du XIXe siècle, son caractère d'expression éthique et de sensibilité littéraire d'une société nouvelle, enfantée pendant l'Empire et dont la Restauration venait d'accoucher. Le romantisme ne pouvait être autre chose que ce qu'il fut en France et en Italie; la littérature du libéralisme bourgeois et de l'individualisme éthique.

P. CICCOTTI.

LE BAISER FROID

—

> Que je te trouve heureux, Hippias, de savoir si bien à quoi il se faut employer, et d'y avoir passé une bonne partie de ta vie comme tu me l'as dit. Pour moi, une malheureuse destinée me fait errer en des incertitudes continuelles, et quand je viens vous découvrir ces difficultés à vous autres sages, vous me répondez par des paroles de mépris.
>
> PLATON.

I

Simon fut introduit chez Archibald Fishner par un valet de pied d'une grande beauté.

Assis devant son bureau, l'Américain s'inclina sans se lever, désigna un siège :

— Vous êtes le secrétaire des Marillac? vous avez pleins pouvoirs pour terminer cette affaire, paraît-il?

Il détaillait Simon, remarquait son aisance simple, l'expression fermée du visage maigre et mat, de même valeur que les cheveux, les yeux pâles transparents, — des yeux lunaires dans lesquels on ne lisait rien.

— Je viens ici, dit Simon, pour conclure un accord qui ne dépend que de vous. La proposition transmise à MM. de Marillac ne peut les satisfaire. Le marquis préférait ne pas vendre Grandpont, il voulait hypothéquer ; son neveu n'accepte pas, malheureusement, cette combinaison; mais il faut que la somme offerte le libère de certaines dettes.

— Et lui permette d'en contracter de nouvelles... Je sais tout cela et que l'indivision accule les Marillac à cette vente, tandis que je suis libre de chercher autre chose. Vous me demandez une somme énorme... peut-être renoncerai-je... peut-être aussi pourrais-je m'entendre... Sinon avec eux, du moins... avec vous?

Archibald avait baissé la voix et scrutait du regard la figure du secrétaire. Simon sourit imperceptiblement.

— Je vous entends, monsieur, et... l'on ne s'entend pas avec moi... Soyez-en persuadé.

— A aucun prix? fit Archibald brutalement.

— A aucun prix, répondit Simon, qui le fixait en souriant davantage.

— On corrompt un homme qui s'indigne, dit Archibald en riant après un petit silence, mais que faire contre un sourire?... Vous êtes honnête, monsieur?

— Probablement.

— Mais vous n'êtes pas affirmatif?

— Finissons cette affaire, je vous en prie, et vous verrez que je puis l'être.

— Eh bien, dit Archibald, je me laisse parfois guider par des motifs qui sont assez indirectement mêlés à l'action qu'ils déterminent... permettez-moi, monsieur...?

— Simon.

— Permettez-moi, monsieur Simon, de vous poser quelques questions... Ne voyez pas là de l'indiscrétion, mais le désir d'être, si je le juge bon, utile à la famille qui vous intéresse. Armand de Marillac est complètement ruiné; c'est un homme déplaisant qui plaît trop aux femmes, un homme qui serait entièrement déconsidéré s'il était moins adroit... Il est délicat pour vous d'acquiescer à ce jugement ,mais je dois vous parler nettement.

— Vous le pouvez, monsieur, je ne m'occupe de cette affaire que parce qu'elle concerne le marquis et sa fille...

— Ah! oui, Marie-Lise...

— Vous connaissez Mlle de Marillac?

— Oui, dit Archibald laconiquement; donc, vous leur êtes tout dévoué? depuis quand? Vous êtes jeune.

Simon regardait Fishner, étonné qu'il s'intéressât à sa personne. L'Américain le considérait d'un air affable et semblait décidé à faire durer la conversation. Simon, qui n'aimait pas qu'on le mit en scène malgré lui, se sentit cependant, et sans qu'il se l'expliquât, dans une atmosphère agréable, presque sympathique.

La sobriété de la pièce où il était reçu, la beauté d'un unique tableau pendu au mur, les titres de trois livres posés sur le bureau et jusqu'au grand coupe-papier fait d'une défense d'éléphant posé près d'un verre empli de violettes blanches, tout lui plaisait.

Archibald sentit qu'il hésitait, qu'il était charmé.

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-il, je vous interroge parce que vous m'inspirez depuis quelques instants une curiosité toute personnelle... Vous n'avez guère la mine d'un homme d'affaires... vous désirez être utile aux Marillac? Pour certaines raisons, moi aussi, mais il se pourrait maintenant que j'eusse en plus le désir de vous être agréable... J'apprécie le désintéressement, vous devez comprendre qu'il est assez rare pour que je le salue...

Et, d'un élan, Archibald tendit sa main par-dessus la table.

— Je vous crois sans peine, dit Simon en donnant la sienne, ne me jugez pas optimiste.

— Eh bien, dit Archibald, moi, je suis curieux! Vous m'intriguez. Que faites-vous exactement chez ces gens-là?

— Je vis d'ordinaire à Marseille, chez Mme de Prax; elle est la belle-mère du marquis...

Simon se tut un instant, puis ajouta, rapidement :

— Je suis un enfant abandonné qu'elle a recueilli, aimé; je lui dois mon éducation et une existence qui me permet de lui rendre quelques services en gérant ses propriétés de Provence et en la déchargeant de mille questions matérielles qui ennuient les femmes.

— Vous êtes l'homme de confiance... Cela vous plaît, ce métier?

— Il s'est imposé à moi, on fait toujours deux parts de sa vie, il faut que l'action paie le rêve... Mais, monsieur, revenons à Grandpont.

— Nous y sommes, monsieur, et même nous y demeurons... L'affaire est conclue... à une condition cependant. Ces vieilles demeures, quand une restauration nécessaire

vient à les défigurer, cela me désole; il faudra mettre à ma disposition tous les documents que vous possédez sur l'ancien état des lieux et que vous consentiez à m'aider dans ces travaux. Cela vous déplaît-il?

Archibald Fishner était debout, défrisé par la quarantaine, grand, gras, blond et blanc. Ses mains étaient belles, il avait de la finesse et de la bonté dans un visage ordinairement immobile, le regard intelligent et sournois et, malgré sa corpulence, de l'élégance.

Simon l'observait et le trouvait peu conforme à l'opinion préconçue qu'il s'était faite.

« On est bien malveillant pour les gens riches », songea-t-il.

— Si je puis vous être utile, monsieur, je vous accompagnerai à Grandpont quand vous le voudrez.

Une femme entra brusquement, cria d'une voix rauque:

— J'ai vu Mme d'Escale, elle m'a promis...

Apercevant Simon, elle se tut.

Fade, solide, couperosée, haute sur jambes, elle avait la poitrine triste, les yeux gais sous des cheveux plats, le nez court et tourné vers Dieu.

Archibald présenta Simon :

— Ma belle-sœur, Mme James Fishner.

— Alors, dit-elle, est-ce fait, cette vente?

— C'est fait, répondit Archibald.

Rose Fishner alluma une cigarette, en offrit une à Simon :

— Parlez-moi donc, cher monsieur, de cette délicieuse Marie-Lise.

Aux lisières de la forêt du Tronçais, dans ce Bourbonnais vert, peuplé de bêtes blanches qui paissent, labourent et picorent dans un boccage où se faufilent des petits chemins étroits, nombreux, pressés de se dire l'un à l'autre leurs secrets, le royaume des insectes, c'était en l'été 192... la vallée de Grandpont. Dans le cloître aban-

donné, la musique des ailes, l'odeur des plantes devenaient le miel que des milliers d'abeilles butinaient du thym, de l'oseille rouge et de la menthe. Des frelons striés, des bourdons lourds en velours, basses de l'inutile chanson des mouches, courbaient vers le sol le cœur des marguerites, les grandes libellules brillaient et fuyaient dans un rayon, des araignées se chauffaient, les pattes étendues, balancées au centre de résilles géométriques dont le piège aérien n'était plus qu'un hamac; petits et nombreux, des papillons bleus s'éparpillaient sur le pré; d'autres, jaunes et blancs, volaient jusqu'aux fenêtres dont les volets fermés semblaient dormir d'un faux sommeil et guetter comme des yeux mi-clos entre les cils.

Quelques persiennes s'entr'ouvrirent, les échos réveillés répétaient des chiffres.

Dix-huit mois plus tard, novembre avait dénudé les cimes, apporté l'odeur de l'hiver tissé dans les brumes l'éclat et la chute des feuilles. La terre fraîchement blessée montrait sous les charrues sa chair brune ou jaune; à travers les forêts, les monts et les vallons les meutes, nez contre terre, poursuivaient les cerfs qui fuyaient la tête renversée.

Il était onze heures du soir, la curée froide finissait à Grandpont.

Avec le geste rituel, dans la cour illuminée, un valet de chiens avait jeté les gueules, brusquement silencieuses, au carnage.

Les trompes sonnaient à la tierce la fanfare de Saint-Hubert, sur les cuivres vacillaient les reflets du collier de feu, maintenant rompu par la foule, que formaient les porteurs de torches. Derrière les douves, entre les deux tours avancées, la lisière du parc rougit, s'embrasa; un grand cerf de bronze qui fermait la perspective troua l'obscurité, apparut, fantôme opaque, cerné de flamme écarlate, auréolé, immatérialisé, dissous dans la brume

et la fumée, âme évanouie, échappée de son frère dévoré.

Le bouquet du feu d'artifice s'élança du donjon, éclipsa les étoiles, retomba vaincu par le noir.

Alors la note la plus aiguë du jazz bondit jusqu'au perron, domina les klaxons, les moteurs, rejoignit les sons éloignés de l'adieu des piqueurs. La lumière reparut aux fenêtres obscures.

Deux cents personnes se retrouvèrent sous les lustres, parmi lesquelles cinq ou six visages étaient expressifs. Sur les autres, on ne lisait rien qu'un air de n'avoir pas faim, une préoccupation sèche. Ils sont innombrables, les visages de cinquante ans auxquels la vie n'a rien appris, pas même le doute; ils appellent cela « rester jeune ».

Vulgarité hautaine des Argentins verdâtres coiffés au cirage et à l'huile, raideur aimable des Américains du Nord, sourire d'enfant ouvert sur trente-deux défenses des Anglais, bonne grâce de quelques Italiens, aisance poseuse des Français, souci d'originalité de vingt femmes internationales, belles et grotesques, qui s'entortillent aux corps de leurs danseurs comme font les guenons aux troncs des palmiers et, mêlée à cette société tapageuse, écume plutôt qu'élite, et dessus d'un panier peut-être un jour à salade, une société de province fripée, décente, malveillante, dont le blâme, faute de traits, ne s'exprime que par des regards où flambe toute l'envieuse curiosité de ce qui se croit la vertu, lorsqu'elle s'imagine rencontrer l'objet de toutes ses pensées : le vice.

Fishner regardait ses hôtes, écoutait la musique nostalgique et syncopée des plaines. Un orchestre russe alternait avec un orchestre nègre et, dans leurs sonorités différentes, il percevait l'absence de limites de la savane et de la steppe où le son fuit et diminue sans heurter jamais l'écho.

— La solitude, dit-il à Simon, est une prison où l'on ne peut même pas s'appuyer au mur.

— Pas plus qu'il n'est possible de s'y coucher par terre, elle n'offre aucun appui que soi, elle est ascension ou chute.

— Vous appelez « ascension » cette lutte perpétuelle contre vous-même, cet ascétisme que vous pratiquez si discrètement mais si peu raisonnablement, dit Archibald avec un léger sourire.

— Et j'appelle « chute » cette insatisfaction où vous laissent tous vos désirs obéis, répondit Simon avec le même sourire. Etes-vous content de ce que vous avez réalisé ce soir?

— Qu'est-ce que cela? « César montait au Capitole à la lueur des flambeaux que portaient dans des lustres quarante éléphants rangés à droite et à gauche. » Temps heureux pour la beauté que le temps de l'esclavage!

— Comme vous aimez le côté « spectacle » des grandes fêtes!

Simon se tut un instant. Torturé par la fuite du temps, il détestait qu'elle fût éclatante, qu'elle se fît bruyante, criant une fois de plus : « Ephémère, il faut mourir. »

— Si j'écrivais, dit-il, j'aimerais décrire ce que j'aurais imaginé uniquement. J'en garderais la vision intacte jusqu'à ma propre fin... C'est pour cela que j'aime les contes à la folie. Viviane, Melusine, Urgèle, Morgane, ni nées, ni mortes, où êtes-vous? Tout ce qui est réalisé est perdu; commencer, finir, tout le réel est là.

Archie écoutait Simon et le regardait avec une expression où il entrait de la tendresse.

— Que vous souhaiter? Argent? amour? plaisir? religion? Tout vous est prétexte à souffrir.

— Il faudrait aimer, Archie, mais aimer quoi? aimer qui?... quelle femme?... Ces créatures ont la forme de l'idéal...

— Oui, l'animal est à l'intérieur... Certaines se font un vêtement couleur d'âme, mais nous ne savons pas re-

connaître celles qui portent cette âme comme un tourment caché.

— Il y a des femmes très pures vers lesquelles on se sent attiré, dit Simon pensif... On sent aussi qu'elles ne comprendraient pas nos inquiétudes, elles ne sont qu'ignorantes.

Un être sans passé n'a ni saveur ni beauté morale, il porte en lui toutes les possibilités, tous les pièges, toutes les déceptions, il n'a pas lutté, pas choisi... l'âme est dans le choix.

Tous deux regardaient Marie-Lise. Statue d'ivoire, elle avait la couleur de son nom. Ses cheveux naissaient argentés, sous leur molle et pâle épaisseur, ses yeux gris étincelaient quelquefois. Eclair dur d'intelligence pratique, vite éteint sous les cils cendrés de longues paupières. Ses mains avaient la transparence et la lividité des mains mortes, mais elles brûlaient et, par leurs ongles bombés, crochus, trahissaient, en même temps que l'avidité du caractère, la faiblesse du corps.

Image de la pureté, elle manquait assez de candeur pour savoir conserver cette apparence et en connaître le prix. Cependant, le pli de Vénus marquait la lèvre inférieure, révélait une sensualité capable d'amener quelque désordre dans ce visage amenuisé de primitif hollandais.

Dans une embrasure de fenêtre, appuyée aux carreaux brillants posés contre la nuit, elle écoutait son cousin.

— Deux cent mille! disait-il très bas, quel bouillon! Ce lad imbécile s'est flanqué par terre hier matin à l'exercice, il n'a pu ni entrer dans le box de la jument, ni me prévenir... je la donne à tour de bras et elle se promène!

— Tu vas trop fort, Armand! La vente de Grandpont a duré un an! Moi, je n'ai plus rien, l'Argentin est reparti. Cela fait deux « oiseaux de passage » que je dois à la mère d'Escale. Elle est muette par intérêt... Je sais bien... mais je ne peux pas recommencer indéfiniment.

— A te servir d'une innocence si bien instruite.

— Je devrais te détester, Armand... (Toute sa figure se tendait vers lui soumise et complice...) Moi aussi, j'ai des dettes... Mon père croit volontiers que je vis de l'air du temps... Dès que la goutte veut bien le lâcher, il joue... S'il gagne, il le cache. S'il perd, il gémit... les robes sont chères.

Elle soupira, prit un siège et, doucement, tira sur ses jambes le satin uni qui ne semblait retenu sur son corps que par deux grosses perles posées au creux de l'épaule.

— J'aime trop nos bijoux, Armand, pour y toucher... il faudrait...

Une émotion brisait sa voix.

— Le diamant entame les corps les plus durs, railla Armand; sans doute, c'est à cause de cela qu'il rend sensible le cœur des femmes!

— Tu es ingrat... et pour moi, et peut-être pour d'autres.

Armand avait un charme auquel on résistait peu. Sans scrupules, sans inutile méchanceté, il était aimé des bêtes, des femmes et des enfants. S'il faisait quelque peine aux femmes, cela provenait d'un excès de bonne volonté qui le portait à faire plaisir à toutes; il se croyait par là des droits à leur reconnaissance et en acceptait allègrement les preuves condamnables.

Beaucoup plus âgé que sa cousine, il avait gâté l'enfant qu'élevait à la diable un père négligent. Marie-Lise, avide de tout, privée d'argent, avait cédé très tôt aux conseils intéressés d'une Mme d'Escale, habile à négocier des échanges où la jeune fille apportait une valeur dont elle sut rapidement se servir.

Armand la connaissait trop pour ne pas saisir en elle les moindres nuances. Il obtint des confidences et bien davantage.

Ainsi avait-elle partagé provisoirement sa vie entre l'intérêt et le plaisir.

— Ne sois pas sotte, dit Armand. Je conviens d'ailleurs que l'impérieuse nécessité m'a poussé à te faire commettre des imprudences. Il faut que ton nom, ta grâce soient payés légitimement... Si le maître de la maison n'était pas imprenable...

— Collé, n'est-ce pas? archi-collé avec sa belle-sœur?

— Avec Rose Fishner! Non, certes non; je ne sais pas grand'chose sur elle, sinon qu'elle est une redoutable intellectuelle, présidente de l'Association Franco-Américaine des lettres et des arts, membre du Comité international des droits sociaux de la femme. C'est une personne remuante, infatigable organisatrice de fêtes de charité et de réunions littéraires, au demeurant généreuse et assez bonne femme, dit-on, malgré son air de reine par alliance.

— On prétend qu'elle mène Fishner par le bout du nez.

— Apparence et, sans doute, apparence voulue. Fishner n'est pas un homme que l'on mène, il va où il veut. La banque Fishner est une des plus vieilles banques américaines; son père et lui en ont fait une puissance mondiale. Fishner, c'est une force... avec un petit faible qu'il dissimule soigneusement, mais que ne sait-on pas à Paris? Rien à faire de ce côté, ma pauvre Lise; on détruirait un amour, mais un goût... il aime les...

— Chut! dit Marie-Lise.

Fishner était devant eux, l'air narquois :

— Vous faites un peu trop fête de famille; je n'aime pas cela, dit-il à Marie-Lise avec autorité. Venez, nous dansons.

Le revers de la main appuyé à peine sur le dos de la jeune fille, son coude entre les doigts, il lui fit traverser la foule tassée dans le grand salon, la lâcha dans la pièce voisine presque déserte et lui dit :

— *Come along.*

Marie-Lise suivit silencieuse, jouant la timidité.

Ils gagnèrent une galerie, il ouvrit une porte, s'effaça, entra derrière elle, tourna la clef.

Elle eut un geste de surprise.

— Vous avez peur? dit Archibald moqueur et froid.

— Non, mais je ne comprends pas.

— Il y a assez de gens pour que notre absence ne soit pas remarquée, il y en a trop pour qu'un entretien assez long entre vous et moi ne soit pas commenté; nous devous avoir une conversation, je vous mets à l'abri des indiscrets... Vous vous taisez! vous laissez parler! qualité pour une femme. Vous en avez d'autres... quelques défauts aussi... sans secrets pour moi. Mademoiselle de Marillac, asseyez-vous donc.

Ils étaient dans un boudoir nu. Quelques meubles accueillants, mais de lignes austères, un bois du XIII[e] accentuaient l'aspect monastique que Fishner avait d'ailleurs respecté partout. Une gerbe de lis sentait fort.

— Nous sommes chez ma belle-sœur... cela vous rassure? Rose aime le parfum de la candeur, les lis... cette sainte qui vous ressemble. Toujours muette?

Marie-Lise, inquiète, réfléchissait; elle souleva les paupières et, repoussant une mèche sur son front, en découvrit l'innocence, puis, accentuant le timbre enfantin de sa voix, elle dit :

— Vous me surprenez, monsieur, par vos procédés familiers. Mon père me disait, ce matin, vous connaître à peine et seulement depuis la vente...

— Vente exigée par votre cousin, mademoiselle. Je suis renseigné.

— Si vous savez qu'Armand nous a fait de la peine, dit Marie-Lise, toujours candide, ce n'est malheureusement pas un secret.

— Vous jouez les petites filles à merveille, dit Archibal.

— Comment... je joue...

— Un peu de topographie, *sweet girl!* Vous connais-

sez la maison? Par cette porte, on va dans la chambre de Rose; par celle-ci... chez vous. En face, dans la galerie, se trouve l'appartement de votre père... Votre cousin est très loin d'ici dans l'autre aile... il vaudrait mieux qu'il n'eût pas la fantaisie de venir causer avec vous... un véritable labyrinthe de couloirs, d'escaliers vous sépare...

Archibald regardait avec une pitié indulgente la jeune fille troublée.

— Vous jouez les petites filles... Cependant, vous êtes une femme... intelligente, audacieuse, adroite, mais une femme aux abois!

— Ce n'est pas vrai, dit-elle avec une soudaine violence, expliquez-vous.

Elle prenait l'Américain pour un adversaire imprévu et décidait de lui tenir tête effrontément.

Il ajouta doucement :

— Je ne suis pas méchant... mais je suis un homme d'affaires... Nous pourrions nous entendre.

— Comment cela? dit-elle. Vous avez besoin de moi?

— De vous, ou d'une autre, dit Archibald; ne vous croyez pas si vite indispensable... Vous ne discutez pas avec moi, mademoiselle, vous m'obéissez.

— Je n'obéis à personne!

— Pas même à Mme d'Escale?

— Mme d'Escale... dit Marie-Lise faiblement.

— La croyez-vous insensible aux arguments qui vous touchent? J'en ai d'assez bons qui l'ont décidée à trahir votre passé... qui la feront taire à l'avenir... Ecoutez-moi. J'ai besoin d'une façade, d'une façade à ma merci. Vous l'êtes et assez tarée pour tout comprendre, assez adroite, puisque ma belle-sœur et moi sommes seuls à savoir. J'attache aux conventions une grosse importance. Elles nous abritent, si notre attitude semble les respecter. Je serais désolé de fournir aux personnes vertueuses l'occasion de s'indigner, je ne veux pas être celui par qui le scandale

arrive... ni me priver d'aucun plaisir... Je vous répète que nous pourrions nous entendre.

— Vous aimez et vous avouez l'hypocrisie! murmura la jeune fille avec un léger sourire.

— Eh! dit Archibald Fishner, elle est le bouclier du sage qui n'a pas la prétention d'être un apôtre. Etes-vous capable de vivre sans préjugés inutiles, mais avec élégance? Rien n'a d'importance, sinon les minutes heureuses que l'on peut cueillir pour les autres ou pour soi... Le hasard pourrait vous instruire de mes goûts, je préfère être franc... Il n'y a pas de morale des sens, il y a une morale du cœur, une discipline de l'esprit. Si vous ne le comprenez pas, il faut l'admettre.

— Mais je l'admets et je le comprends, fit Marie-Lise, qui se sentait plus à l'aise. Vous êtes... il n'est pas besoin de savoir le grec... vous êtes un philanthrope!

Archibald sourit :

— Tellement philanthrope que votre cousin me gagnera peut-être au jeu ce soir ce que lui a coûté la journée d'hier. Moi aussi, je sais arranger la chance; cela dépend de vous...

— Vous savez tout...

— Oui, heureusement pour vous.

— C'est vrai!

— Mademoiselle de Marillac, jeune fille accomplie, jeune fille bien née, nous nous marierons, si vous le voulez bien, dans le plus court délai.

Archibal riait. Les nerfs tendus de Marie-Lise, sa jeunesse cédèrent; l'homme imprévu, puissant, lui faisait peur; ses larmes coulaient nerveusement, tandis qu'elle murmurait : « Armand... »

— Un mouvement du cœur, dit Archibald sérieux... Vous ne renoncez pas à Armand?

— Non.

— Aurez-vous de la tenue?

— Oui.

— Cela suffit, je ne suis pas votre ennemi, considérez-moi comme un allié... peut-être exigeant, oui, ajouta-t-il comme à regret, exigeant. Seriez-vous prête à quelques... bontés?...

— Pour vous?

— Pour qui je voudrai.

— Bien sûr, dit-elle la tête basse.

Archibald avait cessé d'être bienveillant, elle ne s'en aperçut pas.

— En ce cas, dit-il, je laisse à Rose le soin de régler les détails de ce mariage... entre femmes... Cette conversation a été brutale, excusez-moi... je craignais que votre cousin ne vous fît faire quelque nouvelle et irréparable sottise; je vais l'instruire moi-même de nos décisions.

Archibald s'était levé et, la main sur le bouton de la porte, s'effaçait pour la laisser sortir.

— Vous auriez tort, dit-elle en l'arrêtant d'un geste et en le regardant avec une assurance retrouvée.

— Tort, et pourquoi?

— Causons encore un instant, vous auriez tort, parce que vous ne connaissez guère Armand... vous le jugez mal. Ne vous exposez pas à recevoir sa main sur votre figure... Il faut le traiter avec ménagements! Mon cousin est un homme qui « prend ». Comprenez-vous, monsieur Fishner? — qui prend ce qu'il désire au moment où cela lui plaît. Il ne supporterait pas bien votre langage... comment dire?... votre langage d'homme d'affaires.

Archibald haussa les épaules :

— Je connais la musique d'Offenbach, mademoiselle... tout Américain que je sois! Vous jouerez vous-même la scène des brigands à votre cousin et vous voudrez bien me considérer déjà comme votre complice!

— J'aime les précisions, dit-elle. Confierez-vous à Armand votre écurie? Les courses m'amusent... Si vous

désirez que vos couleurs deviennent les miennes, vous trouverez bon qu'un homme compétent s'en occupe... Armand peut accepter honorablement...

— Mes compliments! vous avez toute votre présence d'esprit! L'idée n'est pas mauvaise. Seulement, dites-lui ceci : je ne veux pas de combinaisons. Vous me comprenez? Je puis être et généreux et impitoyable. Qu'il s'en souvienne et qu'il sache que mes chevaux, au moins, ne doivent pas être soupçonnés. Cela fait partie des conventions dont je respecte et la forme et le fond.

Ils entrèrent dans la foule, où il la laissa se perdre, et, cherchant des yeux Simon :

« Que devinera de tout ceci ce garçon si attachant? se dit-il. Il renie les deux forces du monde : la sensualité et l'argent; il faut pourtant qu'elles s'exploitent l'une l'autre et règnent sur tous. Simon prétend leur échapper... Hypocrisie?... non, je ne le crois pas; il est parmi nous comme une goutte d'huile dans la boue, il ne se confond ni ne se mélange avec la foule; en d'autres temps, il eût été bénédictin, mais la religion chrétienne donne tout... sauf la foi; il n'est que doute douloureux, aspirations passionnées... parfois il parvient à m'écœurer de ma toute-puissance... Ce mariage... en sera-t-il surpris, dégoûté?... Rien de plus honnête, en somme, personne n'est trompé, sinon le public. La jeune personne n'est pas sotte, cela est important. »

Archibald s'aperçut que les hautes pièces commençaient à se vider. Les femmes se groupaient à la porte du hall, envahi par les courants d'air. Elles attendaient frileusement leurs fourrures. L'orchestre ensommeillé laissait des intervalles plus longs entre les danses; aux gémissements impatients des voitures, succédait le claquement répété des portières, derniers bruits d'une longue fête.

Archibald rejoignit Rose sur le seuil. Elle prenait congé de leurs hôtes avec un air protecteur et satisfait. Cui-

rassée de paillettes noires, les bras alourdis de trop hauts bracelets pavés de diamants, elle portait la tête légèrement en arrière et taquinait un collier de perles qui soulignait un triangle rougi sur sa poitrine de femme active et sportive.

Archibald lui dit un mot à l'oreille, elle sourit; sa figure prit une expression bestiale et finaude, tandis qu'elle répondait à son beau-frère :

— Vous voilà enfin persuadé que je n'affirmais rien à la légère!

Il soupira imperceptiblement, murmura non sans ironie :

— Vous jugez les êtres et surtout les femmes mieux que moi... Vous savez vous en servir, ce que l'on peut oser en exiger... Vous auriez dû régner, ma chère.

— Certes, dit-elle rengorgée, je n'ai pas votre ridicule sensiblerie. Vous vous étonnez encore quelquefois de ce que vous obtenez grâce à moi... En vérité, Archie, vous aurez toute votre vie des inquiétudes et des scrupules de jeune homme, que c'est drôle! Moi, je ne me tourmente jamais, je sais où je vais!

— Vous êtes donc heureuse et parfaite, riposta l'Américain, comme seules les femmes peuvent l'être... Auprès d'elles, je me sens indigne!

Il serrait distraitement les mains tendues, distribuait les adieux en pensant à autre chose. En quelques instants, il ne resta plus dans les salles refroidies que la fumée des cigarettes consumées et les personnes qui passaient la nuit à Grandpont.

Archibald balançait s'il apprendrait ou non son mariage à Simon, qui devait dès le lendemain regagner Marseille, où Mme de Prax l'attendait.

« Décidément non, se dit-il; mieux vaut qu'il soit averti par la famille sans explication. Sur les apparences, le monde applaudira cette union qui choquerait, s'ils en savaient les conditions véritables, toutes les vertueuses per-

sonnes qui vendent leurs filles et les hommes intègres qui tremblent devant des harpies fortunées... Cette gamine a du caractère; ni elle ni moi n'avons spéculé sur un sentiment qui donne trop de place à l'imprévu, au mensonge. Le contrat est franc. »

Il sourit et, rentré chez lui, s'endormit sur la vision d'un avenir conjugal dont la paix semblait assurée.

DOMINIQUE ANDRÉ.

(*A suivre.*)

CLOCHES DES CARAVANES

Cloches... Du soir à l'aube on les entendait.
Graves, sourdes, cloches des chameaux,
Claires, pimpantes, clochettes des ânes,
— musique perpétuelle de l'Iran; —
les yeux fermés je les écoute encore,
je revois la Perse.

Lambeaux de souvenirs,
tourbillons de sable,
caravanes,
cloches trouant le silence du désert,
caravanes.

Elles sont venues de Méched,
elles sont venues de Koum...
Les tcharvadars harassés
suivent les bêtes,
psalmodient à voix suraiguë.
Voici les portes jaunes
dont luisent les briques émaillées.
Bientôt sera la bonne halte.
Elles iront à travers le bazar,
elles suivront les dédales sombres,
les passants se colleront au mur,
les passants entreront dans les échoppes ouvertes.
Yavach! yavach!
Rangez-vous devant les caravanes,
souveraines de la Perse.
Elles iront vers la grande place carrée

près d'une coupole bleu-turquoise
où elles s'arrêteront.
Les ballots seront déchargés,
les chameaux s'accroupiront
et les hommes dans les tchaï-khanés
sous les arcades
s'enfonceront dans le repos,
boiront des tasses de thé
en mangeant le kébab
qui donne des forces,
ensuite de l'un à l'autre circuleront
le kallyan et la pipe d'opium
qui donnent des rêves.

Caravanes.
Et peut-être vers le Sud elles repartiront.
Elles croiseront la fuite éperdue des gazelles,
elles franchiront de vieux ponts arqués.
Il y aura des nuits fraîches
sous la danse des étoiles,
il y aura des jours arides
sans verdure, sans eau.
D'autres jours, très loin, on verra
une ombre vert-bleuâtre
tachant le désert jaune.
Villages, oasis,
eaux courantes.
Et dans la rivière elles boiront.

Caravanes.
Elles camperont à Ispahan
Sur le Meïdan-Chah immense.
Des jours et des nuits elles avanceront,
grimperont sur un col aigu,
redescendront vers la plaine,
approcheront de Persépolis.
Les tcharvadars apercevront
des fûts haut dressés, colonnes
du palais de Darius.
Ce sera l'habituelle sieste

près de la rivière.
Un soir elles entreront dans Chiraz
par la route ombrée de cyprès
qui dévale vers les frais jardins.

En suivant les escaliers rocheux
à travers les pentes escarpées
les bêtes trébucheront.
Le précipice les attend.
Jusqu'au torride Golfe Persique
les caravanes descendront.

Et toujours ainsi, toujours ainsi,
du même pas balancé
— chameaux lents aux pieds feutrés —
vers Téhéran elles reviendront.
Sous mes murs d'autrefois elles passeront,
mon sommeil entendra leurs cloches...

Caravanes,
longtemps encore faudra-t-il
être obsédée par vous ?

RENÉE FRACHON.

SOUVENIRS SUR LÉON DEUBEL

Le poète Léon Deubel, dont on n'a pas oublié la fin misérable, reçoit des honneurs posthumes : la Ville de Paris vient de donner son nom à une petite place d'Auteuil; un étudiant de l'Université de Bonn, élève de M. Hermann Platz, lui consacre sa thèse de doctorat; l'an dernier la Société du Mercure de France *a réédité ses vers dans la Collection* Bibliothèque Choisie *et prochainement paraîtra aux Editions* le Rouge et le Noir *un choix de Lettres.*

I

Léon Deubel naquit, le 22 mars 1879, à Belfort, ville de garnison, au climat « rageur et déconcertant » et à l'atmosphère empuantie par les fumées d'usines.

Il descendait d'une vieille famille strasbourgeoise, émigrée, en 1871, après l'annexion de l'Alsace. Un de ses ancêtres était bavarois et sa mère était d'origine suisse.

Son père était cabaretier, et c'est au bruit des brocs choqués sur les tables que le poète en herbe poussa ses premiers vagissements.

Il ne connut guère la douceur d'un foyer, et, tout enfant, il fut sevré de ces caresses maternelles dont, plus que tout autre, il aurait eu tant besoin. En effet, mariés trop jeunes, mal assortis, d'humeur incompatible, ses parents ne devaient pas tarder à se séparer et à quitter

sa ville natale, en le laissant aux soins de sa grand'mère Mayer.

Il avait sept ans, lorsque sa mère, « frivole et indifférente », mourut des suites d'un refroidissement contracté à Paris à la sortie du théâtre.

Confié alors, théoriquement, à son oncle et parrain, M. Léon Deubel, épicier en gros, bon musicien et excellent homme sous des dehors bourrus, il fut en fait élevé par ses tantes, Mlles Deubel, couturières dans la « vieille ville », célibataires, « coquettes et babilleuses », mal préparées au rôle d'éducatrices et de remplaçantes. S'il est vrai que son enfance fut morose, il ne fut pas, comme certains se l'imaginent, un petit martyr. Je dirai même que, matériellement, il ne manqua jamais de rien. Une des amies de sa prime jeunesse me rappelait naguère qu'il était fort beau, remarquablement intelligent et d'une rare précocité, plein de santé et bien mieux vêtu que tous ses camarades. Mais les tantes, que ses caprices juvéniles et son amour immodéré de la lecture déconcertaient, le brusquaient un peu, et comme l'a rappelé Pergaud, l'enfermaient volontiers dans une chambre obscure où il prenait plaisir à s'enfouir dans les jupes qui s'y trouvaient suspendues. Les corrections peut-être trop fréquentes, et souvent maladroites, de même que celles de Mlle Lambercier « n'allaient pas à leur but ».

C'était alors un gros garçon timide, gauche et indolent. On l'avait surnommé « Plein de soupe » et il souffrait de ce sobriquet rabelaisien. Il avait une précoce terreur de la femme, et, pour se rendre à l'école, il faisait des détours, afin d'éviter les établissements d'éducation et les pensionnats de jeunes filles. Il avait, — et il conserva toute sa vie, — une horreur presque physique de la danse dans une ville où les bals foisonnent.

A deux reprises, il s'enfuit de la maison avunculaire pour chercher un refuge auprès de sa grand'mère Mayer. Deux fois il y fut ramené et, pour le punir, on décida

de l'envoyer au collège de Baume-les-Dames, alors florissant, où il fut mon condisciple.

C'était un singulier collège que le collège de Baume-les-Dames, situé dans le cadre merveilleux de la vallée du Doubs, dans une petite ville somnolente et cancanière, où le poète Edouard Grenier coulait les derniers jours de sa verte vieillesse. La nourriture laissait à désirer; les professeurs, à deux ou trois exceptions près, étaient de braves gens, aimant leur métier, mais d'une incroyable ignorance. La discipline était très relâchée. Nous fumions pendant les études, et pendant les récréations. Nous pratiquions, pour le tabac, un communisme intégral, et la même cigarette passait de bouche en bouche. Il y avait à l'étage supérieur une sorte de grenier qui abritait les plâtres. Nous l'avions surnommé la « Boîte à corruption ». Nous y pénétrions à l'aide de fausses clefs. Nos débauches d'ailleurs étaient très innocentes. Elles consistaient surtout à boire et à fumer en cachette. Les lingères n'étaient pas farouches. Deubel, toujours sentimental et naïf, rimait des poésies pour l'une d'elles à qui l'un de nos camarades, plus psychologue, donnait des satisfactions moins platoniques. Nous sautions volontiers le mur pour porter nos hommages et notre argent à la plantureuse tenancière de la « Buvette du Tonkin », baraque en bois située à proximité du collège sur les promenades du Breuil. Bien que médiocrement discipliné et tabagiste fervent, Deubel ne prenait part que rarement à ces dernières escapades pleines d'aléas.

Je le revois encore avec sa grosse tête blonde, sa lèvre déjà plissée d'un rictus et ses yeux d'un bleu céleste, étrangement expressifs. Un peu massif, un peu lourdaud, précocement misanthrope, déjà changeant dans ses affections et n'aimant à vrai dire que les poètes et la poésie, il vivait farouche, drapé dans son macfarlane et toujours abîmé dans un rêve intérieur. Il traversait alors,

comme il me l'écrivit plus tard, une crise morale, due à la perte de la foi de son enfance et à son isolement. Il ne sortait jamais. Il ne recevait pas de correspondances et il lui arriva de passer deux années consécutives sans quitter le collège un seul jour.

C'était d'ailleurs un élève médiocre. Par une erreur de jugement bien excusable à une époque où les Sarcey et les Jules Lemaître menaient une campagne contre les humanités, on l'avait aiguillé sur l'enseignement « moderne ». Sa nullité en mathématiques et en... gymnastique était presque légendaire. Toutefois, après un premier échec, il décrocha, sans gloire, son diplôme de bachelier.

Après avoir refusé cavalièrement un emploi lucratif dans la maison de son oncle, il obtint un poste de répétiteur. Il exerça d'abord à Pontarlier, où il eut pour collègue un de nos anciens pions de Baume-les-Dames, particulièrement chahuté, M. Sergent, et où ses débuts furent difficiles. A la rentrée d'octobre 1897, il fut nommé à Arbois, délicieuse petite ville aux vins réputés, où il eut la bonne fortune de tomber sur un collègue plus âgé que lui, très cultivé et à l'esprit à la fois original et précis, de trouver un disciple fervent, le poète Charles Patris, et de rencontrer la jeune fille qui lui inspira, non seulement la « Chanson du Pauvre Gaspard », mais aussi, par la suite, ses plus beaux vers d'amour et qu'en 1905 il faillit épouser.

Ce fut l'unique amour de sa vie. Sans doute eut-il, surtout au temps de son opulence, quelques aventures passagères, mais je ne lui connus jamais de liaison. Si j'en crois Guillaume Apollinaire, il aurait eu pour maîtresse, vers 1905, une petite Allemande fort laide, du prénom d'Anna, sa « Jeanne Duval » pour qui il écrivit des poèmes débordant de luxure, mais il ne m'en a jamais parlé.

Du reste, bien que doué d'un tempérament assez fou-

gueux, il était avec les femmes d'une timidité et d'une maladresse telles que, eût-il voulu se montrer entreprenant, il était d'avance assuré d'un échec.

De son séjour à Arbois, il conserva toujours un souvenir ému. Il y fut presque heureux. Nous échangions alors, chaque semaine, des lettres pleines d'abandon. Nous nous soumettions nos vers, nous nous signalions nos trouvailles et, comme nous n'étions pas riches, nous recopiions l'un pour l'autre ce qui nous avait frappés. Je lui révélai Gérard de Nerval, Mallarmé et Jean Lahor; il me révéla Verlaine, Verhaeren, Vielé-Griffin, André Lebey, Frédéric Saisset, Fernand Gregh.

Ma mère habitait alors Nans-sous-Sainte-Anne, pittoresque village du Doubs, célèbre par ses curiosités naturelles et par des souvenirs historiques d'une authenticité douteuse. Deubel, chaque année pendant les vacances, venait y passer quelques jours. Nous nous enivrions de poésie et nous ébauchions les plus chimériques projets d'avenir, les rêves les plus insensés de domination spirituelle. Nous nous proposions de partir pour l'Angleterre, sans but précis et sans un rouge liard, uniquement parce que la poésie anglaise nous semblait être la plus riche et la plus musicale de toutes. Ce culte de la poésie anglaise, il l'eut toute sa vie. Je l'ai entendu souvent regretter de n'être pas capable d'écrire directement dans la langue de Shakespeare.

Son bonheur, hélas! devait être de courte durée.

A la suite d'un drame de famille qui ébranla profondément sa sensibilité déjà frémissante et meurtrie, il se convertit brusquement au socialisme, lui qui jusqu'alors avait eu pour toute politique le plus parfait mépris. Son socialisme était quelque peu hétérodoxe. C'est ainsi que, pendant la guerre hispano-américaine, alors que tous les partis de gauche étaient nettement en faveur des Etats-Unis, ses sympathies allaient à l'Espagne et il approuvait nettement les termes d'une protestation

d'artistes francs-comtois due à l'initiative d'Edouard Grenier.

En avril 1898, par l'intermédiaire d'un ami commun, je le mis en relations avec Henri Ponard, directeur du *Jura Socialiste* à Saint-Claude. Pendant près de deux ans, sous le pseudonyme transparent de Noël Ludèbe, puis de Noël Ludey, il collabora régulièrement à cette feuille, ainsi qu'au *Soufflacul,* un organe ordurier qu'il rêvait de transformer en journal de satire artistique et sociale de belle tenue littéraire. Dans un de ses articles du *Soufflacul,* il prit à partie M. Boilley, maire d'Arbois, coupable d'avoir révoqué un fonctionnaire municipal. L'article, qui commençait à peu près en ces termes : « M. Boilley casse une croûte et un fonctionnaire tous les matins », contenait des aménités de ce genre : « M. Boilley possède un dos de travailleur auquel sont attachés deux bras de fainéant », et se terminait sur cette pointe acérée : « Les dieux sont-ils faillibles? M. Boilley se voûte. » M. Boilley, influent, autoritaire et irascible, fut piqué au vif, et il ne lui pardonna jamais cette irrévérence.

La fréquentation trop assidue de l'accueillante maison X..., sous les arcades, avait suscité des commérages dont s'alarmait sa susceptibilité. En outre, il eut, dans son amour naïf et platonique, une déception dont il souffrit cruellement et qui fit s'ancrer dans son esprit l'idée depuis longtemps caressée d'un départ vers d'autres cieux :

S'en aller vers quel inconnu
De rêve et de sonorités?

Est-il besoin d'ajouter que son service n'était pas irréprochable? Il était débonnaire avec ses élèves et cassant avec ses supérieurs. Il faisait au pâtissier Ravinet des visites trop fréquentes et il affichait pour l'argent un mépris presque stupéfiant.

Comme déjà la poésie seule l'intéressait, il s'était abs-

tenu d'envoyer des devoirs à la Faculté de Besançon, et il n'était pas en odeur de sainteté auprès du Recteur.

Le 17 novembre 1899, il m'écrivait :

Quelle désolation que ce métier! J'ai renoncé au Certificat d'anglais que l'on va supprimer en 1900 et que la licence ès lettres (mention langues) remplacera définitivement. J'ai dit au Recteur, qui veut absolument qu'on travaille, que je préparais le certificat des Classes Elémentaires. C'est pour avoir la paix.

Aussi, lorsqu'un incident burlesque provoqua l'intervention de ses chefs hiérarchiques, n'eut-il personne pour le défendre et fut-il contraint de solliciter un poste dans une autre Académie.

Le Nord l'attirait par son voisinage de l'Angleterre et de la Hollande et par je ne sais quel appel mystérieux. Je me souviens qu'un matin, vers le 15 avril 1899, date à laquelle il reçut son avis de changement pour Saint-Pol-sur-Ternoise, je le surpris au saut du lit. En enfilant son pantalon, il s'écria :

Hosannah des Nords acquis!

et il me promit d'écrire sur ce thème un poème plein d'allégresse (1).

Sa vie à Saint-Pol ne fut pas ce qu'il avait espéré. Si ses élèves étaient, d'une manière générale, d'un niveau intellectuel exceptionnellement élevé, il n'en était pas de même de ses collègues, presque tous médiocres. Le collège, éloigné de la ville, n'offrait aucune ressource. Le climat brumeux et plutôt hostile lui faisait regretter Arbois, où il avait connu des heures exquises et où Carlin l'avait stimulé dans son amour des lettres et initié

1. Il tint parole. Voir *Régner*, page 170 :

Dans mon cœur, pour qui j'ai requis
L'âpreté des septentrions,
Sonne en gloire de carillons
L'hosannah des Nords acquis.

au culte de Verlaine. Incompris, isolé, loin de ceux qui l'aimaient, il se saoulait de poésie et pleurait la *Chanson du Pauvre Gaspard.*

Par ailleurs, la nourriture était exécrable et le service très dur :

120 pensionnaires, 80 externes, 4 maîtres pour 4 études; le dimanche et le jeudi, 4 services d'études, de promenade et de messe. Bref, 24 heures sur 24, jeudi et dimanche.

Vers cette époque nous fondâmes *la Vie meilleure.* Depuis longtemps, Deubel et moi, nous caressions l'idée d'avoir un organe à nous, indépendant et audacieux. J'étais très lié avec Alfred Jacquin, imprimeur à Poligny, ami des poètes et lui-même poète à ses heures. Je le décidai à tenter l'entreprise. Nous mîmes sur pied la plus invraisemblable des revues d'avant-garde, où des déclamations anarchistes voisinaient avec des prières et des études sociologiques sérieuses et où des poèmes parnassiens alternaient avec les vers les plus désarticulés et les plus abscons. Paul Robin, ancien directeur de Cempuis, chassé de toutes les feuilles libertaires, y faisait de la propagande néo-malthusienne, alors que d'autres collaborateurs, influencés par Zola, donnaient des hymnes à la fécondité. Aucune outrance ne nous effrayait. Toutefois, Robin ayant un jour très gravement exposé que les cadavres humains devraient être, mêlés à la chaux, transformés en engrais chimique, les abonnés — car notre revue ne vivait que de ses abonnés — qui toléraient les pires absurdités se fâchèrent, et le spiritualiste Léon Vannoz dut mettre les choses au point. Deubel, sous son nom véritable, donna à *la Vie meilleure* des vers « éblouissants d'originalité (2) », des poèmes en prose et des nouvelles remarquables. Il eut le tort de lire à ses élèves quelques passages de l'une d'elles : *L'histoire de Limpide, ou le Jeune homme qui a des*

(2) Le mot est de M. Charles Dumont.

Lettres, dont un épisode, d'ailleurs amusant, a pour théâtre une maison close de sous-préfecture.

Ce n'était pas le seul grief qu'on avait à lui faire. Il manquait d'autorité. Il ne savait pas appliquer les règlements avec une sévérité suffisante et il permettait aux « grands » de fumer à peu près librement.

Aussi n'eut-on pas de peine, en grossissant les charges réelles et en les corsant peut-être de charges imaginaires, à obtenir sa révocation, lorsque, mû par un insurmontable besoin d'indépendance, il fit à Boulogne la fugue dont on trouvera le récit au cours du présent volume, et que, maladroitement, il demanda son changement, en termes sans doute inacceptables.

Il débarqua à Paris, le 1er mars 1900, sans un sou, et il poussa vers moi un cri de détresse qui fut entendu.

Parmi ceux qui, presque aussi pauvres que lui, firent l'impossible pour l'empêcher de mourir de faim, citerai-je Georges Guy-Grand, boursier de licence, Armand Dehorne, Charles Patris et Henri Vuillemin, répétiteurs de collège, Léon Vannoz, soldat de 2e classe au 44e d'infanterie, Louis Chicon, élève au lycée Louis-le-Grand? Mais les sacrifices que nous pouvions consentir était malheureusement insuffisants et, en dépit de notre « ardente charité », il dut, par deux fois, connaître l'horreur des nuits sans gîte. Au cours d'une errance nocturne, il écrivit à 3 heures du matin, sur un banc de pierre de la place du Carrousel, cet émouvant poème :

> Seigneur! je suis sans pain, sans rêve et sans demeure,
> Les hommes m'ont chassé parce que je suis nu,
> Et ces frères en vous ne m'ont pas reconnu
> Parce que je suis pâle et parce que je pleure (1)...

qui est un des plus beaux cris de la souffrance humaine. Pour subvenir à sa maigre existence, il dut faire de petits métiers incertains et hors de tout classement. Il

(3) Voir Œuvres (Bibliothèque choisie du *Mercure de France*), page 25.

fut tour à tour — ou simultanément — copieur de bandes, distributeur de prospectus, manœuvre, guide — interprète à l'exposition, cicerone d'un riche étranger. Cette vie précaire dura jusqu'à son incorporation au 79e d'infanterie à Nancy, le 15 novembre 1900.

Au régiment, il fut, quelque temps du moins, malheureux comme tous ceux dont la sensibilité s'accommode mal des contraintes et des brimades. Nonchalant et mou, il souffrit à la fois des rigueurs du service et de la discipline rigide en honneur dans la légendaire « brigade de fer ».

Toutefois, au cours du 1er semestre de 1901, il eut la surprise de toucher une douzaine de mille francs provenant de l'héritage de sa mère et d'une part d'héritage d'une grand'tante décédée à Lucerne.

Il s'empressa alors de louer, rue de la Commanderie, une chambre qu'il orna de dessins et de gravures et il vécut la vie facile du soldat opulent. Il parvint même, si j'ai bonne mémoire, à « s'embusquer » à la Bibliothèque de la garnison. Il se lia avec René d'Avril et les poètes de la *Grange Lorraine*. Il écrivit de « faibles choses », fit paraître ses *Sonnets Intérieurs*, fonda, avec Fleischmann, la *Revue Verlainienne*, d'éphémère durée, et avec Jean de la Hire, Hector Fleischmann, Charles Vildrac et quelques autres, *L'Idée Synthétique* dans laquelle il publia ses *Lettres à la Petite Amie Verlainienne* et un conte suresthétique : *Le Caillou Blanc V. S.*

A sa libération, il part pour l'Italie, afin d'y

Retrouver la ferveur comme un trésor perdu.

Il visite Neuchâtel, le lac de Garde, Ravenne, Venise, Florence, Fiesole et Pise. Il envoie à ses amis des lettres débordantes de lyrisme et gonflées d'espoir. C'est véritablement une renaissance intellectuelle et physique, et c'est de ce moment-là qu'avec la *Lumière Natale* commence, à proprement parler, son œuvre.

Son héritage passablement écorné, il vient chercher un refuge chez son ami Louis Pergaud, à cette époque instituteur à Durnes, petit village du Doubs, coquettement situé sur les hauteurs qui dominent la vallée de la Loue et voisin du pays natal de Gustave Courbet.

Je l'avais mis, vers 1900, en relations avec Pergaud, qui avait été mon camarade d'enfance, et avec qui, dans les bois et dans les champs de Nans-sous-Sainte-Anne, j'avais vécu quelques-unes des scènes de la *Guerre des Boutons*. Pergaud prématurément orphelin, généreux jusqu'à l'abnégation, et, sous des dehors un peu frustes, d'une sensibilité presque féminine, s'était, dès le début, enthousiasmé pour la poésie parfois si poignante de Léon Deubel. On sait avec quelle délicatesse il obligea toujours l'infortuné poète, mais ce qu'on sait moins, c'est le culte touchant qu'il professait pour le talent de son ami (3).

Ce séjour à Durnes, dans une maison d'école, isolée, vétuste, hantée de hiboux et voisine du cimetière, fut l'une des périodes les plus fécondes de la vie de Deubel. C'est là qu'il écrivit quelques-uns des plus beaux sonnets de *Poésies* et qu'en définitive il prit conscience de lui-même.

Après deux ou trois faux départs, il va en mai 1904 se fixer à Lille où il fréquente les poètes du *Beffroi* et où, en quelques mois, il dépense le peu qui lui restait de ses deux héritages. S'inspirant d'un exemple célèbre, en une nuit de bombance, il liquide son avoir. Il s'embarque alors pour Paris où il passe l'hiver, couchant tantôt dans les bureaux de l'*Evénement,* 10, boulevard des Italiens, sur un matelas de journaux, tantôt au 20 *bis,* rue Saint-Benoît, sur un canapé, dans un appartement mansardé occupé en commun par Louis Chicon, Léon Vannoz et un des frères de ce dernier.

(4) Pour n'en citer qu'un exemple : En 1910, je rencontrai à Belfort Pergaud qui faisait une période d'instruction militaire. Je lui demandai ce que faisait Deubel, dont j'étais sans nouvelles : « Deubel? me répondit-il, il est en train de devenir le plus grand poète du siècle. »

36

Au début de 1905, il fait à Durnes un nouveau séjour; puis, pour des motifs divers, regagne Paris où J.-B. Carlin, alors traducteur à l'Agence Havas, le recueille.

Quelques mois durant, il est secrétaire de rédaction de la *Rénovation Esthétique*, que finance le Russe Goutchkof et que dirige le peintre Emile Bernard. Mais il se brouille avec son directeur et connaît à nouveau la misère.

Il exerce alors les professions les plus éphémères et les plus diverses. Il travaille dans une compagnie d'assurances. Il tente vainement de collaborer aux publications Larousse; on l'évince parce qu'il n'a pas de domicile fixe. Il est secrétaire d'hommes de lettres. Il écrit pour des périodiques des articles que d'autres signent et pour lesquels il est dérisoirement rétribué. Il rédige pour un pharmacien des prospectus et des brochures vantant les vertus curatives de je ne sais quel produit-panacée ou eau minérale. Il donne des leçons de français à une petite Russe dont il tombe amoureux. Il encaisse des notes d'honoraires pour le compte d'un ami médecin. Il se livre à des recherches mercenaires à la Bibliothèque Nationale et à Sainte-Geneviève. Il fait, à des prix de famine, de vagues traductions ou des travaux de copiste. Il donne des échos au *Mercure de France.* Plusieurs années de suite, pendant quelques jours, il calligraphie les adresses des prospectus luxueux d'une grande maison de couture. Surtout, il fait pour M. Serge Persky, le traducteur de Gorky et d'Andreiev, des travaux qui vont du simple secrétariat à une discrète collaboration.

Parfois la « générosité d'un confrère « aisé » se fait sentir »... D'obscurs admirateurs, tel cet employé des postes du nom de Jeanneret, le secourent discrètement. Un jour, un inconnu — il ne sut jamais qui — paya pour lui un arriéré de plusieurs mois de chambre.

En 1907, pendant quelques mois il est l'hôte de Louis et de Delphine Pergaud, dans leur étroit logement de la

rue de l'Estrapade. Presque chaque semaine, il vient chez Pergaud, chez Chicon ou chez moi, où, pour quelques heures, il a l'illusion d'un foyer. Je ne puis, sans émotion, évoquer ces bonnes heures d'intimité et d'abandon. Deubel, que beaucoup ont connu réservé et distant, s'y révélait causeur incomparable, étourdissant d'esprit, de verve, et, parfois, même, de gaieté. Bien que sa conversation portât de préférence sur la littérature, il était d'une érudition peu commune et il apportait à la défense d'idées parfois changeantes un véritable luxe d'arguments pimentés de traits mordants. Parfois — rarement — il consentait à réciter des vers de Verlaine ou de Baudelaire, le poème de Vildrac :

Si l'on gardait, depuis des temps, des temps,
Si l'on gardait, souples et odorants,
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes...

ou, plus rarement encore, des siens. Sa voix était fort belle, et personne, peut-être, ne sut mieux que lui mettre en valeur un texte poétique. Je me souviens d'avoir été ému presque jusqu'au malaise par l'audition des *Aveugles* de Baudelaire. Il savait chanter très agréablement. A vingt ans, pour faire plaisir à sa bien-aimée, il avait mis en musique du Verlaine et du Franc-Nohain, il avait rajeuni une vieille romance franc-comtoise : ***Les Filles d'Arbois,*** et il avait composé quelques chansons dont l'une, ma ***Pauv' Jeunesse,*** a quelque chose de farouche et de poignant :

Tu fus une jeunesse à part;
Tu voulais que j' suiv' les grands chemins
Avec l'idée d'aller null' part
Et d' manger quelquefois du pain;
Mais comm' t' étais assez patraque
Pour demander à c' qu'on m' caresse
On t'a dressée à coups de matraque
Ma pauv' jeunesse.

. . . .

Va-t'en finir dans un' caserne
Y a des galons dans ta giberne...

. . . .

On te torturera sans merci
Jusqu'à c' qu' ta volonté s'affaisse
Pour t' crucifier à Biribi
Ma pauv' jeunesse.

. . . .

T'étais pourtant pas exigeante;
Des oiseaux gais parmi les sentes
Et la chanson de quelques vers.

. . . .

Mais, depuis les dures épreuves de l'année 1900, il ne chantait plus, et peu nombreux sont aujourd'hui ceux qui l'ont entendu.

Il ne faisait pas étalage de sa misère; au contraire, il la cachait. Des hommes de cœur qui l'ont aimé, M. Fernand Gregh, M. Jean Royère, M. Charles Vildrac, pour n'en citer que quelques-uns, m'ont affirmé qu'ils avaient toujours ignoré l'étendue de sa détresse. Un jour de dèche il refusa l'abri que lui offrait M. Paul Léautaud. Jamais il ne conduisait ses intimes dans sa chambre de la rue des Fossés-Saint-Jacques, dont, a dit avec quelque exagération M. Georges Duhamel, « le seul aspect serrait le cœur ».

Toujours correctement vêtu, il n'avait rien d'excentrique et il n'avait de bohème que son imprévoyance et l'incertitude de ses moyens d'existence. Ses goûts étaient presque bourgeois : il aimait la famille, les enfants. Il n'avait aucun penchant pour les vices à la mode. Un camarade le décida certain soir à boire de l'éther. Il en éprouva un dégoût et une honte dont il nous fit part quelques jours après, et je suis bien certain qu'il ne récidiva pas. Un jour qu'il n'avait plus de chaussettes, il me fit, en termes savoureux, le procès de cette partie ridicule et incommode de la garde-robe masculine. A l'un de ces mercredis de Pergaud dont nous avons, quelques-uns

du moins, conservé un souvenir attendri, un de nos amis ayant vanté son jardinet de banlieue, Deubel répondit que, lui, il avait la jouissance gratuite d'un jardin de plusieurs hectares, autrement beau et propice à la rêverie : le Luxembourg. Il détestait le théâtre, un art inférieur et, sans doute, trop coûteux pour lui; par contre, il aimait le cinéma, représentation directe de la vie. Il lisait volontiers les faits divers et même les romans populaires. Il éprouva quelque temps un enthousiasme mi-sérieux, mi-ironique pour le *Balaoo* de Gaston Leroux. Il ne voyageait qu'à pied, et il vantait, avec des arguments à la Jean-Jacques, ce mode primitif de locomotion. Il s'est toujours refusé à prendre le métro.

Il ne fut jamais, à proprement parler, un réfractaire, et il sut, même aux heures de ses pires détresses, supporter avec résignation et avec décence « l'exil outrageant du pauvre ».

Au cours de son existence, il changea souvent d'opinions. On le vit tour à tour antimilitariste (1), nationaliste convaincu, patriote raisonnable, admirateur de Georges Clemenceau, souvent paradoxal, mais toujours désintéressé et sincère et volontiers enclin à la contradiction, en raison sans doute de son origine alsacienne.

En matière de religion, il était plutôt indifférent. Non seulement il ne pratiquait pas, mais il se réclamait d'une sorte de panthéisme réminiscent de celui du sage de Weimar. Vers la fin de sa vie, il semblait incliner à un déisme moins imprécis et quelque peu mystique. Il suivait attentivement les recherches psychiques de Sir Oliver Lodge et il avait sur la mort et sur la pérennité de l'esprit des idées voisines de celles de M. Maeterlinck (1). Il admet-

(5) « Garde-toi du poison rouge comme de la syphilis », écrivait-il à Louis Pergaud vers 1901. Par contre — Vannoz me le rappelait naguère — au moment d'Agadir, il attendait avec impatience sa feuille de mobilisation.

(6) Et cela bien avant d'avoir lu *la Mort*, dont il devait faire un livre de chevet. Qui sait si cette consécration de ses propres idées dans un livre remarquable n'a pas été une des causes déterminantes de son suicide?

tait la théorie de la réincarnation et il s'imaginait parfois — son œuvre en témoigne — être un « roi dépossédé » qui expiait, ici-bas, dans la misère, quelque méfait ignoré. Au surplus, la métaphysique ne le passionnait que médiocrement. La grâce d'une fleur des champs ou l'harmonie d'une cheville bien faite l'intéressaient davantage que le problème de Dieu ou les controverses sur l'immortalité de l'âme.

Conscient de sa valeur, il était très orgueilleux et très susceptible. La moindre critique le blessait cruellement et les fautes de goût le mettaient hors de lui. J'en citerai deux exemples. Au temps où il me faisait tenir, au fur et à mesure de leur éclosion, ses vers et ses proses d'adolescent, j'avais fait quelques réserves sur ses *Poèmes en prose*; il me répondit : « Je ne t'en enverrai plus, puisqu'ils te déplaisent. » En 1912, lorsque parurent dans *Vers et Prose* les trois poèmes qui se trouvent aux pages 230 à 248 des *Œuvres,* je lui marquai ma préférence, peu justifiable j'en conviens, pour *Musique au Temple mouillé,* alors que lui préférait, pour le rythme, *Chanson de Jolie Fille,* et, pour le sentiment, *Nostalgie*. Il ne me répondit rien, mais parut choqué et ne me montra plus ses productions.

On le représente volontiers comme un pique-assiette et un parasite. Ce n'est pas exact. Il avait d'étranges pudeurs. Il a refusé parfois brutalement des secours qui voulaient être discrets et il a souvent, par son attitude, découragé des admirateurs qui lui voulaient du bien. Il ne me demandait jamais d'argent. Parfois ma femme lui glissa quelque pièce blanche, et il lui est arrivé de m'offrir d'un geste de grand seigneur des cigarettes que nous lui avions achetées. Quand il était en fonds, il était d'une générosité irréfléchie. Rappellerai-je que, lorsqu'il habitait rue Furstenberg, dans les locaux de la *Rénovation,* il hébergeait volontiers des poètes faméliques et que, longtemps, il entretint le maëstro Edgard Varese. Plus tard,

à un moment que je ne puis plus préciser, Chicon et Vannoz ayant payé d'avance sa pension à un restaurateur de la rue de Seine, M. Ferou, il fit bénéficier de cette rare aubaine des camarades plus pauvres que lui. En 1904, il me crut sur le pavé, en Angleterre, et spontanément il me fit tenir un mandat de 25 francs, « en reconnaissance — bien petite — » de ce que j'avais fait pour lui en 1900. Enfin, lorsqu'en 1912 il hérita de quelques milliers de francs, il en envoya télégraphiquement cent à quelqu'un qui l'avait mystifié d'une manière écœurante, ne voulant pas se montrer « plus dur que son destin de pauvre bougre ».

Ce dernier héritage, aussi inespéré que les deux premiers, lui permit de revoir son pays natal. Il déclina une dernière offre de son oncle qui, le croyant repenti, voulait une fois de plus l'associer à la fortune de l'épicerie Deubel. Il prétexta que son intention était de se fixer en Belgique en qualité de professeur de français. Le 19 novembre 1912, au moment de quitter Belfort, il écrivait à un membre de sa famille :

J'ai raté tous les trains du matin. En attendant l'express de 3 heures et des minutes, j'écris quelques dizaines de lettres, variations sur le même thème : « A moi la Vie! »

Je ne vous ferai pas grâce de ce refrain. A votre intention, je l'enjoliverai pourtant de quelques phrases. Je vous dois à vous, à mon oncle et à Mlle Louise, la bonne journée d'hier. Elle m'a consolé de bien des déboires, tant elle fut empreinte de cordialité et mémorable. Je vous ai retrouvés, vous et mon oncle, aussi bons, sinon meilleurs que naguère, etc...

Il séjourne quelque temps à Besançon, dans un petit hôtel où il se plaît. Il travaille. Il est heureux. Il fait des projets d'avenir. Puis il part pour la Belgique; il traverse Paris, déjeune chez moi, me fait promettre de garder le silence sur son passage et insiste pour que je dîne avec lui au restaurant Rougeot, boulevard Saint-Germain, trop heureux, après avoir été tant de fois mon obligé, de pou-

voir être un jour mon hôte. Puis il disparaît. Une carte de nouvel an ne portant pas son adresse, et ainsi libellée:

Des vœux, etc...
L..n D..b.l,

nous apprend qu'il est à Bruxelles. Nous sûmes, depuis, qu'il avait visité la Belgique et une partie de l'Allemagne et qu'il était rentré aigri et désabusé, mûr pour le suicide.

Un jour de juin 1913, il vint chez moi, comme il l'avait fait si souvent, partager notre repas de midi. Rien dans ses propos ni dans son attitude ne laissa supposer qu'il était à la veille d'attenter à ses jours. Il mangea peu, ne voulut ni vin ni asperges, trop acides, mais par contre nous pria de faire un bon café.

Il me confia un paquet de livres qu'il devait, dit-il, reprendre quelques jours après. Il se plaignit que, pendant son absence, personne n'eût parlé de lui dans les revues littéraires, exhala son horreur de Paris et surtout du Quartier Latin, exprima le désir de faire, avec ma femme et moi, un pique-nique en banlieue, sur les bords de la Seine, dans un endroit ombreux. Sur mon conseil, nous choisîmes les bords de la Marne, moins fréquentés et moins artificiels. Je dus le quitter pour me rendre à mon bureau. Ma femme l'accompagna, mais rue de Buci un autobus les sépara, et le poète disparut, réalisant à la lettre

Le départ sans adieu d'irrésistible tombe

dont il a parlé dans un de ses sonnets.

Quelques jours après, un mot navré de Pergaud m'apprenait que le cadavre de l'un des plus anciens de mes amis d'enfance était étendu sur les dalles de la Morgue.

Les causes de ce suicide qui émut jusqu'à la grande presse sont multiples. La santé du poète était délabrée par des jeûnes trop fréquents; il était atteint d'une dou-

loureuse maladie de vessie, génératrice de neurasthénie; il répugnait à reprendre, après une trêve de quelques mois, la « vie de chien » dont il était las; il avait conscience d'être injustement méconnu et il souffrait de voir arriver certains confrères dont il supportait mal la vaniteuse médiocrité; il était sous l'influence d'un horoscope de Max Jacob ou de Marc Saunier : dans le creux de sa main gauche, la ligne de vie, au tiers environ de sa courbe, était franchement coupée par la ligne de tête, ce qui, paraît-il, au dire des cabalistes, signifiait qu'il devait volontairement disparaître vers la trentième année. Enfin, peut-être en arrivait-il, comme le peintre du *Chef-d'œuvre inconnu,* à n'être jamais satisfait des créations de son cerveau et désespérait-il de se réaliser.

Avant de mourir, il avait détruit tous ses inédits, parmi lesquels se trouvait un sonnet étrangement prophétique, *Le cadavre,* que nous étions tout au plus trois ou quatre à connaître.

Par cotisation, ses amis lui firent des obsèques décentes, auxquelles, malheureusement, je ne pus assister. Ainsi que me l'écrivait Louis Pergaud, ce fut « simple et digne ». Le cercueil disparaissait sous les roses et, au cimetière de Bagneux, Pergaud, étranglé par l'émotion, prononça quelques paroles d'adieu, et Mme Berthe Reynolds fit passer dans l'auditoire un frisson lorsqu'elle interpréta ces vers pathétiques :

Déesse qu'au temple ont servie
Les mots par quoi nous te disons,
Toi qui couronneras ma vie
Dans ta Morgue ou ton Panthéon,
Poésie!
Que mon corps à l'heure incertaine
Qui doit le confondre à la poudre
Tombe avec le fracas d'un chêne
Dont l'orgueil soutira la foudre.

A la suite d'une pétition rédigée par Louis Pergaud, et couverte de signatures, le Conseil municipal de la Seine

accorda au suicidé une concession perpétuelle, et, en 1917, sur l'initiative de M. Michel Puy, un Comité fit procéder à la translation des cendres.

Léon Deubel repose à présent, tout près de son maître Jules Laforgue, à Bagneux, II° division, 18° ligne, tombe n° 2.

II

Bien que, ainsi qu'en témoigne sa correspondance, Léon Deubel fût prosateur né, il voulut n'être que poète. Il rêvait de laisser à la postérité un unique volume de vers « magnifique et royal » qui mûrissait dans le secret de son âme. Aussi ne parlerai-je que de sa poésie et passerai-je sous silence ses œuvres en prose : Essais d'adolescent, Contes ou Nouvelles datant d'avant 1906, roman rabelaisien détruit.

La *Chanson Balbutiante,* sa première plaquette, parut en 1899, chez l'imprimeur Alfred Jacquin, à Poligny (Jura), sous couverture réséda, avec une préface de Léon Vannoz et, en exergue, cette phrase de Villiers de l'Isle-Adam :

> Au fond, rêver, c'est mourir : mais c'est mourir au moins en silence et avec un peu de ciel dans les yeux.

Cette œuvrette, composée de trois parties, de forme et d'inspiration parfois différentes, se ressentait des influences subies par l'auteur. Les deux premières parties, *Eveils* et *Sollicitudes,* étaient surtout encombrées de « bimbeloterie parnassienne » avec cependant quelques trouvailles et quelques pièces heureuses, tel ce délicieux *Projets,* un peu « *fête galante* » :

> Soir bleuté d'un ruissel de lune,
> Apre nuit de ta chevelure :
> Je veux dormir dans l'un et l'une...

La Chanson du Pauvre Gaspard, par contre, est tout

imprégnée de Verlaine, et surtout du Verlaine de la *Bonne Chanson*. Certains morceaux, certains vers pourraient être signés du Maître :

ou bier

Voici ma vie humble et plaintive
Qui chante son espoir vers vous..

Entends qui pleure
Aux allées :
— Ce sont mes heure:
En allées.

Mais on y trouve déjà bien des notations personnelles, bien des images qui font pressentir l'art ultérieur de Deubel :

L'heure passe comme une rose
Dont l'agonie est sans parfum...

Ou bien de lumière éblouie
Et dédaigneuse d'un peu d'e
Etre la fleur épanouie
De ton rideau...

...... Ces choses du Passé, qui sont
Le buis pascal, ô souvenir de tes allées,

...le désespoir infini des fontaines
Extasié de lune, omet de s'assouvir...

Dans le *Chant des routes et des Déroutes* paru, en 1901, aux Editions de la *Vie meilleure*, l'influence de Verlaine attestée par le sonnet :

Douceur de chanter en tes livres,
O Verlaine, le chant des joies...

persiste. On la retrouve dans bien des poèmes :

La lune est blonde et c'est parmi
La mort des branches
L'éveil des rossignols parmi
Les bleus silences....

Comme une barque va plissant
L'onde qui rêve
Mon cœur dérive et va glissant
A vau le rêve...

Mais elle se tempère de celle de Rimbaud et surtout de celle de Laforgue, dont l'ironie douloureuse avait littéralement conquis Deubel.

Ce livre très inégal contient quelques poèmes de premier ordre, malheureusement noyés dans de la « littérature ».

Il en est de même des *Sonnets intérieurs* (1903).

Malgré son titre, cette plaquette ne se compose pas uniquement de sonnets. On y trouve notamment un hommage à Paul Verlaine, récité au cimetière des Batignolles, à l'occasion du sixième anniversaire de la mort du pauvre Lélian :

Ton nom chante, Verlaine, aux absides des saules
Dans le calme de ces tombes et dans mon cœur,
Doux autant que le doux bercement d'une épaule
Où appuyer sa tête et rêver au bonheur.

Mon doux Seigneur, mon doux Seigneur, comme il enchante
Comme on se sent meilleur de l'avoir murmuré
Et comme je le porte en moi, d'avoir pleuré
Dans les modes mineurs où ta tendresse chante...

En 1904, pour dix-sept amis, il réunit ces deux ouvrages, grossis de quelques inédits, en un volume intitulé : *Vers la Vie*, qui constitue, en quelque sorte, le testament de sa jeunesse littéraire et qui marque la fin de sa première manière.

Il le déclare explicitement dans une lettre curieuse adressée à M. Gossez, dans sa dédicace à Armand Dehorne :

Garde-le — toi seul es capable de m'aider à le relire plus tard — ce livre où j'ai fixé mes petites douleurs, selon ton vœu, non pour l'autrui mais pour se recomprendre et se moquer de soi...

et dans ces quelques mots caractéristiques dont il a orné la page de garde de mon exemplaire :

A mon vieil ami Eugène Chatot, ces vieilles choses en attendant les livres qu'il aimera...

La Lumière Natale (1905), écrite sous la double influence du ciel et de l'art d'Italie, dans une forme un peu parnassienne, mais toute fleurie d'images neuves, est plus et mieux qu'un livre de transition. On y trouve déjà les procédés et les audaces dont le poète se targuera plus tard.

C'est d'ailleurs à partir de cette époque que, renonçant à sa facilité du début, il travaille ses vers opiniâtrément, les remet vingt fois, cent fois sur le métier. Dans une lettre, malheureusement égarée, à laquelle était jointe la première version du *Sommeil du paysage,* il me confessait que la gestation et l'éclosion d'un poème étaient pour lui quelque chose de douloureux, mais qu'aucune volupté n'égalait la mise au jour d'un vers bien réussi.

En 1906, il fait imprimer à ses frais *Poésies,* mais, sans argent, il ne peut entrer en possession de ce recueil, aujourd'hui introuvable, dans lequel, à 26 ans, il atteint à sa perfection.

En 1909, il publie sur 32 pages ses *Poèmes choisis,* tirés à 63 exemplaires sur du papier de luxe. La forme, en général, en est plus obscure, et parfois fait pressentir M. Paul Valéry. On y trouve cependant quelques-uns de ses plus beaux poèmes : *Chanson de Juillet, Le Rire de Viviane, Au Loin, A la Foule, Demain,* et un sonnet inspiré par la mort de Victor Hugo, dont la dépouille est plongée :

Dans le gouffre aveuglant du jour perpétuel,

de ce Victor Hugo dont, au temps de son adolescence, il contestait le génie et que maintenant il admire et relit.

En 1912, chez un éditeur allemand, M. A.-R. Meyer,

il publie, en français, un mince *Flugblatt : Ailleurs,* ne contenant que quatre pièces nouvelles, d'une rare beauté et dont l'une, *Aux Navires,* est prophétique :

Comme vous, ô coureurs des mouvantes campagnes,
Je bondis au-dessus des flots qui m'accompagnent,
Porteur d'un rêve immense aux riches cargaisons,

Et quand mon fou désir de connaître s'allume,
Comme vous, égarés sous des toisons de brume,
Je lance un rouge appel à qui rien ne répond,

Dans l'azur que, vaincu, je poignarde de haine
Et je me couche au lit de la détresse humaine
Comme vous, en sombrant, au lit des goémons.

En 1913, Louis Pergaud fit paraître au *Mercure de France,* sous le titre *Régner,* un choix important de vers de Deubel, précédé d'une préface émouvante et simple comme un récit de la *Légende Dorée.*

En 1922, le *Mercure de France* réédita la *Lumière Natale,* dont quelques extraits seulement figuraient dans *Régner.*

Enfin, cette année, l'œuvre de Deubel est entrée dans la collection *Bibliothèque Choisie* de la même maison d'éditions. C'est une consécration qui aurait comblé de joie l'infortuné poète et que, sans doute, il a désirée plus d'une fois.

Cette œuvre, brutalement interrompue, fragmentaire et mutilée, péniblement et partiellement reconstituée par des mains pieuses, abonde en pages de tout premier ordre.

Sans doute, avec un peu de bonne volonté, peut-on y trouver, non seulement telle ou telle influence, mais des réminiscences : « *Tombe de feuille en feuille* » est un hémistiche de Vigny, « le *Bruit d'ailes du silence* » est une audace empruntée à Théophile de Viau, « le *Bouclier de ton ventre arrondi* » rappelle une image de Haraucourt, « *La Très Chère et la Pure* » est bien baudelairien. Il n'en

est pas moins vrai que ce livre contient d'innombrables choses originales et des véritables trouvailles. Comme l'a dit Louis Pergaud :

> Même aux heures où Deubel était le plus influencé par Verlaine et par Laforgue, se dégageaient déjà de ses chants des accents personnels, un rythme à lui et quelque chose qui indiquait une personnalité puissante et originale...
>
> ...La strophe deubellienne, ramassée, craquante d'images, éblouissante de soleil, est sa création et son bien propre.

Et c'est à bon escient qu'il pouvait orgueilleusement écrire :

> Comme une horde dense au milieu de décombres,
> Je pousserai mes vers sur le monde futur.

Son souvenir est toujours vivace. Il est de ceux dont l'œuvre « monte comme un soleil », et dont le nom restera gravé dans la mémoire des hommes.

Naguère, sur l'initiative d'un jeune admirateur, le poète Jean Réande, il s'est fondé, sous la présidence de Georges Duhamel, une société qui groupe, en dehors de tout esprit d'école, ceux qui, s'inclinant devant la grandeur farouche d'une vie vouée, jusqu'au martyre, à l'art le plus noble et le plus pur, sont convaincus que « les amoureux du verbe et les fervents de la beauté » viendront « au long des années à venir s'abreuver à la source vive de la poésie de Léon Deubel ».

EUGÈNE CHATOT.

CHARLES X, MÉHÉMET-ALI ET LA CONQUÊTE D'ALGER

DOCUMENTS INÉDITS

—

Pendant la campagne de Morée, Méhémet-Ali avait fini par comprendre que, pour réaliser son ambition, qui visait non seulement, comme on le croyait communément, à secouer le joug de Mahmoud, mais aussi, et surtout, à supplanter ce Padischah sur le trône des sultans Osmanlis, il était essentiel qu'il s'assurât la complicité d'une des trois grandes Puissances. La rivalité de l'Angleterre, de la France et de la Russie qui, jusque-là, avait seule préservé de la chute l'Empire ottoman, garantissait également l'Egypte contre tout risque d'attaque, en la neutralisant pour ainsi dire. Cette neutralité, qui était une servitude, pesait terriblement à Méhémet, condamné à demeurer toute sa vie un simple gouverneur de province, vizir d'un sultan qu'il méprisait. Se rebeller, comme il en avait l'envie, rien de plus facile; se jeter sur la Syrie, battre et pourchasser les hordes turques jusque sous les murs de Stamboul, c'était l'affaire de quelques semaines. C'est devant Constantinople assiégée que les embarras commenceraient. La Russie et l'Angleterre lui feraient lâcher sa proie.

Des trois puissances rivales, c'était, avant tout, l'Angleterre que Méhémet-Ali eût souhaité avoir dans son jeu. Par malheur, le gouvernement de Sa Majesté Britannique, faisant la sourde oreille à ses avances, l'avait toujours systématiquement repoussé. Celui de Sa Majesté Très Chrétienne s'était montré autrement accommodant,

mais le Pacha — qui devinait pourquoi — avait éprouvé que la protection de l'Empereur des Français n'était pas très efficace : il n'osait pas défier jusqu'au bout l'Angleterre. S'il parvenait à s'allier étroitement avec Charles X, Méhémet-Ali se disait que l'« équilibre » dans la Méditerranée, et ailleurs, se trouvant rompu, sa destinée changerait du tout au tout. Il cherchait donc à se rapprocher de la France, mais en usant d'infinies précautions, afin de déjouer la vigilance de l'ennemi. Une première fois déjà, durant la campagne de Grèce, l'intervention de l'Angleterre avait fait échouer la combinaison qu'il avait ébauchée avec M. de Villèle et, suprême habileté, amené ses amis à prendre les armes contre lui. A Navarin, les canons français avaient grondé en même temps que les canons anglais. Ce combat, si fatal à sa flotte, datait d'hier à peine. Tout le monde devait croire que Méhémet gardait rancune aux Français d'avoir coulé bas ses plus belles frégates. Qui l'eût soupçonné capable d'un si prompt et complet oubli de l'avanie et de renouer avec eux les anciennes relations? C'était cela même qu'il préméditait. Pour témoigner au Roi les excellentes dispositions dont il voulait paraître animé à son égard, l'idée lui vint de s'offrir à venger l'affront que Hussein, dey d'Alger, avait publiquement infligé, là-bas, au représentant de Sa Majesté.

Fort à propos, Méhémet s'était souvenu du conseil que, l'année précédente, M. Drovetti (1) lui avait donné. Furieux d'être le jouet de la Porte, il parlait d'évacuer la Morée, de lâcher ses troupes sur la Syrie et de souffler au Sultan ces pachaliks d'Acre et de Damas qu'on ne consentait pas à lui céder à l'amiable. Ravis de sa défection, les Alliés ne se mêleraient pas de le contrarier. M. Drovetti le détrompa. Il chercha à détourner son humeur belliqueuse vers Tripoli, Tunis et Alger, les trois régences qui s'étendaient à portée de son bras et qu'il

(1) Consul-général de France en Egypte.

s'était promis jadis d'annexer à son fief. Quatorze années auparavant, Méhémet avait en effet épousé la fille aînée de feu Ahmed Karamanly, ci-devant bey de Tripoli, mort transfuge en Egypte, à seule fin d'être à même, quand la fantaisie lui prendrait, de revendiquer un jour les droits de la Mauresque sur Derne. En 1820, un de ses lieutenants, Hassan bey Chamacherdji, lui avait soumis l'oasis de Syouah, qui devait servir à la fois de jalon et de base aux opérations de son *nizam*. Mais il n'avait pas persévéré dans son intention, ses convoitises reportées vers Beled Soudan, où des charlatans l'avaient assuré qu'il existait des mines d'or. Le Dongola, le Sennaar et le Kordafan avaient été rattachés à sa domination. M. Drovetti opinait que la conquête des beyliks et deyliks barbaresques s'effectuerait non moins aisément. Avec les soldats enrôlés chez les Maures et disciplinés à la franque, il disposerait d'une armée formidable qui ferait merveille en Syrie. Méhémet ne se laissa pas tenter. Il faisait aussi peu de cas des régences que tel dey d'Alger qui demandait, dit-on, à l'envoyé de S. M. Britannique, le menaçant d'une canonnade prochaine : « Combien cela coûtera-t-il à ton maître? — Quelques millions de guinées... — Qu'il m'en donne la moitié et je boute le feu à la ville! »

Un an plus tard, Méhémet-Ali se toquait de ce qu'il avait dédaigné. Ayant un urgent besoin de quatre vaisseaux de quatre-vingts canons chacun, il se dit que Sa Majesté Très Chrétienne se ferait un plaisir de les lui donner en même temps que ses bonnes grâces et, pardessus le marché, quatre millions de tallaris (2) à titre de prêt, en échange du très important service qu'il lui rendrait en vidant pour elle sa querelle d'Alger.

M. Drovetti étant à la veille de rentrer en France, il le pria d'aller présenter à Charles X quatre superbes che-

(2) 20 millions de francs.

vaux du Nedjd, gages de son *mouhabbed* (3), et ses offres de service pour l'« embarras d'Alger ». M. de Villèle, s'il eût été encore au pouvoir, se fût sans doute empressé de les accepter. Son successeur fut plus timoré. Le moment, qui paraissait propice à Méhémet, lui parut plutôt mal choisi pour risquer pareille aventure. Ayant prêté une oreille distraite au discours de M. Drovetti, il invoqua un vague prétexte pour ne pas accueillir les propositions du Pacha d'Egypte.

Méhémet avait déjà pris son parti de ce refus, quand, en juillet 1829, le gouvernement du Roi le faisait pressentir par l'entremise de M. Drovetti pour savoir s'il était dans les mêmes dispositions, concernant Hussein, dey d'Alger. Le Pacha répondit par l'affirmative et qu'il s'engageait à châtier le Maure, aux conditions déjà posées. Aussitôt, M. de Polignac examina, de concert avec M. Drovetti, et pesa les chances de réussite et les avantages qu'un tel plan comportait. L'ancien consul-général préconisa habilement l'emploi de ce biais qui épargnait à la France, disait-il, les risques d'une équipée hasardeuse et coûteuse, aboutissant peut-être au massacre de l'armée par les Maures et les Arabes que la seule apparition des infidèles unirait en un sanguinaire fanatisme.

On pouvait se fier à Méhémet, qui ne parlait jamais à la légère. Il était bien plus facile d'atteindre et d'attaquer les régences par terre. A preuve, M. Drovetti cita la tentative de l'Américain Eaton, qui, parti d'Alexandrie à la tête de 700 hommes, avait traversé, en 1805, le désert sans encombre, et, secondé seulement par deux frégates de l'amiral Barrow, était parvenu à réduire Derne et ses dépendances (4). Méhémet-Ali disposait de moyens d'action autrement puissants. D'abord, sa *nation* était la même que celle des Algériens, et ensuite il comptait, dans

(3) Amitié.

(4) Voyez *Abdallah de Toulouse et Sélim d'Avignon*, dans la *Revue Bleue* du 2 février 1929, pp. 80-81.

cette guerre punique, employer cinq à six mille hommes, auxquels, en cours de route, se joindraient les tribus bédouines, ses alliées. D'autre part, ses transports jetteraient vingt mille de ses soldats sur les divers points de débarquement voisins de Tripoli, Tunis et Alger où, grâce à des intelligences depuis longtemps établies, les populations lui étaient favorables (4 *bis*). Son propre fils, Ibrahim Pacha, assumerait le commandement supérieur des forces de terre et de mer, et en moins de deux mois on le verrait entrer à Tripoli, acclamé comme un libérateur par les misérables sujets du bey ou en fuite ou prisonnier.

Mais l'affaire devait être décidée sans retard, et menée rondement, à l'insu de la Porte. Si d'aventure celle-ci se permettait de protester, l'ambassadeur de Sa Majesté lui mettrait le marché en main : « Nous allons nous venger nous-mêmes et conquérir les trois régimes », signifierait-il au Reiss-effendi, « ou bien faites-les châtier par le Pacha d'Egypte, et elles resteront les vassales du Sultan. » C'est à ce dernier parti que Mahmoud se résignerait, d'autant plus volontiers que Méhémet lui tendrait l'appât de 24.000 bourses, l'équivalent du tribut d'Egypte, et prendrait l'engagement de verser à son trésor cette rente annuelle pendant dix ans.

M. de Polignac se laissa convaincre et convainquit à son tour Charles X, qui approuva en son Conseil la mesure envisagée. M. de Polignac en avisa (10 octobre 1829) l'ambassadeur de Sa Majesté à Constantinople, lui recommandant d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait donner à penser à la Porte « que la proposition qu'il lui ferait n'était que le résultat d'un accord convenu entre Méhémet-Ali et le gouverneur du Roi ». Il expédiait pres-

(4 bis) Grâce à Mohammed el Gharbi, lequel, « exilé de son pays pour avoir importé en Egypte la fabrication des bonnets dits *fez*, était devenu un personnage important, président du tribunal de commerce et directeur de la manufacture des bonnets. Patron des Barbaresques établis en Egypte, il jouissait de l'amitié sans doute calculée du Pacha ». M. Huder à M. de Polignac : Alexandrie, 23 février 1830.

que en même temps vers l'Egypte le capitaine d'état-major Huder, ci-devant aide de camp du général comte Guilleminot, nanti de pleins pouvoirs pour conclure avec Méhémet-Ali l'affaire des régences. Parti de Toulon le 3 novembre sur le brik du Roi *l'Eclipse,* M. Huder débarqua à Alexandrie le 16 du même mois. Le lendemain, accompagné du consul général Mimaut, il était reçu en audience par Méhémet, auquel il confirma que le gouvernement du Roi entrait dans ses vues et lui accordait tout son appui. Déjà l'ambassadeur de Sa Majesté avait recommandé au Divan de charger le Pacha d'Egypte de cette expédition... Méhémet se récria; il qualifia cette démarche de maladroite, d'intempestive et de périlleuse. Elle suffisait à compromettre la réussite de l'expédition, qui reposait sur l'effet de surprise. L'affaire des Barbaresques était extrêmement délicate. L'entente avec la France devait, dans sa pensée, qu'il n'avait pas dévoilée, demeurer secrète, afin, d'abord, de ne pas donner l'éveil à la Porte et à l'Angleterre, et ensuite de ne pas le discréditer lui-même aux yeux des musulmans. Il avait ainsi ordonné son plan, que la conquête des deyliks et beyliks devait revêtir les apparences d'une guerre sainte. Il proclamerait qu'il s'y était déterminé, non pas pour accroître ses possessions, mais pour prévenir les sinistres desseins que les Infidèles de France avaient conçus contre les Croyants du Maghreb. Le but sanctifiant les moyens, nul ne songerait à lui reprocher de s'être passé, devant l'imminence du péril, de la sanction du Padischah. Il y avait donc eu maldonne. Mais après tout, puisqu'il était assuré de la protection des Français, il n'avait pas à s'inquiéter de la Porte. Il comptait sur l'incroyable facilité avec laquelle le Sultan et ses ministres se résignaient aux faits accomplis. Le backchiche ferait le reste. Ne connaissait-il pas le « tarif des consciences » à Stamboul?

Une grave déception l'attendait encore. Contrairement

à ce que M. de Livron, son agent officieux à Paris, lui avait annoncé (4 *ter*), M. de Polignac n'avait nullement souscrit à ses conditions. Estimant sans doute que la conquête des régences, avec l'appui de la France, représentait une récompense suffisante du service qu'il allait rendre, il n'y avait ajouté qu'un prêt de deux millions de talaris, soit dix millions de francs, remboursables en dix ans, qui lui seraient payés : trois millions au moment du départ des troupes, deux millions lorsque Ibrahim sortirait de Tripoli, et les cinq millions restants quand il se présenterait devant Alger. Pas la moindre allusion aux navires. Méhémet ne dissimula point son dépit et déclara tout net qu'il ne bougerait pas avant l'arrivée à Alexandrie des quatre vaisseaux de ligne, de quatre-vingts canons chacun et du dernier modèle, qu'il avait réclamés et qu'on lui avait promis, s'entêtant à répéter que ces quatre vaisseaux-là lui étaient indispensables pour donner à l'expédition « une couleur forte et propre à en imposer aussi bien à ceux qu'on allait combattre qu'à la Porte et aux armements qu'elle pourrait mettre dans ses intérêts ».

Le 29 novembre, M. Huder se rembarquait sur *l'Eclipse* sans avoir rien conclu.

Quant à Méhémet, il ne se sentait pas du tout à son aise, redoutant de voir se manifester, d'un instant à l'autre, l'opposition de l'Angleterre. M. Drovetti n'avait pas su garder sa langue. Avant même que rien ne fût convenu, l'imprudent avait fait des confidences à M. Barker, son collègue britannique, qui n'avait pas manqué de les transmettre à Lord Aberdeen :

Les amis de MM. Drovetti et Mimaut, et eux-mêmes en vérité, avait-il mandé à Londres le 18 août 1829, laissent en-

(4 ter) « Livron, qui se donne pour le confident des pensées secrètes du ministre et se mêle de tout, a, dans deux lettres, pressé le Pacha d'insister sur ses prétentions, ajoutant que le gouvernement du Roi tenait trop à son projet pour ne pas consentir à tout ce qui lui serait demandé. » M. Huder à M. de Polignac : Alexandrie, 2 février 1830.

tendre que le second de ces agents sera confirmé dans ses fonctions de consul-général en Egypte, tandis que le premier rentrera en France chargé d'une très importante mission spéciale. M. Drovetti est l'ami personnel du Pacha et il est notoire qu'il a constamment, avec ou sans l'assentiment de son gouvernement, flatté Son Altesse de l'espoir qu'elle pourrait, en cas de besoin, compter sur l'amitié et l'appui effectif de la France... Quelques mois avant son départ, un objet favori des entretiens de M. Drovetti, même avec moi, c'était un projet qu'il disait avoir soumis à son gouvernement, en le lui recommandant comme le seul moyen de terminer heureusement la querelle d'Alger : on engagerait le Pacha à entreprendre la conquête de cette régence et, chemin faisant, celle de Tripoli et de Tunis... L'effet magique du nom de Méhémet Ali devait réduire tous les obstacles : le poids et l'influence de ce nom parmi les contrées musulmanes menacées d'invasion étaient tels, à entendre M. Drovetti, que l'envoi de renforts en troupes et en navires n'était considéré en France que comme une simple mesure de prudence, presque superfétatoire, pour assurer doublement le succès de l'entreprise.

Le 15 décembre 1829, l'ambassadeur de S. M. Britannique à Constantinople, Sir Robert Gordon, avisait son gouvernement de la notification que M. de Guilleminot venait de faire à la Porte, laquelle avait refusé de complaire à la suggestion de Sa Majesté Très Chrétienne, persuadée qu'elle était qu'une secrète entente existait entre Elle et le Pacha d'Egypte au détriment des intérêts du Sultan et de ses droits souverains sur les régences.

Lord Aberdeen en était convaincu. Par l'entremise de son ambassadeur à Paris, Lord Stuart, il s'enquit de M. de Polignac si les rapports qui lui étaient parvenus d'Alexandrie et de Constantinople étaient fondés. M. de Polignac, qui s'était ingénument imaginé « qu'il était contraire aux principes du cabinet de Londres de s'interposer dans les affaires d'un autre Etat, lorsque ses intérêts immédiats n'étaient point compromis », après avoir

démenti l'information, finit par convenir qu'elle était vraie. Il avoua tout.

Le mystère qui avait entouré la négociation, le mal qu'on s'était donné pour qu'elle ne s'éventât point, les allées et venues d'agents français en Egypte, tant de ténébreuses machinations marquaient assez la collusion entre le Soudan d'Egypte et Sa Majesté Très Chrétienne. Que la France, qui était assurément à même d'obtenir par ses propres armes pleine et entière réparation de l'affront subi, se fût déchargée de ce soin sur Méhémet-Ali, traitant avec lui comme avec un prince indépendant pour qu'il portât la guerre chez d'autres princes, vassaux comme lui-même du Grand Seigneur, cela parut louche. Et pourquoi Sa Majesté Très Chrétienne compliquait-elle sa vengeance avec un plan d'« extermination de Tunis et Tripoli », contre qui elle n'avait aucun sujet de grief ? Par cette expédition, soi-disant philanthropique, entreprise sous l'honorable prétexte de détruire des repaires de pirates, ne cherchait-elle pas à établir son protégé et allié dans la Méditerranée? C'était déjà le plan de M. de Villèle (5). Du delta à l'Atlas, tout le Nord de l'Afrique, si on n'y mettait bon ordre, se trouverait placé sous la dépendance et tomberait bientôt au pouvoir de la France. Puis ce serait le tour de la Syrie, de l'Asie Mineure. C'en était fait de l'Empire Ottoman, démembré au seul profit de la France. Lors même que le Sultan, assez aveugle pour ne pas se douter de ce qui se tramait, eût stupidement accordé sa sanction, le gouvernement de Sa Majesté Britannique ne tolérerait jamais qu'un changement de régime aussi radical s'opérât dans le statut des régences. Il susciterait plutôt une question d'Orient.

Lord Aberdeen, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, M. Canning et Lord Dudley, se plaça sur la question de la « légalité ». Méhémet-Ali n'était et ne devait rester

(5) Voyez : *Du siège à la bataille de Navarin*, *Mercure de France*, 15-X-1927.

que le Vizir et le vassal à perpétuité du Sultan. En conséquence, le gouvernement de S. M. B. engagea vivement celui de Sa Majesté Très Chrétienne à renoncer à la fusion de ses desseins avec les desseins de Méhémet-Ali, et le duc de Wellington déclara à M. de Laval que, malgré tout le respect qu'il avait pour Sa Majesté Très Chrétienne, il ne pouvait s'empêcher de voir dans ce plan autre chose qu'une tentative de substituer, dans les régences, le long de la côte africaine, la domination française à la souveraineté ottomane.

Lord Aberdeen et le Duc de Wellington trouvèrent un allié bénévole dans la presse dite libérale. Les journaux de l'opposition ayant malignement révélé les manigances qui avaient eu lieu avec le Pacha d'Egypte, ne cessaient de clabauder contre une pareille connivence. De nouveau, comme en 1824, le nom de Méhémet-Ali souleva de furieuses polémiques. Le *Constitutionnel* traita d'absurde et d'impraticable la décision prise par M. de Polignac de confier à ce Pacha la réhabilitation de l'honneur français. « M. le prince de Polignac semble dire au bey d'Alger, en désignant le Pacha d'Egypte, comme M. de Pourceaugnac en montrant Sbrigani : lorsqu'on nous fait injure, c'est à Méhémet qu'on a affaire », raillaient les rédacteurs anonymes du *Constitutionnel*. Ceux du *Courrier français* s'alarmaient de ce triste projet, avouaient n'avoir aucune foi dans le vizir de Memphis, et s'indignaient « qu'une pensée si révoltante pût occuper le cabinet français ».

En butte à la cabale des gazettes et aux remontrances de l'Angleterre, M. de Polignac perdit de son assurance. Il venait justement de renvoyer à Alexandrie M. Huder avec des offres de nature à séduire Méhémet. S'il n'eût tenu qu'à lui, il eût accordé toutes les demandes du Pacha. Redoutant l'impression fâcheuse qui résulterait en France du départ de quatre vaisseaux du Roi, « livrés à une puissance étrangère pour concourir à une expédition dont rien ne faisait encore juger l'utilité et l'im-

portance », pensant escamoter l'obstacle, il avait requis le Conseil du Roi d'autoriser la cession en pur don à Méhémet-Ali de quatre bâtiments de guerre, avec leur armement complet, savoir deux vaisseaux de ligne et deux frégates, qui seraient livrés à Ibrahim Pacha devant Tunis, dès qu'il aurait investi cette place. Le Conseil du Roi avait refusé de souscrire à la requête de M. de Polignac, mais, en compensation, il avait consenti qu'il fût alloué huit millions au Pacha d'Egypte, en pur don, pour lui permettre d'acheter ou de faire construire les quatre navires qu'on regrettait de ne pas pouvoir lui céder, — plus vingt millions à titre de prêt sans intérêts. M. de Polignac réitéra en outre à Méhémet l'assurance que la protection du Roi ne lui ferait pas défaut si, « par suite de son entreprise, il encourait le mécontentement de la Porte ou de toute autre puissance ». Il avait, en effet, ordonné à l'amiral de Rigny de faire rebrousser chemin à toute escadre ottomane qui tenterait de sortir du Bosphore, pour cingler vers l'Egypte. Mais, prévenu que le gouvernement de S. M. B. avait donné des ordres analogues à Sir Pulteney Malcolm, pour qu'il fît rebrousser chemin à toute flotte de Méhémet qui tenterait de sortir du port d'Alexandrie, pour cingler vers Tripoli, Tunis ou Alger, M. de Polignac se prit à réfléchir sérieusement. Pour la deuxième fois, il eut recours à un biais : Méhémet-Ali se bornerait à réduire Tripoli et Tunis. Ce raid se faisant par le désert, Ibrahim serait à l'abri des boulets de sir Pulteney Malcolm. Dans le même temps, une escadre française irait s'emparer de Bône et d'Oran. Il dépêcha M. de Langsdorff, attaché à la légation de Florence, qui se trouvait en disponibilité à Paris, vers M. Huder, pour l'informer des modifications apportées au projet primitif de Méhémet et l'engager à négocier sur de nouvelles bases.

Méhémet-Ali avait presque accepté les dernières offres de M. de Polignac, qui étaient accompagnées de très allé-

chantes promesses, le président du Conseil l'assurant que la France désirait elle-même que « sa marine militaire prît un grand développement, qu'elle y était intéressée et qu'elle serait toujours prête à favoriser sous ce rapport l'exécution de tous ses plans... » Mais si « l'acquisition immédiate de quatre vaisseaux de ligne préoccupait plus vivement Méhémet et Ibrahim que les avantages qui pouvaient sortir de l'entreprise que le gouvernement du Roi leur offrait de faciliter; alors, ajoutait M. de Polignac, ils laisseraient échapper une occasion qui ne pouvait plus se représenter... » Méhémet convenait avec lui-même qu'à se montrer trop exigeant il risquait de tout perdre. Il décida d'en finir avec les marchandages et de commencer sans plus tarder les opérations.

Rien à redouter de la clique de Stamboul. Les gens du *Divan*, ces *mulets*, ces *ânes*, ces *bœufs*, qui mangeaient à son râtelier, faisaient semblant de ne se douter de rien. C'est en vain que sir Robert Gordon les avait mis en garde contre lui. Le Reiss-effendi, les autres ministres, le secrétaire du Sultan lui-même prétendaient ignorer les desseins qu'on prêtait au Pacha d'Egypte, se déclaraient, au contraire, satisfaits de sa conduite, qui était irréprochable, et sûrs de son loyalisme, qui était au-dessus de tout soupçon. Ils étaient unanimes à protester que l'idée même de s'aboucher avec la France n'avait jamais effleuré l'esprit de ce modèle des vizirs. S'il avait adhéré de quelque façon que ce soit au plan français, Méhémet l'eût déjà mis en exécution et, directement ou indirectement, la Porte en eût su quelque chose », affirmait le Reiss-effendi. « Je ne sache que Méhémet-Ali ait jamais écrit à la Porte à ce propos. Tel que je le connais, il doit avoir repoussé ce plan comme inadmissible. Il est ridicule de penser que c'est lui qui a fait les premières avances. » En réalité, le Sérail était en rumeur. « Méhémet-Ali, y disait-on, sollicite depuis plusieurs années le pachalik de Damas; s'il s'emparait

de Tripoli, de Tunis et d'Alger, il lui serait plus facile d'atteindre cet objet de son ambition, et alors, l'Arabie et le Maghreb lui étant soumis, il pourrait se proclamer khalife (6). » Méhémet y songeait, en effet. Il savait l'Empire aux abois, sans une piastre pour payer l'indemnité russe, mal défendu par des troupes découragées et désorganisées, déchiré par la guerre civile qui couvait en Asie Mineure. Son heure, à lui, était arrivée (6 *bis*), et il y préparait ses sujets. Ibrahim, à l'arsenal, où il se rendait chaque jour pour activer la construction de deux vaisseaux à trois ponts, qui portaient déjà son nom et celui de son père, haranguait les beys et les effendis. Prenant pour thème la trahison d'Ali pacha, de Janina, par ses partisans :

Qu'ont-ils donc gagné, ces misérables, à livrer à ses ennemis leur maître et bienfaiteur?... s'écriait-il. Quel bienfait, moi ou l'un quelconque de vous, a-t-il jamais tiré du Sultan? Il ne nous tendrait pas un verre d'eau, si nous en avions besoin! N'avons-nous pas, tous, tant que nous sommes, mangé le pain de Méhémet-Ali? Depuis notre plus tendre enfance n'avons-nous pas été élevés par lui comme ses enfants? N'est-ce pas grâce à ses bontés et à ses faveurs que je suis ce que je suis et que vous devez votre poste élevé et les honneurs dont vous êtes comblés? L'Egypte appartient à Méhémet-Ali. Il l'a conquise par son sabre. Nous n'avons pas d'autre souverain que lui.

(6) C'est tout cela que sous-entendait le Reiss-effendi quand il mandait à M. de Guilleminot : « L'Ambassadeur connait trop bien l'état et l'organisation de l'Empire et les rapports du gouvernement avec les provinces éloignées du centre pour ne pas comprendre qu'il est des choses que la Porte ne saurait avouer. »

(6 bis) « Savez-vous », disait Méhémet-Ali à MM. Mimaut et de Langsdorff, « savez-vous qu'il y a eu dernièrement une insurrection de femmes à Constantinople? On faisait une presse pour la levée des marins; les femmes du peuple, au nombre de sept à huit mille, se sont ameutées devant le Sérail; elles se sont opposées aux soldats. Enfin, la crainte d'une insurrection générale a fait relâcher leurs maris, qu'elles ont ramenés en triomphe. Vous entendez tous les matins le canon de la citadelle pour la naissance du dernier fils du Sultan; vous en entendriez autant dans tous les pachaliks de l'Empire. Eh! bien, voici ce que le peuple crie dans les rues de Constantinople : « Quand finiront nos malheurs? Le père est mauvais, le fils sera pire. »

L'armée de Méhémet était sous les armes, les vivres et les munitions rassemblés, sa petite escadre prête à mettre à la voile, et lui-même il allait enfin apposer son sceau au bas de la très honorable convention que lui tendaient MM. Huder et Mimaut quand, le 17 février, survint M. de Langsdorf. Dès qu'on l'eut instruit de la mission de cet agent, le Pacha fut cruellement mortifié. Au moment où il croyait toucher au but, toutes ses laborieuses combinaisons s'écroulaient; du même coup lui échappaient les quatre vaisseaux et le reste. Sa Majesté Très Chrétienne, qui jusque-là avait traité avec lui d'égal à égal, au point de s'incliner devant ses volontés, qui le suppliait presque de consentir à lui rendre un service qu'elle ne croyait pas payer trop cher, se ravisait soudain, sans daigner lui donner d'explications, et prétendait l'embaucher comme mercenaire, à la solde de dix millions. Déçu et humilié, Méhémet refusa ce marché de dupe. Il n'était pas assez fou, briguant le titre et les apanages du Khalife, pour se damner aux yeux de sa *nation* et risquer de perdre en un jour le fruit de vingt ans d'efforts et d'intrigues, se souciant bien plus de conserver le respect et la vénération qu'avait pour lui l'Islam (6 *ter*), que de s'élever « dans l'esprit de la Chrétienté ». Mais s'il se moquait de Tripoli et de Tunis, encore plus que d'Alger, il était fâché de perdre tout le profit qu'il avait compté tirer de cette affaire, et c'est pourquoi il déclara à MM. Huder et Mimaut qu'il était toujours prêt à servir Sa Majesté Très Chrétienne aux conditions émises par lui et modifiées par M. de Polignac, à savoir : la conquête des trois régences moyennant vingt millions à titre de prêt, et huit millions à titre gracieux. C'était son dernier mot, et là-dessus il rompit les pourparlers.

(6 ter) « Il prétend recevoir de toutes les parties de l'Empire l'assurance des vœux formés pour l'accroissement de sa gloire et pour la prospérité de ses armes... Fier d'avoir relevé l'honneur du nom musulman, dont la dignité lui paraît avoir été compromise ailleurs, Méhémet-Ali aime à être regardé comme le héros et l'espoir de l'Islamisme. » M. de Langsdorff à M. de Polignac, Alexandrie, 23 février 1830.

Dans son dépit, Méhémet se tourna vers l'Angleterre. Justement, M. Barker venait lui intimer (7 mars), au nom de Lord Aberdeen, que la guerre qu'il se proposait de faire aux régences, étant un acte d'insubordination à l'égard du Sultan, dont il n'avait pas sollicité le firman, choquait tout particulièrement le gouvernement de S. M. B. Ce gouvernement avait donné à Son Altesse de nombreuses marques de sa bonne volonté et du contentement avec lequel il constatait la croissante prospérité que sa sage administration avait value à l'Egypte, pour qu'Elle mît en doute le caractère amical des motifs qui, en cette occurrence, obligeaient Lord Aberdeen à lui conseiller de bien peser les graves conséquences de l'entreprise dans laquelle il semblait disposé à s'engager.

Méhémet jura qu'il n'y avait jamais songé, traita de racontars les bruits qui avaient couru à ce sujet, expliqua à sa manière la genèse d'une telle légende (7).

Levant au ciel des yeux innocents, il soupira, comme un homme indignement calomnié et se lamenta :

« Qu'ai-je donc pu faire pour m'attirer l'inimitié des Anglais? — Qu'est-ce qui peut faire croire à Votre Altesse qu'ils lui sont hostiles? interrogea Mr Barker, jouant l'étonnement. — Ceci... » répliqua Méhémet, désignant du doigt la semonce que le Consul général de S. M. B. tenait encore dans ses mains.

> Certes, poursuivit-il, cette dépêche est pleine de courtoisie, mais, comme vous le voyez, je n'avais guère besoin du conseil qu'elle renferme. Dès le principe, j'avais décidé de ne pas risquer un pas dans cette aventure, sans l'assentiment de l'Angleterre; — et c'est l'Angleterre cependant qui m'a retenu d'agir. L'Angleterre ne veut pas soutenir le Sultan...

Il fit une pause, comme pour inviter Mr Barker à découvrir un peu plus la pensée de Lord Aberdeen. Mr Bar-

(7) Voyez *Charles X, Méhémet-Ali et l'Algérie, Revue Bleue,* 17 mars 1923, p. 200.

ker déclara qu'il était hors de doute, au contraire, que le gouvernement de S. M. B. voulait affermir et soutenir Mahmoud, ce que, du reste, son intérêt bien entendu lui commandait.

Méhémet l'interrompit.

Les Anglais ne se rendent-ils pas compte, reprit-il, qu'une telle chose est impossible? Ils peuvent étayer par-ci, étayer par-là l'Empire qui croule de toutes parts. A quoi cela sert-il? Quel parti espèrent-ils tirer d'un gouvernement qui, dans la métropole aussi bien que dans les provinces, a perdu la confiance des populations? Moi, elles m'aiment, ces populations... Si Lord Aberdeen me connaissait bien, il se fût aperçu que le seul moyen d'affermir le Sultan, c'est de me soutenir. En me soutenant, il aurait bientôt à sa disposition 125.000 hommes de troupes disciplinées prêtes à dresser, à la fois à Constantinople et en Perse, une barrière contre l'emprise moscovite. A quoi bon s'aveugler? Les Turcs ont plié, et l'Angleterre doit songer à susciter en Asie une armée contre les Russes. Cette armée, où donc la trouvera-t-elle, sinon auprès de moi, et quand je ne serai plus là, auprès de mon fils? Elle a tâté et des Persans et des Turcs, pour éprouver seulement que les uns ni les autres ne lui sont d'aucun secours. La force qu'elle avait sur la frontière — les Turcs dans les Balkans — a trompé son attente. Elle n'a pas pu résister sous le choc des Russes, qui l'ont détruite. Que l'Angleterre profite de la trêve qui lui est donnée pour se créer une nouvelle armée sur laquelle elle puisse compter. C'est l'occasion ou jamais. Partout, jusque dans les plus petites provinces de l'Empire Ottoman, les populations ont perdu toute confiance en la Porte. Moi, elles m'aiment. Sur un signe de moi, elles se presseraient sous mon étendard, si seulement l'Angleterre consentait à venir vers moi, à me soutenir, à garantir que mes desseins sont ceux d'un homme jaloux de l'honneur de son souverain et de la religion de sa nation.

C'est plus de 150.000, c'est 200.000 hommes que, fort de la cordiale alliance de l'Angleterre, je mettrai sur pied. L'hostilité du gouvernement de S. M. B. paralyse tous mes efforts. Quelle pitié que nous ne puissions pas nous entendre! D'ici

deux ans, le Nil fertilisera 2.200.000 feddans (8). Cette année-ci, j'ai fait ensemencer 400.000 feddans de coton qui, au bas mot, donneront une récolte de 200.000 cantars (9). Si l'Angleterre et moi, nous marchions la main dans la main, en cas de guerre avec les Etats-Unis, je lui fournirais en coton de quoi alimenter *toutes* ses usines. Je lui réserverais ma production entière. A Londres, on ne se fait pas une idée de mes ressources. Avec l'amitié de l'Angleterre, je suis capable de tout; privé de son amitié, je suis réduit à l'impuissance. L'Angleterre est toute-puissante. Il y a longtemps que j'ai prévu que, sans son autorisation, je ne saurai jamais entreprendre rien de grand. De quelque côté que je me tourne, partout je la retrouve, qui me barre la route.

Ayant discouru de la sorte, Méhémet pria Mr Barker de transmettre à Londres, par le prochain courrier, les confidences qu'il venait de lui faire.

Lord Aberdeen lui avait ouvert tout à fait les yeux quant à l'importance, tout au moins stratégique et politique, qu'il n'avait pas soupçonnée jusque-là, que présentait la conquête des régences.

Pour la première fois, il se décida à faire à la Porte des « révélations » et des ouvertures. Il écrivit pour l'informer que le Roi de France, profitant de l'embarras passager où se trouvait l'Empire, voulait s'emparer des beyliks et deyliks du Maghreb. Son reiss effendi avait eu le front de lui proposer, à lui, Méhémet! de faire en commun la guerre contre les Croyants de ces parages. Loyal sujet du Sultan, et bon musulman avant tout, il avait repoussé avec indignation cette offre sacrilège. Mais les fiefs africains du Padischah ne couraient pas moins, hélas! les pires dangers. Les perfides Français armaient contre eux et ne dissimulaient plus leur criminelle intention. Aussi, demandait-il en grâce à Sultan Mahmoud de lui permettre de voler au secours de ses frères en Islam. Le désert à traverser, et il était à leurs côtés pour les pro-

(8) 688.762 acres.
(9) 202.000 kilos.

téger et, au besoin, les défendre. Sa seule présence intimiderait l'ennemi qui renoncerait à ses projets. Toute peine méritant backchiche, Méhémet voulait espérer qu'en récompense de son zèle Sultan Mahmoud lui confierait, contre un tribut égal en valeur au tribut de l'Egypte, le gouvernement des régences, qui seraient plus en sûreté entre ses mains que dans celles de leurs beys et dey respectifs.

Anticipant sur le consentement de la Porte, Méhémet dépêchait des tchaouches à Sfax et à Tripoli pour signifier aux beys que le Sultan avait daigné lui confier le gouvernement des régences et les inviter à se démettre en ses mains de leurs fonctions.

Par ailleurs, il se flattait que ses avances seraient prises en considération à Londres. Mais Lord Aberdeen fut laconique. Le gouvernement de S. M. B., lui fit-il dire par Mr Barker, infiniment touché des sentiments amicaux que Son Altesse éprouvait et professait à son endroit, ne manquerait pas très prochainement de répondre d'une façon détaillée à ses « intéressantes communications ».

Si ténu, si vague qu'il fût, Méhémet-Ali se raccrocha à cet espoir. Compère Boghoz-Youssouf, son vizir du commerce, s'ingénia à circonvenir Mr Baker. Il insistait sur le fait que, dans l'espoir d'obtenir un jour ou l'autre l'amitié du gouvernement de S. M. B., son Auguste Maître avait, pendant des années, repoussé les offres pressantes et réitérées que la France et la Russie lui faisaient pour qu'il se jetât dans leurs bras. Méhémet-Ali avait bon espoir de recevoir dans quelques jours la réponse de Lord Aberdeen; si elle lui était favorable, il lui révélerait les négociations secrètes qui avaient eu lieu entre les cabinets des Tuileries et de Saint-Pétersbourg et lui-même. On aviserait ensemble aux moyens à prendre pour contrecarrer les machinations de ces deux cours, au sujet desquelles Lord Aberdeen n'était qu'imparfaitement

renseigné. Les rivaux de l'Angleterre, dans tous les détails de leurs relations avec la Porte et le Pacha, marchaient la main dans la main et par leurs manœuvres combinées tramaient de néfastes complots contre ses intérêts. Vilipendant maintenant celui que Méhémet et Ibrahim appelaient leur honorable, loyal et respectable ami M. Drovetti, Boghoz-Youssouf assurait que si les ouvertures que son auguste maître avait faites à Londres en 1826 avaient échoué (9 *bis*), c'était que Mr Salt avait été abusé par les artificieuses intrigues de ce sieur Drovetti, qui, sans cesse fourré dans l'antichambre de Son Altesse, avait l'impudence de prétendre qu'il était le conseiller intime du Pacha, lequel passait pour être à la dévotion de la France, alors que, de tout temps, en 1826 comme en 1830, Méhémet avait, d'instinct, avec sa coutumière perspicacité, considéré toute alliance politique avec la France comme contraire à l'ordre naturel des choses. A ses yeux, en effet, l'Angleterre, par sa supériorité navale autant que par l'intérêt vital qu'elle avait à dresser une barrière contre l'avance des Russes en Turquie, était la seule puissance dont il devait attendre du soutien... L'Angleterre et lui devaient coopérer au salut de l'Empire Ottoman. Par quels moyens? — C'était, insinuait Boghos-Youssouf, le secret de son Auguste Maître, et ce secret, Méhémet-Ali se proposait de le révéler à lord Aberdeen, si la réponse que celui-ci avait promis de faire à ses ouvertures était de nature à l'encourager à s'expliquer entièrement et sans réserves sur les projets qu'il avait formés pour la prospérité de sa *nation*. En échange de son alliance, Méhémet-Ali ne demandait rien à l'Angleterre, ni argent, ni navires, ni soldats...

Les jours, cependant, succédaient aux jours, et aucun encouragement ne venait de Londres. Lord Aberdeen semblait avoir dit ce qu'il avait à dire. Il restait muet.

(9 bis) Voyez : *Du siège à la bataille de Navarin*, *Mercure de France*, 15-X-1927.

Méhémet avait manqué tous ses coups.

La Porte le félicita de la pureté de ses sentiments, qui lui avait dicté une si sage conduite, et de l'indignation sacrée qui l'avait saisi à la seule idée d'une alliance avec les Infidèles. Elle lui annonça — ce qu'il savait déjà — que Taher Pacha était parti à bord de la frégate *Nessioni-Zeffer* (le Zéphyr de la Victoire) pour aller engager le dey Hussein à faire amende honorable au Roi de France, et lui promit, une fois cette vilaine affaire liquidée, de lui confier l'investiture des beyliks et deyliks moghrébins.

Tandis que Boghoz-Youssouf cajolait Mr Barker, Méhémet-Ali, de son côté, flattait M. Mimaut :

Dites à votre gouvernement qu'il a ici un ami dévoué, lui confiait-il (4 et 26 juin). Il me veut du bien; je le sais et je le mérite. Je connais ses vues politiques, j'y entrerai. Qu'il ne cherche pas un autre serviteur que moi. Puisqu'il veut détruire la piraterie, et il a raison, il fera aussi main basse sur Tripoli et Tunis. Il ne doit pas les garder et il n'y a que moi et Ibrahim qui puissions les défendre. A Tunis, à Alger, il y a de beaux ports et de beaux bois de construction dont ces ânes n'ont pas su tirer parti... Sa Majesté n'aurait pas un allié à dédaigner. J'aurai dans quelques années une agriculture florissante, un immense commerce, vingt régiments de cavalerie, quinze vaisseaux de ligne, trente-cinq frégates. Je serai la quatrième puissance maritime du monde. Maître des régences, on peut imaginer ce que je ferai... J'assurerai à la France tous les avantages qu'elle voulait, et d'autres encore, et enfin plus qu'elle ne me demande. Le Roi de France et l'Empereur de Russie doivent s'assurer, pour un moment qui n'est pas éloigné, un serviteur et un allié comme moi dans la Méditerranée... Puisse votre Roi vivre longtemps pour le bonheur de son peuple, pour ses amis et alliés et aussi pour son serviteur Méhémet-Ali !

La nouvelle de la prise d'Alger fut pour Méhémet-Ali un véritable crève-cœur (10). Il en fit compliment à M. Mi-

(10) Le Pacha « s'y attendait, mais pas sitôt. Il avait parié avec moi pour trois mois. Je ne lui avais donné que trois semaines. Jamais pari n'a

maut et se dit réjoui de l'heureuse issue de l'« embarras » d'Alger, mais du bout des lèvres. Le lendemain, il disait à Mr Barker :

L'existence d'une colonie française sur la côte de Barbarie est si évidemment contraire aux intérêts commerciaux de l'Angleterre, aussi bien qu'à sa suprématie dans la Méditerranée que, si elle tolère que les Français s'établissent à demeure à Alger, ce ne pourrait être que crainte, lors d'une crise financière, d'affronter de nouveau le vaste théâtre de la guerre, où son opposition aux desseins de sa rivale ne manquerait pas de l'entraîner.

Mais l'Angleterre ne souffrira pas que la France mûrisse ses projets, qu'elle prenne racine et qu'elle projette des branches qui, bientôt, s'étendront jusqu'à mes frontières occidentales. Un tel voisinage renverserait les plans que je souhaite soumettre au gouvernement de S. M. B.

Une fois de plus, l'enchaînement des événements démontrait à Méhémet que c'était l'Angleterre qui menait le monde, imposant sa volonté aux grands comme aux petits. Pour ceux qui n'étaient pas dans le secret des choses, la prise d'Alger constituait pour la France une victoire complète. Il savait, lui, que M. de Polignac avait rêvé d'une victoire plus grande.

En somme, la France n'aurait plutôt qu'à se féliciter de ce que, divisés par une misérable question de navires, Charles X et Méhémet-Ali n'aient pas pu s'entendre. Supposé en effet que le Pacha n'eût pas perdu un temps précieux à tergiverser, et qu'il eût réussi le coup de main projeté contre les régences, l'Angleterre eût tôt fait de déloger Méhémet de la côte barbaresque, comme, dix ans plus tard, elle l'expulsa de la Syrie — et peut-être qu'aujourd'hui la France n'aurait pas à célébrer le centenaire de la prise d'Alger.

AURIANT.

été gagné plus à la minute. Il a mis beaucoup de bonne grâce à l'avouer. » M. Mimaut au Prince de Polignac, Alexandrie, 11 août 1830.

UNE EXPÉRIENCE
LE FILM DE GUERRE ET LA JEUNESSE

Quelle impression le film de guerre fait-il sur des âmes d'enfants et d'adolescents? Comment la guerre, qu'ils ne connaissent en somme que par les livres et la tradition orale, leur apparaît-elle sur l'écran? Et de cette vision particulière de la guerre, que reste-t-il au fond de l'âme enfantine touchant la guerre elle-même? Autant de questions, autant d'énigmes redoutables. Je ne prétends pas les résoudre, mais j'apporte ci-dessous le résultat d'une expérience tentée à l'occasion de la projection d'un film de guerre qui passe pour le modèle du genre : il s'agit de *Verdun, visions d'histoire*.

L'expérience porte sur plusieurs centaines d'élèves des deux sexes, de 7 à 19 ans, et appartenant à tous les ordres d'enseignement depuis le primaire élémentaire jusqu'aux candidats au baccalauréat en passant par l'enseignement primaire supérieur, les écoles normales et toutes les classes de l'enseignement secondaire.

La consultation a eu lieu dans des conditions de sincérité aussi rigoureuses que possible. Et en effet je tiens les réponses recueillies — j'en ai dépouillé plus de 500 — pour spontanées et personnelles dans leur immense majorité.

Rien du devoir scolaire, souvent à demi dicté par l'énoncé même du sujet, à demi imposé par l'acoustique propre à une classe donnée, par les idées du maître, par la préparation antérieure; on a demandé sans plus :

quelles sont vos impressions? et on a donné quelques minutes pour rédiger une dizaine de lignes. Ceci s'est passé à l'improviste, au sortir de la salle de cinéma, sans canevas et sans indication tendancieuse, de quelque ordre que ce soit, les élèves étant même enlevés à l'atmosphère habituelle, puisque groupés sans distinction d'âge et de classe.

§

A noter tout d'abord que ce film a attiré d'emblée et sans qu'il ait été nécessaire de faire pression le moins du monde la presque totalité des écoliers autorisés à le voir. Le film a intéressé passionnément, cela ne fait pas de doute — les mouvements de séance en témoignent unanimement, bien que très différents selon que le public se recrute parmi les très jeunes ou les adultes, et surtout selon qu'il s'agit de filles ou de garçons; les premières, plus recueillies que les seconds, n'extériorisent pas souvent leurs impressions; les garçons au contraire manifestent, parfois bruyamment, mais jamais d'une manière déplacée; quelques courtes explosions de chauvinisme, sans écho d'ailleurs et non contagieuses. Amertume : « Ce sont les Boches qui gagnent! » Espoir : « Pas pour longtemps! » Des applaudissements nourris lorsque les chefs Foch, Pétain, Clemenceau, Driant paraissent sur l'écran, mais, à aucun moment, l'ennemi n'est l'objet de manifestations hostiles, même lorsque son rôle rappelle un peu celui du traître du mélodrame (les Allemands asphyxiant les derniers défenseurs du fort de Vaux). Il est vrai que tous les enfants ne distinguent pas toujours, sous la grisaille de l'uniforme, les Allemands des Français, et le doute, si l'on peut dire, profite à l'ennemi.

Des silences aussi, plus éloquents que les manifestations bruyantes : silence recueilli pendant les scènes à caractère religieux (l'aumônier donnant l'extrême-onc-

tion aux mourants sur le champ de bataille); silences angoissés, avec quelques larmes qui se cachent, pendant les scènes où la détresse des civils est étalée : défilés lamentables des réfugiés, évacuation de la maison familiale, du champ paternel, fuite loin des horizons familiers, — la sensibilité est mise à rude épreuve; silence ému où se mêle un peu de fierté lorsque passent des visions d'épopée, dont les héros sont déjà entrés dans la légende (Driant, défenseurs du fort de Vaux); silences embarrassés (on ne sait trop quelle attitude tenir, faut-il applaudir?) lorsque vers la fin les arbres calcinés et décharnés se muent en pommiers en fleurs, symbole de la paix revenue.

§

Le film donne-t-il une idée de la guerre? Oui, à la presque unanimité.

On attribue à *Verdun, visions d'histoire,* une valeur documentaire qu'on refuse à d'autres films de guerre tels que *La Grande Epreuve* ou *La Grande Parade*. *Verdun* a été pour la plupart une véritable révélation de la guerre, dont ils se faisaient jusque-là, semble-t-il, une image très édulcorée ou carrément inexacte, ce qui prouverait que les récits écrits ou oraux, les photographies et même la vision directe des champs de bataille (voir plus loin un témoignage caractéristique) ne sont pas parvenus à faire, à la longue, ce que le film semble avoir réalisé d'emblée. Des phrases comme celles-ci reviennent très souvent :

C'est seulement hier soir que j'ai pu entrevoir ce que c'est que la guerre. — Jamais avant ce film je n'avais vu la guerre sous un jour aussi horrible. — Je n'avais qu'une vague idée de la guerre, maintenant je sais ce que c'est. — Je m'attendais assez à ce que pouvait être la guerre, mais la succession de ces tableaux a définitivement fixé en moi l'idée d'horreur. — Sans cette représentation, je ne me serais jamais douté d'un tel massacre hideux.

Quelques-uns reconnaissent nettement que la guerre qu'ils imaginaient avait des allures de promenade militaire, avec plus de panache que de danger.

Au premier abord, j'ai cru que la guerre était des clairons et des tambours, mais je m'aperçois que ce n'est pas ça (12 ans). — En entrant dans le cinéma, j'étais enchanté de voir la guerre, mais en sortant il n'était pas de même (13 ans).

Voici un témoignage bien curieux d'un jeune Russe (12 ans) :

Vraiment je ne me figurais pas la guerre sous un tel aspect, je ne pensais qu'aux beaux chevaux, aux panaches, à la musique, et aussi à la foule qui regarde les soldats, puis comme l'on est bien rangé, bien aligné, on est toujours vainqueur; maintenant je vois que la guerre est vraiment horrible et nous autres écoliers qui nous la représentions autrement en sommes tout remués.

Un collégien de 16 ans déclare avoir été complètement retourné par cette vision :

Ce que je savais de la guerre avant, c'était la lecture ou les contes de mon père. Celui-ci était un officier acharné et aimait la vie militaire. Il racontait si bien ce qui se passait à la guerre et combien un officier différait d'un homme non militaire, que je me suis presque juré d'être officier.

Quelques lectures, comme *les Croix de Bois,* m'ont un peu transformé mon esprit, mais je voulais quand même être officier.

Hier l'image même de la guerre m'a fait voir ce que c'est. D'abord quitter les parents pour peut-être ne jamais les revoir, puis à la guerre avoir toujours ce sentiment que chaque seconde est peut-être le dernier moment de ma vie, m'ont fait prendre la guerre en horreur.

L'opinion commune est donc que le film est « criant de vérité » (élève-maître de 3e année) et a complètement révolutionné leur vision de la guerre. Un élève note même que la vue de ce film l'a beaucoup mieux éclairé sur la

guerre authentique qu'une visite aux champs de bataille. Le passage vaut d'être cité :

J'ai déjà, pendant mes vacances, été faire un tour au front, à Verdun et aux environs, là où la guerre s'est déroulée dans toute son horreur et la vue de toutes ces cagnas, de ces tranchées, de ces fils barbelés, de ces squelettes d'arbres brûlés, de ces éclats d'obus, de grenades m'avaient déjà impressionné.

Près de l'ancien village de Gravelotte, une vieille église abandonnée, à Vauquois, au pied de ce modeste monument, l'énorme entonnoir où tant de Français ont trouvé la mort : tout cela m'avait frappé, mais quand j'ai vu tous ces restes de la guerre, cela n'a été qu'en me promenant et sans crainte.

J'avais vu tout cela dans mes vacances, mais je n'avais pas vu les hommes dans la mitraille, enlisés dans la boue : eh! bien, la représentation d'hier me l'a représenté.

Quelques spectateurs ont eu pourtant la sensation que ce film lui-même ne disait pas toute la vérité. Un collégien (13 ans), tout en reconnaissant que la guerre lui est apparue à travers ce film « plus horrible qu'avant » (avant d'avoir vu le film), ajoute :

Malgré le ciné, on ne peut se représenter la guerre comme ceux qui l'ont vécue.

Un élève-maître de 3e année a la même impression d'insuffisance du film et il l'exprime avec une certaine vigueur :

Par moment, je me demandais : est-ce la réalité? est-ce qu'une chose pareille est possible? Bombardements intenses, enfer de feu, de flammes, de gaz, de fer, de la boue, de la pluie. Je sens que la restitution matérielle est à peu près atteinte. Mais dans ce déluge de fer et de flamme, il manque ce qui fait l'horreur de la guerre : les morts, où sont-ils? Dans le champ de bataille bouleversé, ils sont peu nombreux. Est-ce cela la guerre : de la terre remuée, des arbres abattus, des ruines? De ce fait l'émotion n'est pas aussi forte qu'elle devrait l'être. Et c'est pourquoi on ne pourra jamais créer, au

cinéma, la Guerre. Ce qui en fait l'horreur ne peut ni ne doit être représenté.

Même notation chez une normalienne :

Et pourtant ce n'est pas là toute l'infernale guerre, les scènes les plus horribles sont évitées (attaque à la baïonnette, corps à corps, morts).

§

Puisque donc le film est, pour la plupart, l'image aussi approchée que possible de la guerre véritable, comment se représentent-ils désormais la guerre? Qu'est-ce au juste que la guerre pour eux?

Ici la représentation varie sensiblement selon l'âge et selon le sexe. Et les sentiments qui en découlent et qu'on analysera plus loin se ressentent de cette représentation.

Parmi les petits garçons des écoles primaires, certains trouvent que la guerre c'est beau, d'autres que c'est triste (8 ans), mais ce qui leur semble surtout déplaisant, c'est lorsque les Français sont battus. Nulle part n'apparaissent les mots « horribles, affreux » que l'on va trouver presque dans chaque réponse de grand élève. Même représentation en somme assez édulcorée chez les petites filles : celles-ci sont surtout frappées par la laideur. « La guerre n'est pas belle à voir, ni en vrai, ni en film » (8 ans) ; mais comme chez pas mal de garçons, on impute la laideur de la guerre non pas à la guerre elle-même, mais aux Allemands qui, dit l'une d'elles, « font des misères exprès pour que l'on souffre » (7 ans).

Comme chez les garçons, le péril mortel, les blessures, les souffrances ne semblent pas les avoir préoccupées. Par contre, elles sont très troublées par ce qu'on pourrait appeler l'aspect « *inconfortable* » de la guerre.

Dans un très grand nombre de copies on trouve des observations de ce genre :

Ils étaient (les soldats) sales et dormaient les uns sur les

autres (9 ans). — Les soldats n'étaient pas propres. Ils ne se débarbouillaient pas souvent (9 ans).

A noter que les petits livrent d'une manière générale leurs sensations sans fard et sans détour, les petites filles surtout, alors qu'avec l'âge, la phrase est plus calculée, plus réservée. Pour les toutes petites filles (jusqu'à 10 ans environ), en somme ce fut désagréable et même fatigant à voir. Dans la plupart des réponses des petites primaires (8 à 10 ans) on trouve cette phrase :

C'était pas amusant. — Je ne me suis pas amusée. — Je n'aime pas voir les gens se battre.

Quelques-uns ont souffert physiquement du spectacle :

Ça faisait mal à la tête. — J'ai eu mal à la tête. — J'ai pleuré et je ne me suis pas amusée.

L'un d'entre eux, un jeune Tunisien (9 ans), a été pourtant bouleversé par le spectacle; il le raconte gauchement, mais avec un accent de sincérité qui touche :

En rentrant au cinéma déjà j'avais le cœur gros. Quand la pièce commença, je dis rien, tous mes camarades me dirent que je disais rien. Alors l'entr'acte vint et j'avais chaud et mal au cœur et je voulais m'en aller mais on me retint, alors je fus obligé de rester. Mais j'avais ressenti quelque chose. Alors on sortit du cinéma et on commença à raconter des histoires de Verdun. Mais rien qu'en en entendant parler de cette histoire j'eus une envie de pleurer à voir ces mitrailleuses rugir. Je rentrai à la maison tout triste de ce que j'avais vu.

Mais cette inquiétude est exceptionnelle chez les petits, comme d'ailleurs aussi l'émotion faite de pitié.

Il y a à cet égard des incompréhensions navrantes chez de petits garçons. Un petit écolier de 10 ans écrit froidement :

Les adieux du vieux paysan à sa famille ne nous émeuvent pas beaucoup (il s'agit d'une famille qui est évacuée et c'est

ce spectacle qui a provoqué chez les grands la plus vive émotion). Par contre le désarroi régnant dans la maison après la chute de la bombe nous fit presque rire.

Même sérénité chez un petit primaire de 12 ans pourtant :

J'ai ressenti un immense plaisir à voir jouer un si beau film, tout était joli, surtout la prise du fort de Douaumont. Je crois que, s'ils rejouaient ce film, j'y retournerais avec plaisir (voir au contraire, plus loin, une petite fille qui déclare que jamais plus elle ne retournera voir un film pareil).

Chez les jeunes garçons de 12 à 13 ans (élèves du cours supérieur et de septième), il y a déjà plus d'angoisse. On a eu très peur. L'un d'eux (12 ans) exprime cette angoisse avec une certaine émotion :

C'était terrible, j'en ai rêvé la nuit et j'en ai eu des cauchemars. J'étais terrifié, car peut-être me disais-je dans dix ans d'ici j'irai peut-être (souhaitons que je n'y aille pas ni vous non plus), car je crois que je ne sais pas ce que je ferai, j'aurai envie de me sauver et pourtant je resterai... quand même quelle chose terrible que la guerre, — dire que les jeunes poilus que j'ai vu passer, tout cela est mort, mort, mort.

Un autre (11 ans) trouve que « ce n'est pas amusant la guerre, qu'on risque d'être tué et qu'on ne peut pas dormir ». Chez la plupart les mots « affreux, terrible, atroce, hideux » reviennent à plusieurs reprises. Beaucoup ont pleuré, mais ils ne s'en sont pas vantés auprès de leurs camarades. Ceux qui l'ont fait se sont exposés aux railleries, comme en témoigne cette note d'un collégien de 11 ans :

En voyant un soldat mort et l'aumônier qui priait sur lui, cela m'a fait pleurer et quand je suis rentré au collège et que j'ai dit ça à mes camarades ils se sont moqués de moi.

N'y a-t-il pas là une éducation à faire?

Chez les grands élèves (grands collégiens, normaliens

et normaliennes, élèves d'écoles primaires supérieures), l'image laissée par le film est unanimement quelque chose d'horrible, même s'il s'y mêle de l'admiration ou une certaine satisfaction intérieure en constatant l'héroïsme de leurs compatriotes. Chez les jeunes filles, la sensibilité est plus vive que chez les jeunes gens, le sentiment de fierté moins fréquent; on retrouve en particulier chez elles cette même sensation d'inconfortable de l'état de guerre qu'elles opposent au confortable du temps de paix. Des remarques de ce genre ne sont pas rares :

Je sens maintenant combien est douce la vie tranquille d'aujourd'hui (15 ans). — C'est en voyant ce film que nous comprenons combien nous devons être heureuses en temps de paix. — Ce film me montre combien je dois me trouver heureuse en pensant aux souffrances physiques et morales endurées par les soldats pendant la guerre.

Certaines en ont tiré des leçons de patience et même une invitation à être « dure » :

En voyant ce film je me suis moquée de mon air malheureux quand je m'apitoyais sur une égratignure.

D'autres, trop bouleversées, déclarent formellement :

Je ne retournerai jamais plus voir jouer de tels films (14 ans).

A coup sûr, la guerre à travers le film ne leur est pas apparue sous des dehors plaisants : voilà ce qui résulte nettement de l'enquête. Il est certain également que cette impression presque unanime d'horreur va s'exaspérant avec l'âge et atteint plus vivement les jeunes filles que les jeunes gens; mais il ne faut pas se hâter d'en conclure que cette image a dû provoquer chez tous automatiquement des sentiments empreints d'humanité et résolument tournés vers la paix. Si la plupart semblent avoir emporté de la séance une haine profonde de la guerre, il s'en faut, ainsi qu'on va voir, que cette haine

soit générale et que surtout elle s'adresse toujours à la guerre elle-même. Selon le tempérament, l'éducation ou la tradition reçue, elle va, chez beaucoup, souvent à l'ennemi plus qu'à la guerre, qui ne déplaît absolument que lorsqu'elle se tourne contre nous.

§

Il est certain que chez les tout petits, 8 - 9 ans, les velléités (1) d'impartialité du film ont passé complètement inaperçues, les petits garçons sont sortis du spectacle aussi belliqueux qu'ils étaient entrés. Ce qui est assez grave, c'est que leur haine naturelle contre l'ennemi en a été renforcée :

Le film m'a inspiré une sorte de fureur contre les Allemands (10 ans). — On est mécontent quand on voit les Allemands attaquer les forts, et joyeux quand ils sont repoussés.

On trouve des cris de victoire :

Vive la France et ses trois couleurs! — J'étais fier de crier : « Vive la France! » — Nous avons repoussé les Allemands. La victoire de la France a été le juste châtiment de l'Allemand.

Ce qui n'empêche pas d'ailleurs les conclusions contre la guerre :

La guerre est un désastre. — C'est un crime abominable, j'espère qu'il n'y aura plus de guerre. — Jamais je n'aimerai la guerre parce qu'elle cause trop de chagrin.

Chez les toutes petites primaires (8 - 9 ans), il semble que le sentiment national soit plus exaspéré encore que chez les petits garçons. Dans la plupart des réponses,

(1) Je ne nie pas qu'il y ait eu un effort sérieux d'impartialité, mais je reste convaincu qu'il a été insuffisant. Si l'Allemand n'est pas systématiquement antipathique, le Français est toujours et chaudement sympathique; et comme le spectateur lui garde *a priori* toute sa faveur ,il est normal que certains enfants aient fait une différence très nette entre les deux adversaires au profit des Français. Certains grands élèves n'ont pas manqué de le souligner.

on juge très sévèrement les Allemands en même temps qu'on loue les qualités des Français :

Les Boches sont très méchants. — Je n'aime pas les Boches. — Les Allemands ne sont pas bons pour nous. — Je n'aime pas les Allemands. — Les Allemands sont de très mauvais garnements. — Ils sont des bêtes sauvages (2).

Et cette note curieuse :

Les Français ont bon cœur : ils n'aiment pas les Boches qui bombardent tous les pays mais pas l'Allemagne.

Pour les enfants de 11 à 12 ans, les jugements sur la guerre sont déjà plus nuancés, plus précis, moins chauvins, ou du moins le chauvinisme est une exception. Ils ont sans doute été frappés par le courage, la camaraderie des soldats et ils les ont admirés; mais l'horreur de la guerre reste l'impression dominante. L'un d'eux même (collégien de 12 ans) a souffert du chauvinisme de ses voisins au spectacle (sans doute des tout petits dont je parlais plus haut) et il écrit ces lignes assez mélancoliques :

Ce qui m'a rendu triste, c'est que chaque fois qu'un soldat allemand tuait un Français, on ne disait rien; si par bonheur un Français tuait un Allemand, j'entendais derrière moi ces paroles : C'est bien fait. Pourtant le soldat allemand qui a quitté sa famille pour défendre sa patrie a la même pensée que le bon Français : revivre un jour dans sa famille.

Certains désirent se battre en dépit de tout :

Je voudrais bien aussi faire la guerre, même que je suis petit (11 ans).

Mais ce sont des exceptions. La plupart des élèves de cours supérieur, de septième, de sixième, souhaitent sincèrement la paix, par pitié, par peur, par horreur de la

(2) Il est juste de dire que l'élève en question fonde son jugement sur les torpillages de sous-marins dont il n'est pas question dans le film. Ici, la tradition orale domine la vision du film et la colore.

destruction inutile, parce que « l'héroïsme ne sert à rien », « le courage n'existe pas lorsqu'on pense qu'un pauvre petit homme maigre avec une mitrailleuse peut tuer des centaines d'hommes ».

D'autres se demandent « pourquoi on se bat » et ils ne trouvent à cette question aucune réponse satisfaisante, car « la guerre ne sert à rien ». Un jeune élève de sixième demande : « Pourquoi construire de si belles villes pour les détruire après? » « La guerre, écrit un autre, est une chose dont je ne peux pas me figurer le sens » (11 ans). Et un autre dit tout crûment : « La guerre c'est bête. »

La conclusion, c'est que la guerre « est une chose qu'ils ne voudraient pas voir quand ils seront grands ». Et pourtant, la plupart ne refusent pas *a priori* d'aller combattre :

J'aurais fait la même chose que ces soldats sachant que je pourrais mourir et ne plus revoir ma famille (9 ans). — Je me charge d'aller défendre ma patrie aussi et si je me fais tuer ça ne fait rien.

Mais ce sera sans grand enthousiasme et pour ainsi dire plus par raison que par sentiment. A noter ce cri émouvant chez un jeune garçon :

Moi, quand je serai grand, je me battrai *sans haine* (c'est moi qui souligne).

Et un autre (10 ans) :

Je me sentirais un grand crime sur le cœur si je tuais même un de mes ennemis.

Ce qu'il faut marquer, c'est que dès cet âge (11 à 12 ans) la guerre et ses horreurs les a frappés sans distinction de nationalité. Pour un qui écrit : « Ce que les Allemands sont cruels », il y en a dix, vingt, qui ne font pas de distinction entre les combattants :

Je ne peux dire qui avait tort ou raison car je n'en sais rien, mais ces soldats de n'importe quel pays étaient extrêmement courageux. Ils se battaient pour défendre leur patrie, Allemands contre Français. — Les Français étaient braves et les Allemands aussi. — Ils ont été héroïques tous, Français et Allemands.

Cette note que j'appellerai européenne ou humaine va être le leit motiv des réponses des adultes des deux sexes de 15 à 19 ans, mais surtout des jeunes filles. Chez les jeunes gens de 13 à 15 ans, on trouve encore quelque partialité et quelque chauvinisme :

Le film nous montre le courage des Français et la peur des Allemands. — Je pense que les Allemands sont des barbares (13 ans). — Il n'y a que les Français qui peuvent faire cela et pas d'autres (14 ans).

Mais les remarques de ce genre tendent à disparaître chez les élèves plus âgés. A moins qu'elles ne s'expliquent par des cas particuliers. Ainsi, un jeune collégien de 16 ans dont le père a été tué à la guerre écrit, avec une franchise assez courageuse :

C'est surtout animé d'un sentiment de vengeance contre ceux qui ont tué mon père que je marcherais contre l'ennemi. Si vous me jugez vindicatif, je vous demande de me pardonner, mais ce n'est pas votre avis personnel qui fera dévier le mien.

Opinion isolée comme cette opinion extrême, d'un révolutionnaire en herbe, un peu puéril, écho de lectures ou de conversations mal digérées :

Guerre, atrocité sans pareille; les coupables ne sont pas les plus exposés, par exemple le Président de la République ou plutôt le Ministre de la Guerre confortablement installés dans un fauteuil et fumant un cigare!!

Mais ce sont des exceptions. L'opinion générale est que la guerre est une chose atroce et dont on souhaite la dis-

parition de la surface de la terre, mais qu'on subira s'il le faut :

J'ai horreur de la guerre, mais je suis prêt à aller défendre ma patrie. — Il faut espérer ne plus jamais revoir la guerre, mais si elle revient il faudra suivre l'exemple.

L'un d'eux déclare très nettement :

Le film, tout en nous montrant toutes les atrocités de la guerre, nous montre aussi qu'il ne faut pas avoir peur de mourir pour sa patrie.

Un grand nombre sentent que la guerre ne paie pas et inflige à tous des dommages incalculables :

Le pays vainqueur souffre autant que le vaincu. — Elle ruine les peuples qui y participent, vainqueur et vaincu. — Que d'héroïsme, que de courage qui mieux employés auraient pu faire de grandes choses!

On rend hommage ici presque unanimement à la bravoure de l'ennemi qu'on confond avec les Français dans le même sentiment de pitié et d'admiration :

Quand je voyais tomber un Allemand, je souffrais autant que quand un Français tombait. — Les deux nations faisaient preuve d'un courage à peu près égal. — Les Allemands ont souffert autant que les Français. — Je n'ai pas rapporté un cœur plein de haine pour les Allemands. — Ce ne sont pas des Allemands et des Français qui se battent : ce sont des hommes.

Alors on demande :

Pourquoi la guerre, alors qu'amis et ennemis la redoutent autant les uns que les autres?

Certains élèves ont répondu à cette question :

La guerre est affreuse, dit un élève de première (17 ans), mais elle est nécessaire. Si en 1914 tous les Français sans exception avaient été antimilitaristes, la France serait actuellement une province annexée à l'Allemagne.

Un autre élève (17 ans), visiblement inspiré par les doctrines d'*Action Française,* écrit :

Les héros qui sont morts pour nous ont sauvé plus que notre liberté et que nos biens : ils ont sauvé l'esprit français, la synthèse merveilleuse des traditions antiques et des sentiments chrétiens, l'épanouissement spirituel, intellectuel et moral de quatre-vingt-dix générations d'hommes... Je suis sans haine pour les Allemands... Mais j'aime par-dessus tout la France... La France, pour accomplir son rôle civilisateur, a besoin de la paix. Qui ne la désirerait pour elle? Mais qui ne la voudrait capable de répondre par la force aux Barbares?...

D'une manière générale, les jeunes gens de 14 à 15 ans (collégiens et normaliens) et surtout les jeunes filles du même âge (normaliennes) reconnaissent au film une valeur éducative :

1°) Parce qu'il ne peut que donner le dégoût de la guerre :

C'est un superbe plaidoyer non contre l'ancienne ennemie, mais contre la guerre. — Ce film n'est pas un cri de haine, mais l'écho des tranchées. — Ce film contribue à déraciner du cœur de certains Français un vieux fond de haine. — Ce film agit plus sur le cerveau et sur le cœur des jeunes gens que plusieurs cours d'histoire sur la guerre.

2°) Parce qu'il garantit contre l'oubli des souffrances endurées par les soldats :

Ce film combat l'oubli de nos morts, mais non l'oubli de la haine. — Gardons ce film pour les égoïstes et pour les empêcher d'oublier. — On dit que l'on représente ces films pour faire haïr à la jeunesse la guerre, mais on ne pense pas à ceux qu'elle a fait tant pleurer. Lorsqu'un enfant songe au père qu'il a perdu, il ne peut que haïr la masse des adversaires, mais quand il grandit et que la raison lui vient, il hait la guerre elle-même... (Pupille de la Nation, 15 ans; a vu le film avec sa mère qui a pleuré.)

Et pourtant, pourtant, quelques jeunes filles (norma-

liennes) s'émeuvent et se demandent si ce film ne sèmera vraiment que des idées de paix. A celles-là le caractère tendancieux de certains passages n'a pas échappé et elles redoutent une influence néfaste et non pacifique sur les cerveaux prompts à s'enflammer.

Ce film pacifiste, espérons qu'il n'enflamme pas, contrairement à son but, quelques esprits sanguinaires et belliqueux, ivres de carnage et de ruine. — Les femmes et les jeunes filles sont davantage frappées par les souffrances, mais les jeunes gens pleins d'admiration pour tous les actes héroïques qui sont représentés dans le film peuvent se sentir capables d'endurer ces souffrances et, s'il survenait une nouvelle guerre, ils partiraient peut-être avec enthousiasme! — Malheureusement ce film risque d'exciter les jeunes gens français contre la brutalité allemande.

Et l'on a vu, d'après les réponses de certains jeunes gens, que ces craintes sont en partie justifiées. Et même, si l'on regarde de près les réponses dites pacifistes, on a vite fait de sentir, à travers les plus sérieuses, un frémissement enthousiaste en faveur des hommes de guerre.

§

J'ai déjà cité quelques réponses d'élèves étrangers. En voici quelques autres, un peu en marge du sujet qui nous occupe, mais qu'il m'a paru intéressant de retenir.

D'un Russe (11 ans) :

J'ai pleuré en voyant les cosaques si beaux de ma patrie qui est éteinte aujourd'hui. (A noter que les cosaques n'ont existé que dans l'imagination du jeune spectateur, le film n'en offrant pas un seul exemplaire.)

D'un Anglais (15 ans) :

La guerre n'a servi qu'à faire souffrir les pauvres mères, car ce sont elles qui ont le plus souffert.

D'un Persan :

La guerre est le plus grand malheur du monde.

Voici la réponse d'un Chinois (15 ans) qui nous donne de curieuses impressions et des jugements non moins curieux sur les différents belligérants :

Si la France avait fait toute seule la Grande Guerre, je suis certain qu'elle aurait perdu; c'est surtout grâce à la Belgique d'abord, puis à l'Amérique ensuite, que la France a pu vaincre l'Allemagne. Les Allemands étaient bien mieux disciplinés que les Français et leurs alliés. Mais les Allemands étaient trop fiers et avaient trop confiance en eux après 1870, comme les Français avant 1870.

J'aime bien les Français ainsi que tous les autres peuples, mais je déteste les Anglais. Les Anglais en général sont des hypocrites, égoïstes et avares; et s'ils ont fait la guerre avec la France, c'était tout pour leur propre intérêt, et puis, après la guerre, la France a dû payer l'Angleterre pour la dédommager.

J'aime bien les Français, parce que ce sont des soldats braves et qui n'ont pas perdu courage. Je ne déteste pas les Allemands, parce que ce ne sont pas tous des méchants; en général, les Allemands sont brutes, mais ils sont aussi des braves et patriotiques.

Tous les Français que je connais sont en général très bons.

J'ai remarqué que le soldat français riait toujours, et que le soldat allemand était toujours sérieux; quand ils marchaient en rang, on aurait dit que c'étaient des bonshommes en bois, tous de la même grandeur, mobilisés par une machine. Les Allemands ont été aussi des lâches pour avoir lancé des gaz asphyxiants.

§

Que conclure? Mais faut-il conclure? Et ne vaudrait-il pas mieux laisser chaque lecteur tirer lui-même les enseignements qui peuvent se dégager de cette consultation? Je vais me contenter de faire le point en notant seulement quelques résultats qui me paraissent assez rigoureusement établis.

1°) Il est toujours dangereux de mettre sous les yeux

de très jeunes enfants des films de guerre, seraient-ils parfaitement impartiaux. Ils risquent trop de réveiller en eux un bellicisme qui n'est jamais qu'assoupi.

2°) Le film de guerre peut, s'il est bien conçu (et sans doute parce qu'il s'agit d'événements dont l'action est l'essentiel) éclairer les jeunes imaginations sur les réalités de la guerre beaucoup mieux que les livres ou les récits oraux et même que la contemplation directe des champs de bataille devenus silencieux et déserts.

3°) Les jeunes gens qui ont vu *Verdun, visions d'histoire,* ont emporté dans l'ensemble une impression d'horreur de la guerre. Ils la considèrent comme un crime envers l'Humanité. Aucun d'eux ne la souhaite pour elle-même, ce qui ne veut pas dire qu'ils la redoutent absolument et sans appel.

4°) La guerre, même représentée aussi exactement que possible, donc effroyable à voir, provoque incontestablement chez les jeunes des réactions plus vives, plus profondes que les spectacles de la paix. Quels que soient les sentiments qu'elle inspire, — admiration, pitié, haine, dégoût, fierté, — ils sont toujours à un diapason plus élevé que ceux de même nature que leur inspire la vie pacifique. La paix est fille de la raison : si bien que même lorsqu'ils l'appellent de leurs vœux, on sent qu'ils manquent un peu d'enthousiasme. Ils se passionnent pour la guerre, cela n'est pas douteux, même si c'est pour ne pas souhaiter son retour. Ils ne se passionnent pas pour la paix, même lorsqu'ils désirent sincèrement son éternité.

Ceci vient sans doute de ce que, pour la plupart, ils n'arrivent pas à imaginer que la paix a aussi ses héros. Et s'il en est parmi eux qui conçoivent un héroïsme de la paix, ils lui dénient implicitement les vertus et la grandeur de l'héroïsme guerrier. C'est à mon sens la constatation la plus mélancolique et la plus inquiétante. Il y a là une belle tâche pour l'éducateur, tâche tracée par Jaurès dans la page fameuse :

L'Humanité est maudite, si, pour faire preuve de courage, elle est condamnée à tuer éternellement. Le courage aujourd'hui, ce n'est pas de maintenir sur le monde la sombre nuée de la Guerre, nuée terrible, mais dormante, dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres. Le courage, ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison peut résoudre; car le courage est l'exaltation de l'homme, et ceci en est l'abdication. Le courage pour vous tous, courage de toutes les heures, c'est de supporter sans fléchir les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue la vie. Le courage, c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces; c'est de garder dans les lassitudes inévitables l'habitude du travail et de l'action... Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques.

Ah! vraiment, comme notre conception de la vie est pauvre, comme notre science de vivre est courte, si nous croyons que, la guerre abolie, les occasions manqueront aux hommes d'exercer et d'éprouver leur courage, et qu'il faut prolonger les roulements de tambours qui dans les lycées du premier Empire faisaient sauter les cœurs!

CÉSAR SANTELLI.

« *FIGURES* »

ABEL BONNARD

Je relève dans l'un des derniers livres de M. Abel Bonnard : *Saint François d'Assise,* qui est probablement son chef-d'œuvre, les lignes suivantes :

Il faut que l'homme supérieur ait été aux prises avec les hommes, mais autant il est indispensable qu'il ait subi cette épreuve, autant il est nécessaire qu'il en sorte enfin.

Point de doute pour moi qu'en écrivant de telles lignes M. Bonnard n'ait pensé à lui, car elles s'appliquent avec trop d'exactitude à sa destinée pour n'avoir pas été inspirées par elle.

M. Bonnard qui, à vingt ans, était célèbre pour un volume de vers aussi éclatant qu'un beau livre d'images coloriées, a connu tout de suite, il est vrai, la faveur du monde. Comme, au lieu d'appartenir à cette catégorie d'écrivains qui n'ont de verve que la plume aux doigts, il est le plus abondant et le plus varié des causeurs — ou des *conversationnistes,* selon l'ingénieux néologisme de Barbey d'Aurevilly — il a répondu à l'attente de l'élite qui l'accueillait.

Il est devenu une manière de favori des gens de goût, et ainsi qu'il arrivait, autrefois, aux poètes de suivre les rois ou les princes dans leurs équipées, il a voyagé avec ces aimables oisifs qui lui ont prodigué la flatterie à l'âge où l'on est le plus excusable de s'en enivrer.

Il risquait à ce jeu dangereux de se gâter. Et peut-être, en effet, les poèmes et les romans qu'il écrivit à l'époque que je dirai mondaine de sa vie accusent-ils, en même temps qu'une certaine préciosité, quelque redondance, l'abandon un peu trop complaisant à sa facilité d'un esprit qui sait qu'on l'écoute avec l'intention de l'applaudir, quoi qu'il dise...

Mais M. Bonnard n'est pas un fat. Il y avait autre chose qu'un vaniteux désir de louanges dans sa recherche de la bonne compagnie : une prédisposition aristocratique, et surtout une impatience d'aimer et d'être aimé à bon escient.

M. Bonnard a été déçu. Il n'a connu que des sympathies frivoles au lieu des sentiments de choix à l'échange desquels il aspirait, et il a souffert, d'autre part, de la jalousie ou de l'indifférence de ses pairs...

Il s'est retiré en lui-même pour méditer, et il a découvert que sous le rhéteur éblouissant et le prestigieux jongleur de rimes, il y avait en lui un moraliste. L'expérience l'a mûri, ou il est devenu plus mâle. Cessant de plier son intelligence et son caractère à sa souplesse verbale, il a asservi celle-ci à leur fermeté, et il s'est révélé le plus classique des essayistes présents, le plus vibrant, néanmoins, par sa façon d'illustrer ses idées en les exprimant dans une forme sensible.

Le voilà, il me semble, en pleine possession de sa personnalité. Il ne changera plus. Sa marque, j'entends l'empreinte que sa pensée a reçue de la vie, est celle du stoïcisme. Un stoïcisme à base d'orgueil, celui-ci n'étant pas, toutefois, « la forme altière de l'ennui », pour reprendre le mot de Victor Hugo, car M. Bonnard a la passion de la beauté, mais du désenchantement ou de la misanthropie — sans sécheresse.

Pour avoir trop attendu des hommes, trop espéré, peut-être aussi, des femmes, M. Bonnard a cherché l'isolement dans le passé, qu'il préfère au présent. Et comme

il s'est réfugié dans le temps, il s'évade dans l'espace. Au delà de cette Italie qu'à l'époque des ardents enthousiasmes il a chérie, d'abord, à travers Stendhal, et dont il parle avec une délicatesse si pertinente, il est allé chercher en Asie le secret de la vérité.

La grandeur de l'âme universelle le console de la mesquinerie des âmes avec lesquelles nous entretenons un commerce quotidien. Aussi bien, est-ce par aversion d'un tel commerce qu'il a fait de l'amitié une déesse à laquelle il voue un culte qui connaît toutes les douceurs et toutes les exigences.

Il parle du sentiment comme La Bruyère que son style rappelle, mais avec un raffinement d'expression qui ne peut être que d'un poète. Il est ironique. Il est sage. Peu d'hommes de lettres s'attestent d'aussi sûrs lettrés que lui, qui est presque un humaniste et s'offre chaque jour comme un régal la lecture d'une page de grec... Peu d'auteurs, aussi, ont la même connaissance de l'art, et, sans en discuter ni en écrire à la manière insistante des spécialistes, savent en toute occasion témoigner de leur familiarité étroite avec lui.

Je l'admire d'avoir le courage de tendre vers la perfection et de se montrer d'autant plus sévère pour lui-même qu'il a été plus précocement doué, c'est-à-dire de se cultiver sans cesse, de sans cesse se proposer un idéal plus hautain. Il eût été dommage que le bonheur qu'il se souhaitait à vingt ans lui échût. Mais il ne pouvait s'en contenter. Il fallait qu'il protestât, par toute son attitude, contre notre époque où d'improviser est la règle, et où l'on ne voit de but plus enviable que l'immédiate jouissance matérielle.

Point de réussite qui vaille, à présent, aux yeux de M. Bonnard celle de soi-même. C'est pour cette fin supérieure qu'il observe l'homme, étudie ses œuvres et voyage. Il écrit, de surcroît, par habitude d'élégance autant que par discipline, parce que — le style étant de

l'homme même — écrire, c'est connaître son âme et l'éprouver. Aussi (car on ne dépouille jamais complètement le vieil homme) pour s'enivrer de ses belles phrases, parfois trop riches d'images, comme l'alouette de son chant.

JOHN CHARPENTIER.

LA FABRIQUE DE GLOIRE [1]

CHAPITRE QUATRIEME.

I

Environ deux ans après la publication de ses *Sonates*, auxquelles furent faits les honneurs d'une édition de luxe, René Titan, reçu bachelier en Sorbonne avec la mention la plus flatteuse et les félicitations de ses examinateurs qui lui avaient donné les premiers prix de discours français et de version latine au précédent concours général, mit au jour, sous le titre plus ample de *Symphonies*, une deuxième série de poèmes qui, malgré le tam-tam organisé dans les colonnes de l'*Observateur*, n'enlevèrent pas, cette fois, l'unanimité des suffrages. Il se trouva d'affreux critiques pour affirmer qu'en maint passage — d'exécution, il est vrai, difficile — le poète avait manqué de souffle, et qu'au demeurant, en dépit des plus vastes ambitions de l'auteur, les *Symphonies* étaient inférieures aux *Sonates*.

Daspre, en lisant le manuscrit des poèmes, avait prévu la sévérité de ce jugement. En vain avait-il signalé à René les défauts de l'ouvrage et recommandé d'en refondre la plus grande partie.

— Je n'ai pas le temps, avait répondu le jeune homme, chez qui se découvrait soudain le mal de s'être pénétré des principes d'arrivisme de son beau-père.

Au cours de l'interview que vint lui prendre Jean Lasserte :

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 765, 766 et 767.

— Quelles brutes! dit le poète, en parlant des critiques qui se refusaient à partager pour *Symphonies* l'enthousiasme de commande de Baguenaud. A cause d'eux, je n'écrirai plus de vers. Ils m'ont assassiné!...

Et comme son répétiteur de naguère lui demandait quels étaient ses nouveaux projets :

— Je ferai du roman, répondit René, comme il aurait dit : « Je vais me lancer dans une affaire de pétrole ou de caoutchouc, » sans qu'il eût encore la moindre idée de son sujet.

Sur une deuxième question de l'interviewer relative au genre de ses futures compositions :

— La psychologie a le plus grand besoin d'être renouvelée, déclara le romancier en herbe.

— Ne se renouvelle-t-elle pas toute seule? crut devoir lui faire observer Lasserte.

— Non, elle est stagnante depuis le commencement du siècle, affirma l'éphèbe. En amour, par exemple, n'en sommes-nous pas encore aux *ratiocineries* de ce fumiste de Stendhal?

— Peste! ne put s'empêcher de s'écrier Lasserte en riant, vous allez un peu fort. Henri Beyle ne vous plaît pas?

— J'ai lu sa *Chartreuse*. C'est une antiquaille sans style.

— Quels sont donc, dans le passé, les romanciers dignes de votre estime?

— Aucun.

— Alors, Balzac, Zola et, plus près de nous, Marcel Proust?...

— Balzac?... Zola, dites-vous? Pouah! Quant à Proust, il est à peine supportable. Parlez-moi de Giraudoux, Maurois, Morand, Montherlant... Voilà les maîtres de l'heure.

— Du quart d'heure, il faut dire. Et André Thérive?

— Connais pas.

— Il est pourtant la gloire de sa génération.

— Peut-être; mais il n'est pas de l'écurie de mon beau-père.

— Ha! ha! vous comparez, je vois, la littérature à un champ de courses.

— Et je me flatte, acheva René, marchant de long en large devant son ancien professeur qui en avait la berlue, de l'absolue justesse de ma comparaison.

— Vous êtes-vous formé, par ailleurs, quelque opinion sur la politique? demanda Lasserte pour finir.

— En principe, répondit le poète, la politique ne m'intéresse pas. Mais, là comme en tout, nous vivons d'archaïsmes qu'il serait temps de remplacer...

— Par des néologismes? interrompit l'interviewer.

— Oui, à condition qu'il n'y ait pas effusion de sang. Ni révolution, ni guerre, voilà l'idéal des derniers-nés!

Parue dans l'*Observateur,* cette interview, digne, par endroits, de la fessée, fit scandale. Mais elle porta jusqu'au Kamtchatka le nom de René Titan qu'un journal d'Esquimaux appela un futuriste de grande allure et qui reçut d'un peu partout, même du fond de la Chine et de l'Océanie, des lettres de compliment.

Parmi ces marques d'estime ou de sympathie dues à l'habileté avec laquelle Jean Lasserte avait fait valoir dans son article la personnalité de René Titan, il s'en trouva une qui plongea le poète à la fois dans le ravissement et la stupéfaction. Elle venait de Nankin, nouvelle capitale de la République des Célestes; et, écrite en français, d'une écriture aux traits pointus qui donnaient l'illusion de caractères hiéroglyphiques, elle était signée : *Sin-You-Miao,* nom de femme.

Agée de 22 ans et fille du ministre Kaï-Men-Tchang, qui avait été un des disciples préférés du chef révolutionnaire Sun-Yat-Sen, ainsi qu'elle l'expliquait dans sa lettre, Sin-You-Miao, nationaliste fervente, affiliée au Kuomintang, à l'époque où ce grand conseil actuel du

gouvernement de la Chine n'était qu'une société secrète chargée de renverser le pouvoir réactionnaire de Pékin, annonçait à l'auteur de *Symphonies* son départ pour Paris, comme ambassadrice extraordinaire envoyée par le Président Chang-Kaï-Chek, récent vainqueur du parti mandchou.

Poète moi-même, écrivait la jeune fille à qui les religieuses françaises de Changhaï avaient admirablement enseigné leur langue, *j'ai pris un tel plaisir à lire* Symphonies *après* Sonates intimes *que le désir m'est venu, puisque j'en aurai, d'ici à quelques semaines, l'heureuse facilité, de connaître le plus jeune poète de France, dont m'a déjà parlé abondamment un de nos secrétaires de légation, récemment arrivé de Paris où il a été reçu dans la maison de* l'Observateur littéraire, *si accueillante aux étrangers.*

En lisant ce passage de la lettre, René Titan se souvint aussitôt de la physionomie de ce secrétaire d'ambassade, correspondant à Paris du journal de Nankin : *La Chine constitutionnelle,* que le gendre de Saphira avait introduit chez sa belle-mère, avec d'autres diplomates à qui il demandait des articles d'actualité sur leur pays. En parlant de la maison de l'*Observateur,* la Chinoise confondait le salon du Champ-de-Mars avec les bureaux du journal.

Dès que René eut fini sa lecture, la curieuse lettre de Sin-You-Miao passa successivement de ses mains dans celles de sa mère, de Saphira, d'Anselme et enfin de Michel qui furent tous d'accord pour former le projet d'organiser, en temps et lieu, une réception particulière en l'honneur de l'envoyée de Chang-Kaï-Chek.

— Elle va m'apporter des sujets de roman, s'écria tout joyeux le fils de Madeleine. La révolution chinoise qui dure depuis dix-huit ans est tellement extraordinaire et d'ailleurs si peu connue en Europe, que les moindres de ses incidents doivent fournir encore plus au romancier qu'à l'historien une matière merveilleuse.

En s'exprimant ainsi, le jeune homme ne croyait pas si bien dire, et il ne voyait pas davantage jusqu'où le mènerait tout ce qu'il imaginait déjà de ses relations prochaines avec une des plus étonnantes créatures de la nouvelle Asie.

Impatient de la connaître, il commença par lui adresser un radiotélégramme qu'elle reçut en plein océan indien, à bord du bateau qui la conduisait à Marseille. Dans cette dépêche, René remerciait Sin-You-Miao de sa lettre et lui transmettait, au nom de Saphira, de Madeleine et d'Anselme, l'invitation à la soirée qui devait être donnée pour elle au Champ-de-Mars.

Arrivée à Paris dans les premiers jours du mois de janvier, la fille de Kaï-Men-Tchang fut d'abord reçue dans l'intimité par ses compatriotes de la Légation de Chine où on lui avait préparé un appartement; et dès qu'elle se sentit remise de la fatigue de son voyage, elle se servit du téléphone pour donner de ses nouvelles à René Titan qui les attendait.

Ce fut donc, en premier lieu, la voix de la jeune fille qui frappa l'esprit du poète, voix douce, un peu chantante, avec quelques notes aiguës, sans accent défini, mais insinuante comme celle d'un diplomate ou d'un séducteur.

Cet échange de salutations hors de la vue ayant rendu plus vive la curiosité de René, celui-ci demanda à voir son admiratrice le jour même, et la première rencontre de l'Extrême-Orientale avec l'Occidental eut lieu, l'après-midi, dans le cabinet directorial de l'*Observateur*, en présence d'Anselme qu'intéressait surtout la qualité de la visiteuse.

A l'arrivée de l'ambassadrice qu'accompagnait un vieux conseiller, les deux Français eurent soudain la révélation de l'image intégrale de la Chine révolutionnée.

De grande taille pour sa race, le corps mince et bien proportionné, Sin-You-Miao, vêtue, chaussée et coiffée

à la dernière mode de Paris, avec quelques ornements originaux qui marquaient sa nationalité, montrait un visage de porcelaine diaphane, rond et plat, sur lequel des yeux obliques, à peine bridés, de la couleur perse de ceux des chattes de Siam, un nez court, mais très fin, et une petite bouche en cœur paraissaient comme dessinés au pinceau sur un fond d'ocre pâle. Ses mains délicates, aux ongles roses taillés en biseau, étaient d'une flexibilité de liane et donnaient l'idée de ce que pouvait être la grâce habituelle de tous ses mouvements.

Au demeurant, l'expression de sa figure, en harmonie avec celle de ses gestes, avait quelque chose d'inquiétant. Un physiognomoniste y eût peut-être découvert un soupçon de perversité. En tout cas, sa manière de regarder de loin, en penchant la tête de côté et en étirant son buste, indiquait l'orgueil et l'ironie.

Dès l'abord, René l'estima attirante et pensa que rien ne serait plus amusant pour lui que d'observer ce qu'elle trahirait, à la longue, de ses pensées, de ses sentiments, en un mot de son cacactère, jugé bien plus fermé que celui de la généralité des femmes blanches.

En attendant que les circonstances favorisassent ce dessein, il faut dire que cette jolie fleur d'Asie, aristocrate-née, joignait à un esprit d'une sagesse millénaire des goûts et des aspirations d'un modernisme aigu.

II

Grâce à ses entretiens avec le secrétaire de légation revenu de Paris au ministère des Affaires étrangères de Nankin et qui avait fréquenté le Champ-de-Mars, Sin-You-Miao, avant d'être mise en présence de René, s'était déjà représenté l'adolescent qui, à en croire ses thuriféraires ou, plutôt, les agents de sa renommée, apportait dans la poésie quelque chose de nouveau. Mais, bien qu'elle se fût familiarisée en Chine même avec la physio-

nomie d'une quantité d'Européens, elle n'avait pas imaginé des traits d'un charme comparable au rayonnement de la figure du poète. Sans le laisser paraître, elle s'en trouva émue; et d'ailleurs conquise par l'exquise politesse du jeune homme, quoiqu'elle la crût aussi artificielle que celle d'un mandarin, elle se promit de se lier avec lui d'une amitié aussi étroite que le permettrait la différence de leur race.

Dès ce jour, René Titan, après avoir fait agréer à l'ambassadrice la date à laquelle elle serait solennellement reçue chez Mme Démeline, s'offrit à la promener dans Paris et aux environs, partout où elle désirerait se distraire ou s'instruire; et la jeune Asiatique accueillit cette offre avec joie, persuadée qu'elle ne pourrait avoir de meilleur guide pour arriver à parfaitement connaître et même à goûter, dans ce qu'elle a de supérieur, la civilisation des Occidentaux.

Chez Mlle Miao — ce fut le nom abrégé sous lequel se présenta désormais la Céleste — et chez René luimême, la soirée du 3 février au Champ-de-Mars devait rester inoubliable.

Mme Démeline et sa fille ayant eu l'attention de faire décorer leur appartement dans le style d'une jonque des bords du Yang-Tsé, avec profusion de lanternes chinoises, l'ambassadrice eut d'autant plus l'illusion de retrouver l'atmosphère de son pays, que le plénipotentiaire de Chine et tous les membres de la Légation, invités comme elle avec leurs femmes, l'avaient suivie, vêtus de leur costume d'apparat.

Donnée dans un tel cadre, au moment où l'Europe entière avait les yeux fixés sur la lutte suprême entre le Nord et le Sud de l'immense république d'Asie, la fête eut un succès rarement égalé dans les réunions de ce genre. Non seulement y assistaient toutes les relations de Saphira et de son gendre, mais une foule d'autres personnalités du monde politique et de la diplomatie,

mêlées à de nombreux officiers de marine et d'aéronautique.

Pour la première fois, on vit les musiciens de jazz, chargés de faire danser les couples, se servir d'instruments chinois tels que le gong femelle, le yang-kin et la cloche de bronze, faisant un bruit assourdissant, à l'abri duquel pouvaient se dire les galanteries les plus osées.

Mais, pendant que ce carnaval battait son plein, après d'interminables présentations à l'ambassadrice de gens qui se prétendaient sinologues ou amis de la Chine, Sin-You Miao et René se réfugièrent dans le petit salon en rotonde, et là, dérobant à chaque instant son visage derrière son éventail de soie, la jeune fille entendit la première déclaration du jeune homme disant, sincère ou non, qu'il n'avait pas encore aimé, qu'aucune de ses pensées ne s'était, jusqu'à ce jour, tournée vers les mystères du cœur, et que, si sa correspondante de Nankin le permettait, il lui enverrait, traduite en vers, l'expression de l'état de fièvre dans lequel le plongeait la présence d'une femme dont il avait senti, de loin, l'attrait inédit le pénétrer.

— Des vers de vous me charmeront toujours, lui répondit Sin-You-Miao, à la fois souriante et grave. Mais n'oubliez pas que, malgré ma sympathie profonde pour la langue et la pensée françaises, nous demeurons aux antipodes l'un de l'autre. Il faut du temps pour unir ces extrêmes ou seulement les rapprocher. Vous vous abusez peut-être sur vos sentiments à l'égard d'une jeune fille de ma couleur; et, sans vouloir me moquer, comme je souhaite n'avoir jamais à changer de patrie, je dois vous dire franchement : craignez le péril jaune.

Un fort éclat de rire, qui prouvait à quel point la Chinoise s'assimilait déjà la gouaillerie des Parisiens, acheva ce discours. Mais une sorte de détresse s'étant peinte aussitôt sur le visage de René, Mlle Miao se pencha vers lui pour murmurer :

— Vous êtes un enfant. Moi, les faits atroces dont je fus témoin pendant notre guerre civile m'ont mûrie avant l'âge et trempée comme de l'acier. Pardonnez-moi, j'ai perdu mon caractère de femme, et j'ignore si je le retrouverai jamais. Mais, indifférente à l'amour, je reste infiniment sensible à l'amitié, et la vôtre m'est précieuse au delà de tout.

— Une amitié sans tendresse, dit le poète toujours triste, à quoi bon?

— Si, elle sera tendre, s'empressa de promettre Sin-You-Miao.

Et, son éventail de nouveau déployé :

— Tenez, posez vos lèvres ici, fit-elle en désignant du doigt le lobule de son oreille, invitation à laquelle le garçon obéit avec un élan dont la vivacité surprit la sceptique Céleste.

A partir de ce moment, s'établit entre René Titan et Mlle Miao une camaraderie charmante qui les fit comme inséparables. Se téléphonant presque chaque matin, ils arrangeaient le programme de leurs sorties pour la journée et pour le soir; et ce fut ainsi que, jusqu'à l'été, on les vit ensemble, non seulement assister à certains cours du Collège de France qui touchaient aux choses de l'Asie, visiter les monuments, les musées et les expositions, mais fréquenter les réunions parlementaires, les salles de rédaction des grands journaux, les salons à la mode, les dansoirs, les théâtres de tout genre et jusqu'aux cabarets de nuit, où ils faisaient se perdre en conjectures, habituellement malveillantes, sur les motifs de leur intimité, les gens du monde et les notables étrangers.

— Comment ce joli garçon à peau si blanche, disaient les uns, peut-il se plaire dans la compagnie d'une jaune?

— Eh! eh! répliquaient les autres, elle n'est pas laide. On peut avoir du goût pour sa couleur.

Et un soir que, fourvoyés dans un bastringue de Montparnasse qu'on leur avait vanté comme donnant l'idée

du pandémonium, ils y étaient le point de mire des fauves de la rive gauche, ils entendirent un de ceux-ci s'écrier en les montrant :

— Assurément, ce n'est pas le frère et la sœur.

Cette allusion aux relations qu'on leur supposait leur ayant donné à penser qu'il ne fallait pas braver l'opinion, ils renoncèrent à s'exhiber sans précaution et ne firent que se conformer en cela aux avis de leur entourage, ému des bruits calomnieux dont ils devenaient l'objet.

— Sais-tu, avait dit Madeleine à son fils, qu'un peu partout on vous prétend fiancés? J'espère qu'il n'en est rien, car il serait fou, de ta part, de songer à épouser une femme d'un sang aussi loin du nôtre, et d'ailleurs ton aînée. Vois-tu quelle figure feraient dans la société, aussi bien en Chine qu'ici, des enfants issus d'elle et de toi!

— Mais, avait riposté René, il importe que j'écrive au plus tôt mon roman, et Mlle Miao est un document vivant d'un intérêt exceptionnel. C'est pour cela que je ne la quitte pas, et je t'assure que nos sentiments l'un pour l'autre n'ont rien que d'avouable.

Sur ce point l'adolescent cachait la vérité.

Il venait de rencontrer la Céleste à l'âge où l'éveil de la puberté se laisse difficilement contenir, et, jusqu'alors, sa vie studieuse l'avait tenu éloigné des tentations.

Plus avancée que lui dans la notion de sexualité, Sin-You-Miao, qui avait une âme de conquérante, ne s'était pas privée, ainsi qu'on l'a vu, dès qu'elle avait connu René, d'essayer sur ce cœur aux sens neufs le pouvoir de son charme original.

Permettant à son compagnon de l'embrasser de nouveau, elle lui avait d'abord rendu, d'un air distrait, cette caresse élémentaire; puis, peu à peu, comme il devenait fréquent qu'ils se trouvassent seuls, côte à côte, au fond d'une voiture ou d'une loge de théâtre, leur contact s'était fait plus étroit et leurs attouchements moins imprécis.

Dans ses robes du soir, la Chinoise découvrait une gorge menue, mais d'une forme parfaite, dont la vue était pour l'éphèbe un perpétuel sujet d'hyperboles. Longtemps, elle en refusa l'accès à des mains téméraires, de même qu'elle dérobait toujours ses lèvres à l'avidité de la bouche de René. Mais, une fois, au retour d'un petit souper, elle laissa capituler les deux places, de telle sorte qu'il ne lui resta plus à défendre que le saint des saints, dont, faute d'expérience, le bachelier ne savait pas entreprendre l'attaque.

C'est à ce moment qu'afin d'éviter un redoublement de médisance, leurs sorties à deux commencèrent à s'espacer. Ils ne s'en rencontrèrent que plus souvent au Champ-de-Mars où, personne ne les surveillant, se développèrent sans contrainte les affinités de corps aussi bien que d'esprit qui les liaient.

Que chez René Titan, qui ne perdait pas de vue le dessein de tirer de cette intrigue la matière d'un livre, il y eût quelque snobisme dans son attachement pour Mlle Miao, et surtout le souci de s'initier à l'amour d'une manière moins banale que les autres garçons, on n'en aurait pu disconvenir. Néanmoins, la fille de Kaï-Men-Tchang se conduisait à son endroit avec une entente si subtile de la coquetterie, passant, lorsqu'il fallait couper court aux insistances du jeune homme, d'une bouderie réfléchie à une explosion de tendresse, qu'il ne pouvait plus se passer d'elle et ne supportait pas d'être privé, plus de vingt-quatre heures, des chatteries qu'elle lui prodiguait, sans jamais toutefois s'abandonner aux extrêmes.

D'ailleurs, ce jeu liminaire ne faisait pas oublier à l'envoyée de Chang-Kaï-Chek les devoirs de sa mission. Munie de lettres qui l'accréditaient auprès d'importants personnages politiques, elle avait à faire de la propagande en faveur de l'indépendance absolue de son pays vis-à-vis des grandes puissances qui jouissaient encore de privilèges anormaux, arrachés à la faiblesse de feu le

gouvernement impérial. Commencée à Paris, cette propagande devait se poursuivre à Londres et à Berlin. La durée du séjour en France de Mlle Miao était donc limitée. Mais, avant de disparaître, pour rapporter au gouvernement de Nankin les tâtements d'opinion qu'elle aurait effectués, elle s'était juré de devenir l'idole de l'Européen qu'elle avait distingué et de triompher ainsi, dans l'esprit et jusque dans la chair de ce blanc, des préjugés aryens à l'égard des races jaunes.

Peu importait que dans cette victoire symbolique elle laissât des lambeaux de son propre cœur et qu'elle y perdît sa vertu !

III

A l'été, un voyage inopiné en Angleterre ayant éloigné pour plusieurs semaines l'ambassadrice de son amoureux, René, souffrant cruellement de cette séparation, qui lui faisait imaginer chez son amie des occasions d'inconstance, chercha une diversion à son mal en confiant au papier une première analyse de son état d'âme. Le roman dont il n'avait conçu auparavant qu'un canevas assez vague se trouva ainsi commencé, et, au bout de quelques jours, il prit tant de goût à ce travail, nouveau pour lui, qu'il avait à mener de front avec la préparation de son prochain examen de licence, que, certain à présent de réussir l'ouvrage, il en parla à son beau-père, à Michel Daspre et à Lebourjois qui l'encouragèrent et lui donnèrent, pour les règles de composition à suivre, les meilleurs conseils.

Comme, trop jeune encore pour atteindre à la maîtrise dans un art qui, accessible en apparence à n'importe quel barbouilleur, exige l'assemblage équilibré des dons les plus rares, René Titan n'était capable de raconter que sa propre histoire, il imagina, pour mieux donner le change, de transposer l'action de ses personnages dans

un autre temps et un autre pays que les siens. Il devint, pour la circonstance, un prince persan du milieu du XVIIIe siècle, partant à la conquête du nord-ouest de l'Inde, à la tête d'une armée d'Afghans, et il fit de Mlle Miao, sous le nom de Kadia, une arrière-petite-fille de l'empereur mogol Aurangzeb, créateur des monuments immortels de la nouvelle Delhi.

La rencontre du guerrier et de la princesse devait se faire à Lahore, au moment de la prise de cette ville, une des plus attirantes de l'Inde, par les envahisseurs; le plus fort des amours naître entre eux au premier regard; et, sujet éternellement passionnant, cet amour, contrarié par la constante inimitié des deux peuples voisins, tournerait au tragique, entraînant, d'une part, la mort volontaire du héros, en pleine bataille contre les Mahrattes alliés des Mogols, et, de l'autre, la désespérance sans retour de l'héroïne qui, ayant refusé de quitter son palais saccagé pour suivre son vainqueur, se verrait forcée d'épouser l'homme que lui imposerait sa famille.

Sur ce thème d'un romantisme apparemment rococo, le jeune auteur broda une quantité de péripéties que lui inspirait rétrospectivement maint incident dramatique de la révolution de Chine, raconté par Sin-You-Miao, ce qui donna à sa composition le caractère d'un roman d'aventure. Mais il échappa à la banalité du genre par la vigueur et le coloris des descriptions que lui suggéra l'observation prolongée de simples photographies, jadis rapportées par son père d'un voyage au Pendjab; et l'ouvrage tira sa valeur d'une analyse à la fois délicate et puissante des sentiments tout modernes qui se partageaient l'âme de chacun des protagonistes.

Type d'ambitieux, comme l'était René lui-même, aspirant parmi de nombreux compétiteurs à relever l'ancien empire de Darius, le prince Ahmad-Jan a à peine vu dans les merveilleux jardins de Lahore, où il est entré tout armé, la silhouette voilée de blanc de la belle Kadia,

qu'il maudit la guerre et les dévastations commises par ses propres troupes en pays mogol.

Quand il se rend compte qu'il a touché le cœur de la jeune fille dont il a heureusement pu sauver la vie et l'honneur, il pense à se défaire de son commandement et même à fuir l'armée. Sa conscience lui reproche longtemps ce projet de désertion. Mais l'amour, le désir du bonheur finissent par l'emporter; et, une nuit, après avoir obtenu de Kadia, déjà fiancée à un prince mogol qui se bat contre les Persans, qu'elle se garde à lui jusqu'à l'issue de la guerre, il fomente à Delhi la révolte d'une tribu d'auxiliaires contre le schah, son oncle, dont il est l'héritier. Arrêté et gardé à vue, il ne recouvre sa liberté qu'à la condition de donner un témoignage public de son loyalisme en marchant au-devant de l'armée mahratte qui vient au secours de l'ennemi.

Dans la bataille qui se livre au matin et se termine par la déroute des alliés du grand Mogol, Ahmad-Jan, après des prodiges de valeur, cherche et trouve la mort, tandis que Kadia attend en vain qu'il revienne vers elle, porteur de propositions de paix qu'il devait, selon sa promesse, s'efforcer d'obtenir du schah en lui représentant l'immoralité de cette guerre de conquête.

Dans ce roman qui n'était pas, on le voit, de pure imagination, René Titan, exprimant avec passion son horreur de la guerre, en venait à justifier, au nom des droits de l'individu, la désertion du soldat. A chaque page, il soutenait cette thèse imprudente, donnant à entendre qu'elle représentait l'opinion de toute la jeunesse. Selon lui, l'obligation, érigée en dogme par les gouvernants et surtout par les monarques, de défendre la patrie, était un mythe mensonger auquel ne se sacrifiaient, le cas échéant, que les naïfs et les faibles. S'il s'était interdit de donner une fin heureuse à l'amour de son guerrier transformé en antimilitariste, c'était par un reste de pudeur. Il redoutait à ce propos de froisser le

patriotisme de ses futurs lecteurs; et cette considération pratique lui avait fait perdre le courage d'aller jusqu'au bout de son raisonnement.

Les premiers juges du manuscrit, prétentieusement intitulé : *L'Oaristys sanglant,* synonyme approximatif d' « Idylle tragique », furent Mlle Miao retour d'Angleterre, Michel Daspre et Anselme d'Avignon qui proposèrent, chacun, des corrections importantes.

L'ambassadrice, qui connaissait bien la région tropicale, fit des retouches à la partie descriptive et obtint que fût modifiée, en nombre de points, la manière de s'exprimer de ces personnages orientaux.

Sévère sur la forme, Daspre demanda l'élimination d'une foule de maladresses et de puérilités qui, par endroits, déparaient l'ouvrage.

Anselme, enfin, émit l'avis que les deux derniers chapitres, hâtivement écrits, devaient être remaniés, ce que l'auteur refusant de faire lui-même, le directeur de l'*Observateur* en chargea d'office Baguenaud.

Cette triple collaboration eut l'heureux effet de donner au roman la patine qui lui manquait et d'en rendre la facture presque magistrale, ce dont René se réjouit fort après en avoir été furieux.

Il reste à montrer ce que fut le lancement de ce volume, naturellement édité par Lebourjois, à qui le récent insuccès de trois de ses auteurs favoris, vidés avant le temps, faisait plus que jamais rechercher, parmi les jeunes de moins de vingt ans, le phénix susceptible de maintenir, sinon d'accroître l'éclat de sa maison.

Au mois d'avril, moment de la publication, René venait d'accomplir sa dix-septième année; et, bien entendu, le soin capital de l'éditeur fut de faire ressortir, en citant cet âge dans les clichés de publicité, la précocité extraordinaire de l'auteur.

De son côté, Anselme mobilisa le ban de la critique soumise au pouvoir discrétionnaire des directeurs de

grands journaux. Le portrait du romancier, souligné de légendes dans le goût de celle-ci : « Une extrême jeunesse, un talent supérieur, une séduction irrésistible, René Titan possède tout, » fut affiché à tous les coins de rue; et, grâce à cet énorme bluff, l'*Oaristys* se vendit à la pile dès les premières semaines de son apparition dans les librairies.

Mais ce qui devait, quelques mois plus tard, décupler le succès de l'ouvrage, honorable certes, à force d'avoir été corrigé par l'entourage de l'auteur, mais qui était loin de présenter les caractères d'un chef-d'œuvre, ce fut le coup de réclame spécialement inventé par le directeur de l'*Observateur littéraire*.

Le centenaire de l'apogée du romantisme approchait, et dans les divers compartiments du monde littéraire on s'apprêtait à le célébrer par un copieux déballage de vains discours et une profusion de banquets. La Société des Gens de Lettres, celle des Poètes, celle des hommes de théâtre, y compris les musiciens, l'Université elle-même, avaient, chacune, établi un programme de ces mornes cérémonies officielles où s'étale la vanité de quelques grands bavards, seuls bénéficiaires de ces prétendues fêtes de l'esprit.

A cette occasion, Anselme d'Avignon imagina d'instituer un concours pour trois prix de littérature : poésie, essai et roman, qui, fixés chacun à la somme de 25.000 francs et portant le nom de « Grand Prix du Centenaire », ne seraient décernés qu'une fois.

Dans le jury chargé d'attribuer cette mirifique récompense au plus grand poète, au meilleur essayiste et au romancier le plus original de l'époque, pour un volume paru au cours des trois années précédentes, figuraient nominalement la plupart des académiciens. Mais, en réalité, le nombre des juges des trois ouvrages à couronner se réduisait à cinq : Escobille, Baguenaud, Las-

serte, Michel Daspre et Anselme lui-même qui comptait bien imposer à ce petit comité les choix qu'il se réservait de faire.

Une condition essentielle du concours, rarement exigée jusqu'alors, était que les candidats n'eussent pas plus de vingt-cinq ans. Ainsi l'âge limitait leur nombre qui ne s'en éleva pas moins au chiffre impressionnant de quatre cent dix.

Très consciencieusement, Daspre et Lasserte, qui n'étaient pas dans le secret du stratagème, dépouillèrent la masse des volumes envoyés, et, après une série d'éliminations, en gardèrent une vingtaine : neuf romans, sept essais et quatre livres de vers, pour l'examen et le vote définitifs.

Par esprit de justice autant que par un sentiment de discrétion qu'il croyait trouver de même chez le beau-père de René Titan, Daspre avait écarté l'*Oaristys* et admis difficilement que Lasserte retînt *Sonates* dont, à la différence du roman de René, la composition était pure de tout alliage. Mais, ne l'entendant pas ainsi, Anselme exigea que l'œuvre en prose de son beau-fils fût également comptée parmi celles qui étaient proposées pour le prix, et Michel, soupçonnant la comédie qui allait se jouer, se retira du comité, non sans émettre des protestations que lui reprocha Madeleine, mais que Saphira eut le courage d'approuver en déclarant que si l'un des prix était donné à son petit-fils, personne ne croirait à l'impartialité des juges et surtout à la bonne foi de son gendre.

— Je crois, ajouta-t-elle, qu'averti du cas, René refuserait un honneur dont ses confrères ne manqueraient pas de dire qu'un jury rassemblé tout exprès en a manigancé l'attribution.

Fort de cet avis, Daspre ne put se retenir de demander à René Titan quelle serait son attitude si lui échéait le prix de poésie ou le prix du roman institué par son

beau-père. Et comme le jeune homme répondait qu'il serait très fier du laurier et prendrait l'argent des deux mains, le vieil écrivain s'efforça de lui montrer que, concurrent privilégié, ainsi que tout le monde le penserait, il s'exposait à la honte et au ridicule, et qu'il ferait mieux, par précaution, de décliner d'ores et déjà un honneur dangereux.

Ce fut alors que, regardant son ami comme si celui-ci eût paru soudain prendre figure de phénomène, le candidat lui fit cette réflexion médusante :

— Vous me prêchez le renoncement. C'est la morale des « poires ». Merci, la pratique ne m'en sera jamais familière.

Cependant, lorsque vint la dernière discussion, Lasserte, dans le rapport oral qu'il fit, à la place de Daspre, sur le prix du roman et sur celui de poésie, désigna ses candidats préférés, et, pour justifier un choix qu'il savait devoir être combattu par Anselme, soutint que, des neuf ouvrages d'imagination jugés dignes de figurer dans la compétition suprême, six au moins étaient supérieurs à l'*Oaristys*; mais que, chez les quatre poètes restés en ligne, l'art dépassant à peine le degré du médiocre, il ne voyait pas d'inconvénient à ce que les suffrages du comité se portassent sur le recueil de poèmes de René Titan. Cela dit, après que Baguenaud eut proposé pour le prix de l'essai une étude mordante sur les contradictions de la pensée chez Anatole France, on passa au vote.

Par quatre voix sur cinq — car Anselme avait remplacé Daspre par une autre de ses créatures de l'*Observateur* — le prix du roman, contrairement aux conclusions de Lasserte, fut attribué à l'*Oaristys*. A la majorité d'une voix seulement, le prix de poésie échappa à *Sonates*, et à l'unanimité le comité des cinq ratifia pour l'essai à couronner le choix de Baguenaud.

— La presse va joliment nous conspuer, osa avancer Lasserte attristé.

— Rassurez-vous, mes précautions sont prises, lui répliqua Anselme.

— N'empêche, continua le rapporteur, qu'aux yeux de l'opinion, ce concours mettra le comble au discrédit moral des prix littéraires.

— C'est bien ce que je souhaite au fond, déclara le maître de l'*Observateur*. La suppression des prix annuels ou, tout au moins, une forte réduction de leur nombre serait le plus grand service qu'on pût rendre actuellement à une littérature pléthorique.

— Et surtout décadente, acheva le critique.

Dans les couloirs et les salles de réception de l'*Observateur*, la foule des reporters attendait impatiente le résultat de la délibération. Ce fut Escobille qui se chargea de le leur apprendre, et, le lendemain — c'était là le but de la manœuvre d'Anselme -- presque tous les quotidiens embouchant leur trompette proclamèrent la primauté de l'*Oaristys,* ce qui en fit, de nouveau, acheter, par les snobs, des milliers d'exemplaires.

Dans tous les milieux de haute culture, dit, entre autres, l'article de tête de l'*Observateur*, on lira sans tarder ce magnifique roman qui, dans le prix unique du Centenaire, vient de l'emporter sur plus de trois cents concurrents, renouvelle la peinture des grands caractères et le goût des aventures psychiques.

Ce jeune homme, lut-on ailleurs, qui, encore sur les bancs de l'école, s'est déjà affirmé poète de la vie, nous oblige aujourd'hui à penser mondialement. Dans sa première œuvre en prose, il ne se contente pas d'être à la fois asiatique et européen. Il fait preuve d'un esprit planétaire, le seul qui convienne désormais aux grands écrivains.

En face de ces incroyables sottises, dictées comme à des moutons de Panurge par un jugement non contrôlé, quelques résistances se dressèrent. Elles furent étouffées dans le concert d'idolâtrie organisé par Anselme avec

l'argent de Lebourjois; et, tandis que seulement quelques lignes — il est vrai ornées de portraits — étaient consacrées au poète et à l'essayiste lauréats qui n'avaient pas de « manager » pour leur confectionner une gloire à leur taille, de longues colonnes ne suffirent pas à épuiser la biographie de René Titan, « prodige à qui était sans doute réservé l'avenir d'un Napoléon de lettres »,

CHAPITRE CINQUIEME.

I

Mlle Miao n'avait pas été la dernière à se réjouir du triomphe de René Titan, dont le défaut de justice, si elle l'eût connu, l'aurait d'ailleurs laissée indifférente. Maintenant qu'elle était certaine d'avoir conquis l'Européen qui venait de proclamer, dans un livre à succès, la supériorité de la civilisation asiatique, et qu'elle avait contribué à rendre plus célèbre, son orgueil de Céleste se trouvait comblé; et ce qu'elle rêvait de surcroît, c'était d'entraîner l'écrivain vers l'Orient, de l'emmener avec elle jusqu'au fond de cette Asie troublante qu'il ne connaissait pas et qu'elle l'avait aidé à décrire. Elle l'entretenait souvent de ce projet de long voyage, et le jeune homme lui répondait qu'il se sentait d'autant plus disposé à l'entreprendre que, jugeant archi-usés les thèmes poétiques et romanesques fournis par les mœurs ou l'état social de l'Occident, ce serait seulement là-bas qu'il trouverait le nouvel aliment indispensable aux fonctions créatrices de son imagination.

A peine, en effet, s'était accusé, chez les libraires, le progrès de la vente de l'*Oaristys*, qu'Anselme d'Avignon avait dit à son beau-fils :

— Rassurez-vous, mes précautions sont prises, lui répliqua Anselme.

— N'empêche, continua le rapporteur, qu'aux yeux de l'opinion, ce concours mettra le comble au discrédit moral des prix littéraires.

— C'est bien ce que je souhaite au fond, déclara le maître de l'*Observateur*. La suppression des prix annuels ou, tout au moins, une forte réduction de leur nombre serait le plus grand service qu'on pût rendre actuellement à une littérature pléthorique.

— Et surtout décadente, acheva le critique.

Dans les couloirs et les salles de réception de l'*Observateur*, la foule des reporters attendait impatiente le résultat de la délibération. Ce fut Escobille qui se chargea de le leur apprendre, et, le lendemain — c'était là le but de la manœuvre d'Anselme -- presque tous les quotidiens embouchant leur trompette proclamèrent la primauté de l'*Oaristys*, ce qui en fit, de nouveau, acheter, par les snobs, des milliers d'exemplaires.

Dans tous les milieux de haute culture, dit, entre autres, l'article de tête de l'*Observateur*, on lira sans tarder ce magnifique roman qui, dans le prix unique du Centenaire, vient de l'emporter sur plus de trois cents concurrents, renouvelle la peinture des grands caractères et le goût des aventures psychiques.

Ce jeune homme, lut-on ailleurs, qui, encore sur les bancs de l'école, s'est déjà affirmé poète de la vie, nous oblige aujourd'hui à penser mondialement. Dans sa première œuvre en prose, il ne se contente pas d'être à la fois asiatique et européen. Il fait preuve d'un esprit planétaire, le seul qui convienne désormais aux grands écrivains.

En face de ces incroyables sottises, dictées comme à des moutons de Panurge par un jugement non contrôlé, quelques résistances se dressèrent. Elles furent étouffées dans le concert d'idolâtrie organisé par Anselme avec

l'argent de Lebourjois; et, tandis que seulement quelques lignes — il est vrai ornées de portraits — étaient consacrées au poète et à l'essayiste lauréats qui n'avaient pas de « manager » pour leur confectionner une gloire à leur taille, de longues colonnes ne suffirent pas à épuiser la biographie de René Titan, « prodige à qui était sans doute réservé l'avenir d'un Napoléon de lettres ».

CHAPITRE CINQUIEME.

I

Mlle Miao n'avait pas été la dernière à se réjouir du triomphe de René Titan, dont le défaut de justice, si elle l'eût connu, l'aurait d'ailleurs laissée indifférente. Maintenant qu'elle était certaine d'avoir conquis l'Européen qui venait de proclamer, dans un livre à succès, la supériorité de la civilisation asiatique, et qu'elle avait contribué à rendre plus célèbre, son orgueil de Céleste se trouvait comblé; et ce qu'elle rêvait de surcroît, c'était d'entraîner l'écrivain vers l'Orient, de l'emmener avec elle jusqu'au fond de cette Asie troublante qu'il ne connaissait pas et qu'elle l'avait aidé à décrire. Elle l'entretenait souvent de ce projet de long voyage, et le jeune homme lui répondait qu'il se sentait d'autant plus disposé à l'entreprendre que, jugeant archi-usés les thèmes poétiques et romanesques fournis par les mœurs ou l'état social de l'Occident, ce serait seulement là-bas qu'il trouverait le nouvel aliment indispensable aux fonctions créatrices de son imagination.

A peine, en effet, s'était accusé, chez les libraires, le progrès de la vente de l'*Oaristys*, qu'Anselme d'Avignon avait dit à son beau-fils :

— Ne perds pas de temps. Mets tout de suite sur chantier un deuxième roman dont le sujet soit vraiment de l'inédit.

Et l'éditeur de renchérir :

— La qualité essentielle d'un auteur moderne est la fécondité. Le roman est une arme à répétition. Il faut tirer le plus de coups qu'on peut pour mettre souvent dans le mille. Je veux qu'avant six mois vous m'apportiez votre second manuscrit.

Bien qu'il ne fût pas enclin à la paresse, le lauréat, entendant ces avis impérieux, pensait qu'on pourrait au contraire le laisser souffler, donner le temps à son cerveau de se remplir d'idées nouvelles. C'est alors qu'apprenant les exigences des artisans de son succès, Sin-You-Miao lui suggéra d'aller chercher au loin, et de préférence en Chine, l'inédit, le non-vu, qui feraient l'originalité de ses futures conceptions.

Il serait difficile d'expliquer toutes les raisons de l'empire qu'une femme de race jaune, exceptionnellement intelligente, il est vrai, et nullement déplaisante à regarder, était parvenue à exercer sur un Français de l'espèce de René Titan.

Etait-ce parce que le poète-romancier, ennemi des préjugés, des conventions de son milieu, poussait à l'extrême le goût de la fantaisie, qu'il avait préféré se lier avec Mlle Miao plutôt qu'avec une Française dont il n'aurait pas manqué, s'il l'eût voulu, d'attirer et de fixer l'attachement? Pas tout à fait.

A la différence des autres, la jeune fille chinoise s'était, la première, spontanément occupée de lui; elle avait compris, approuvé et flatté sa secrète ambition d'universalité ou, mieux, d'internationalisme, c'est-à-dire de diffusion d'idées maîtresses qu'il voulait rendre communes à tous les hommes, sous tous les climats.

Puis, plus tard, à l'accord de leurs opinions sur la philosophie, sur l'art, sur l'évolution sociale, les jeunes gens

constamment rapprochés, n'avaient pas tardé à joindre celui de leurs sensations purement physiques.

Elevée à la diable, Sin-You-Miao ignorait la pudeur. Elle était douée en outre d'une sensualité précoce qui se doublait d'une curiosité effrénée des instincts animaux. Sa coquetterie seule lui inspirait une prudence rusée qui lui faisait régler elle-même les libertés de gestes qu'elle permettait à son compagnon et celles qu'elle aimait à prendre avec lui.

Comédienne redoutable, d'une finesse d'observation qui lui faisait deviner la pensée ou le désir de son interlocuteur habituel avant que celui-ci osât les exprimer, elle usait de la tactique qui consiste à se ressaisir subitement au milieu d'un laisser-aller plein d'abandon, puis à simuler de nouveau la soumission et la défaite pour se faire pardonner. Il est peu d'hommes et surtout peu d'adolescents capables de déjouer ce manège.

Tantôt objet de cajoleries subtiles, tantôt témoin de brusques dépits, René, maintenu dans un éréthisme dont il ne voyait pas le danger, en était venu à supporter difficilement une absence prolongée de son amie.

Lors du séjour de l'ambassadrice en Angleterre, occasionné par la retraite provisoire de Chang-Kaï-Chek, du gouvernement de Nankin, et l'envoi à Paris et à Londres, par le Kuomintang, de nouveaux plénipotentiaires, il avait goûté de telles délices dans l'érotisme à fleur de peau de la Chinoise, que la privation de ces jeux pervers lui devint un supplice. S'il ne franchit pas alors le détroit pour rejoindre sa singulière demi-amante, c'est qu'il était sur le point de passer son examen de licence, et qu'une interruption de sa préparation à cette épreuve aurait pu l'empêcher de remporter un succès aussi éclatant que les précédents.

Mais ce fut le dernier effort de sa volonté tendue vers le travail. Son examen passé, au retour de la Céleste, l'abus du plaisir commença de le débiliter, de l'engourdir

aussi sûrement que s'il se fût adonné à l'opium; et il ne retrouva d'activité que pour mûrir le dessein, non seulement de visiter l'Asie sous la conduite de sa poupée du Fleuve Bleu, mais de faire le tour du monde, ce qui deviendrait pour son art une source intarissable d'inspiration.

Cet enlisement dans la mollesse se traduisit extérieurement par l'effémination de toute sa personne. Pour se conformer au désir que lui en avait maintes fois exprimé Sin-You-Miao, il contracta l'habitude de ne porter que du linge de soie, qu'il renouvelait jusqu'à deux fois par jour, et des vêtements d'une coupe bizarre qui tranchaient par le vif de leur couleur : zinzolin, topaze, émeraude ou rubis, et lui donnaient l'aspect d'un page de cour d'Espagne au XVII[e] siècle.

Coïncidant avec l'effeuillement de sa virilité, cette affectation dans la toilette, imitée par une petite bande de snobs de lettres dont il passait pour être le chef, le rendait pitoyablement ridicule. Saphira et Daspre s'affligeaient beaucoup de le voir ainsi. Mais, les traitant de vieilles barbes, il ne tenait aucun compte de leurs observations, faites pourtant sur le ton le plus affectueux. Aussi, lorsqu'il se décida à découvrir à sa mère son idée de pérégrination, au lieu de s'en effrayer comme le fit Madeleine, sa grand'mère et Michel crurent bon de favoriser un départ qui, en l'éloignant de Paris, le séparerait, pensaient-ils, de la Chinoise dont ils commençaient à suspecter l'action maléfique. Mais, à ce moment, un différend des plus graves, surgi entre Lebourjois et le beau-père de René, vint retarder le voyage dont le jeune homme avait déjà dressé le plan.

Effet des circonstances, de la chance ou de l'habile direction d'Anselme, dont l'activité s'était peu à peu étendue à l'administration du journal, *l'Observateur littéraire*, moins d'un an après la démission de Michel Daspre,

avait triplé son tirage et doublé les bénéfices de sa publicité. Dès lors, son insatiable ambition de fortune inspira au mari de Madeleine l'idée machiavélique d'enlever à Lebourjois la propriété directe de l'affaire que l'éditeur avait fondée, comme on l'a vu, en marge de son commerce de livres.

Pour parvenir à cette fin qui exigeait l'emploi de moyens improbes et, surtout, une constante perfidie, Renard, le jour où il établit le premier bilan de sa gestion, commença par persuader à son associé qu'il serait infiniment avantageux pour eux deux de transformer la société en commandite de l'*Observateur* en une société anonyme, dont de riches souscripteurs, comme par exemple son ami Leduc, ne demanderaient pas mieux de fournir le capital qui, venant s'ajouter à celui que Lebourjois avait mis dans l'affaire à son début, en provoquerait le développement dans des proportions gigantesques.

— Avec cet apport d'argent frais, dit Anselme, je me propose de lancer un autre hebdomadaire que nous appellerons *l'Art progressif*, sous-intitulé : « Revue de l'évolution artistique ». La nouveauté de cette publication fera s'effondrer tous nos concurrents. Qu'en pensez-vous?

Ebloui par cette perspective, l'éditeur répondit :

— Si, comme vous l'affirmez, il y a des souscripteurs prêts à verser leur argent, je n'ai pas d'objection à faire à votre projet. Vous voyez grand; moi aussi. Nous serons donc toujours d'accord.

Et, dans les six mois qui suivirent cette conversation, Samuel Leduc, depuis longtemps de mèche avec Anselme d'Avignon, s'étant engagé par lettre à mettre dans l'entreprise le nombre de millions nécessaire, la nouvelle Société, désignée sous le nom d'*Editions Lebourjois*, se trouva constituée.

Jusque-là, aucune incorrection n'était reprochable à Renard. Entre les trois maîtres de l'affaire, les rôles se

trouvaient clairement définis, et les intérêts équitablement partagés.

Possesseur, au moyen d'un minimum de personnes interposées, de la moitié des actions de la Société, Leduc devait en être simplement un des administrateurs et rester dans la coulisse. Lebourjois, en sa qualité de propriétaire du premier fonds, se voyait attribuer, sans avoir un franc de plus à verser, la moitié des actions restantes, c'est-à-dire le quart du total; et, investi de l'autre quart, sans qu'il eût à débourser un centime, Anselme assumait la double direction, à la fois administrative et de rédaction, de l'*Art progressif* et de l'*Observateur littéraire*.

A première vue, Leduc paraissait courir seul tous les risques, tandis qu'en cas d'insuccès Renard et Lebourjois n'auraient à pâtir que d'un manque à gagner. Mais, d'après un certain article du contrat collectif, dont l'éditeur ne songea pas un instant à se méfier, tellement il avait confiance, d'abord dans les capacités d'Anselme, ensuite dans la probité ou le désintéressement de l'écrivain multi-millionnaire Leduc, il demeurait loisible à celui-ci de vendre de ses actions à quiconque voudrait lui en acheter, et cela dès que les titres cotés en Bourse acquerraient une plus-value.

Or, il arriva que de nombreux amis personnels de Leduc, acquéreurs de la plupart des actions mises en vente, formèrent bientôt, au sein de la Société, une majorité compacte, entièrement dévouée à l'homme qui les avait fait profiter de ce placement rémunérateur.

— Faites donc comme lui, conseilla alors Anselme à Lebourjois. Vendez. Vous réaliserez ainsi un bénéfice qui ne vous aura rien coûté. Plus tard, nous nous arrangerons avec Samuel pour faire baisser le titre. A ce moment, quand ce sera les poires qui le vendront, nous commencerons à le ramasser. Vous rachèterez petit à petit votre paquet, et l'opération se répétera, s'il y a lieu, dirigée,

surveillée par nous-mêmes aux époques que nous choisirons.

— Mon cher Anselme, dit l'éditeur toujours confiant et alléché par cette combinaison spéculative, vous avez ce qu'on appelle le génie des affaires. C'est entendu, je vends.

— Oh! pas tout à la fois, lui fit observer son co-actionnaire. Il faut y aller par fractions, échelonner vos ordres sur une période de plusieurs mois.

Ainsi fut fait. Seulement, qui, en se servant du discret intermédiaire de quelques hommes de paille bien payés, devint acheteur des actions d'Amilcar? Samuel Leduc lui-même qui, l'éditeur une fois dépouillé non de son argent, mais de ses titres, n'eut pas de peine à se faire élire, aux lieu et place de la dupe d'Anselme, président du conseil d'administration de la Société, laquelle — ce qui était une mince fiche de consolation — continua de s'appeler *Les Editions Lebourjois.*

Et quand l'imprudent vendeur voulut opérer le rachat prévu, il ne trouva personne qui consentît à lui céder la moindre part d'une valeur qui — Renard et Leduc se tenant cois — ne témoignait d'aucune velléité de fléchissement.

Trop tard, l'éditeur comprit qu'il avait été joué par l'homme dont il avait cru les intérêts solidaires des siens. C'est pourquoi, auparavant, une conduite aussi déloyale n'avait pas cessé de lui paraître impossible. En vendant ses actions, il avait gagné une somme considérable. Mais, plus ambitieux d'honneur, puisqu'il était suffisamment riche, il ne se consolait pas d'avoir perdu le souverain commandement de la grande affaire qu'il avait mise sur pied. Seule lui restait sa maison de librairie, puissante certes et très achalandée, mais qui ne suffisait pas à remplir sa vie.

La manœuvre qui avait abouti à cette dépossession avait été tenue si secrète par ses exécutants, que per-

sonne de leur entourage n'aurait pu la soupçonner. Elle ne fut connue des hôtes du Champ-de-Mars que par l'explosion de fureur qu'elle provoqua, à la fin, chez le perdant qui déclara ne plus vouloir éditer d'ouvrage de quiconque était apparenté ou lié à ce brigand de Renard.

Ce fut ainsi qu'avant d'ébaucher la composition de son deuxième roman, qu'il prévoyait difficultueuse au point de se sentir obligé d'en aller chercher aux antipodes le sujet et les péripéties, René Titan se trouva privé d'éditeur. La chose la plus pressée étant de s'en procurer un autre, l'ami de Mlle Miao retarda, à cette fin, le départ dont sa grand'mère, impatiente de le séparer de la Chinoise, lui avait déjà fait fixer l'époque.

Mais, devant l'aversion mal dissimulée que l'entourage du jeune homme, sauf Anselme, éprouvait maintenant pour Sin-You-Miao, il fut convenu que la jeune fille feindrait de rester à Paris, pendant que René, ayant pris les devants, ferait un tour en Egypte, où sa compagne de voyage le rejoindrait sur un autre bateau, à l'escale de Port-Saïd.

II

Une sourde inquiétude s'était emparée de Madeleine lorsque René avait retenu sa place à bord d'un des paquebots qui desservent l'Extrême-Orient. Bien que le passager eût promis qu'il ne serait jamais plus de trois jours en mer sans donner de ses nouvelles par radiogramme et qu'à chaque escale il enverrait de longues lettres, sa mère, dont l'esprit n'était plus en repos, craignait pour lui toute sorte d'accidents improbables. Elle allait jusqu'à imaginer que, dans le court séjour que son fils devait faire aux Indes, il pourrait être mordu par un reptile ou dévoré par un fauve. Aussi, l'accompagna-t-elle jusqu'à Marseille pour lui répéter ses suprêmes recommandations de prudence et de bonne hygiène.

Le voyageur ne fit que toucher au pays des Pharaons, dont il fut ébloui au point qu'un soir, en quittant Le Caire pour aller reprendre à Suez la route de l'océan Indien, il brouillonna sur son calepin un hymne au soleil tropical : chant du cygne recueilli par Mlle Miao dans la traversée de la Mer Rouge, où le poète se replaça avec ivresse sous le joug voluptueux de son amie.

Après le rocher calciné d'Aden, le ciel aux nuées pourpre de la mer d'Oman et la rade indigo de Bombay bordant un océan de palmes enchantèrent le poète. Mais le cap Comorin doublé, quand le bateau remonta vers le nord la côte de Coromandel, il devint sensible à tous les passagers que la démarche et le visage de René Titan accusaient un excès de langueur auquel il fallait se hâter de porter remède.

Le médecin du bord, pensant que le jeune homme supportait mal la chaleur suffocante de ces parages, lui conseilla de s'arrêter à Madras et de ne quitter les dômes de verdure relativement frais de cette région que lorsque ses forces seraient entièrement revenues. Pas un instant il ne soupçonna la véritable origine d'un dépérissement qui ne pouvait plus être enrayé; et, à peine débarqué à Pondichéry, coin de terre française que des forêts de cocotiers et d'acacias abritent du soleil, le fils de Madeleine succomba à une attaque de choléra asiatique, à laquelle son état de faiblesse ne lui permettait pas de résister.

La veille, il avait envoyé à sa mère un radiogramme où il disait que, se sentant légèrement fatigué, il profiterait de cette halte pour prendre le repos dont il avait besoin. Il annonçait même son intention de monter, de la côte, jusqu'aux Nilghiris, afin de respirer dans ces hauteurs, siège d'un printemps perpétuel, un air revivifiant.

Ainsi, de quelques jours, on ne sut rien à Paris de l'événement qui devait à jamais endeuiller le Champ-de-Mars et y faire régner, après tant de bruit, le silence de la tombe.

Une hébétude sans seconde frappa d'abord l'esprit et le corps de Sin-You-Miao, dès qu'elle comprit, aux premiers signes du mal qui terrassait le malheureux René Titan, que c'en était fait de lui et de tous les projets basés naturellement sur la durée de sa vie. Même dans les moments que, succube inconscient, elle accablait son compagnon de baisers vampiriques, en lui récitant d'exquis petits poèmes chinois, l'imprudente n'avait jamais pensé qu'il pût en mourir. Aussi quel désespoir devant la catastrophe!

Les médecins appelés en hâte, ne sachant pas exactement quelle place elle avait occupée dans la vie du mort, crurent, à la voir prostrée, sans larmes et incapable de répondre à leurs questions, que sa raison était sur le point de s'égarer.

Cependant, après l'inhumation provisoire à laquelle elle ne put assister, elle n'oublia pas de faire télégraphier, par le gouvernement de la colonie, à la famille de René, que le voyageur était tombé dangereusement malade, ce qui détermina le départ immédiat de Madeleine pour l'Hindoustan, par la ligne aérienne de Londres à Bombay.

Mais, lorsqu'après cinq journées de vol et trois de voie ferrée, la mère, qui pressentait la réalité, arriva folle de douleur à destination, personne ne put la renseigner sur les conditions dans lesquelles s'était fait le voyage de son fils, avant que ne survînt la maladie qui l'avait si rapidement emporté. Ayant quitté Pondichéry pour Colombo, Sin-You-Miao, au lieu de revenir en France, ainsi qu'elle l'aurait voulu, afin d'y ramener la dépouille du bien-aimé, avait pris le premier bateau en partance pour Changhaï, où l'obligeaient à se transporter d'urgence non pas tant le devoir de rendre compte de sa mission que les mauvaises nouvelles politiques reçues de Nankin.

Une fois de plus, la guerre civile menaçait d'éclater en Chine, et l'unité nationale y était remise en question.

Traître à tous les partis qu'il avait servis, un des généraux qui avaient le plus contribué à la victoire de Chang-Kaï-Chek se dressait maintenant contre son ancien chef.

En apprenant une situation qui alarmait son patriotisme et compromettait sa fortune, la fille de Kaï-Men-Tchang, demeurée ambitieuse, secoua aussitôt sa torpeur et — ce qui, dans la circonstance présente, était pour son chagrin un puissant dérivatif — s'apprêta à la lutte qu'elle prévoyait avoir à soutenir, aux côtés de son père, contre les nouveaux dissidents. C'est pourquoi, la compagne de Renée absente, emportée sans retour par le tourbillon incohérent des affaires chinoises, il fut impossible à Madeleine de s'éclairer sur la part qui revenait à l'Asiatique dans le destin de son fils.

Le corps de René Titan ramené à Paris, il apparut, à ses obsèques, que le jeune poète aussi bien que le romancier précoce serait vite oublié. Ses meilleurs amis en parlèrent comme d'un fruit dont les promesses de maturité n'étaient pas certaines; et, tournés vers d'autres petits soleils levants, les membres de son groupe décidèrent tout de suite de le remplacer à leur tête par un de ceux-ci.

Quant aux articles nécrologiques qui remplirent les colonnes de l'*Observateur,* ils furent le dernier feu de paille qui fit briller quelque flamme autour de la mémoire du mort. Mais les auteurs de ce chant funèbre eurent beau annoncer, d'après les recommandations d'Anselme, que la postérité commençait pour le défunt, d'autres déclarèrent, non sans une pointe de malveillance, que, le succès du vivant ayant été le produit de l'intrigue et du bluff, la gloire posthume n'en durerait que quelques semaines.

Depuis le début du XXe siècle, écrivit un membre influent du syndicat de la Critique, il s'est produit dans l'esprit public, grâce à la mauvaise foi, au snobisme et à l'ignorance de juges improvisés, une telle confusion du bon et du mau-

vais, du faux et du vrai, du constant et de l'éphémère, que l'acte de justice qui tendrait à remettre à leur place, avec le temps, chaque œuvre et chaque artiste, est devenu inexécutable.

La foi et l'espoir dans le jugement de la postérité sont une des illusions dont les débutants feraient bien désormais de se délivrer. Dans cent ans, la renommée des artistes venus au monde après nous commencera à ne pas dépasser le vingtième anniversaire de leur mort. Ensuite viendra l'ère où l'on s'occupera de moins en moins des disparus et où seuls compteront les maîtres de l'actualité, les vivants à la mode du jour.

Pronostic décourageant que son auteur appuyait avec raison sur l'exemple de René Titan.

Après Madeleine et Saphira inconsolables, mais avant Michel Daspre qui partageait cependant le désespoir des deux femmes, l'être le plus affecté par la mort de René fut Anselme, qui avait échafaudé toute une liturgie sur la carrière de son beau-fils.

Le nom du poète de seize ans et du romancier de dix-sept, qu'il prétendait avoir découvert et formé, était un des appâts de son journal. Depuis la publication de *Sonates*, il paraissait peu de numéros de l'*Observateur* où ne fût pas cité, à propos de rien, un vers, une phrase, une pensée de René Titan dont le nom revenait, comme un leitmotiv, sous la plume des différents collaborateurs de Renard. Cette manie de tout rapporter de la littérature contemporaine à une vedette inventée exprès était insupportable au petit nombre de lecteurs à qui on ne pouvait pas en faire accroire. Mais le public des gogos de lettres se laissait béatement mystifier par ce système de réclame masquée, dont profitaient par ricochet les autres membres de la coterie.

Et voilà que la disparition imprévue du jeune Bouddha, qu'on eût dit impatient d'aller se fondre dans son

nirvâna, venait désorganiser l'administration de son propre culte. Pour le pontife Anselme, il y avait de quoi en briser sa tiare, car, parmi les catéchumènes de son église, il n'en distinguait aucun qu'il pût, avant longtemps, substituer à son Eliacin.

Pour comble de malheur, le bruit courait dans la presse qu'afin de prendre sa revanche d'éditeur évincé Lebourjois se préparait, avec le concours d'ennemis déclarés de Renard et de Leduc, à créer un deuxième journal de critique littéraire, artistique et scientifique qui s'appellerait: *l'Informateur.*

Les ressources réunies pour cette nouvelle entreprise étant, disait-on, illimitées, la perspective d'une formidable concurrence, dans un domaine qu'il avait espéré demeurer seul à exploiter, vint désormais troubler le sommeil d'Anselme. Certes, la position de l'*Observateur* était solide, et son crédit, appuyé sur la fortune de Leduc, difficile à ébranler. Mais pouvait-on répondre de la fidélité de sa clientèle de snobs, de lecteurs toujours plus épatés que séduits? Car le directeur ne se dissimulait pas les défauts qu'il avait contribué à développer lui-même dans son périodique.

Que la clarté revînt à la mode, que le tarabiscotage du style cessât, un jour ou l'autre, de plaire aux nouvelles générations, qu'une réaction sérieuse se fît contre l'envahissement des littératures étrangères, volontairement surestimées par les critiques de l'*Observateur,* et le journal pouvait, en peu de temps, voir diminuer de moitié sa vogue.

Puis Lebourjois était sans doute prêt aux plus grands sacrifices d'argent pour reconquérir sa place. Il apporterait à combattre son rival une force décuplée par le ressentiment. Anselme, au contraire, fatigué par sa propre victoire, se sentait incapable de recommencer une lutte à outrance, de se remettre tout au moins dans la voie du bon sens, de la lumière, de l'équité, et d'y faire retrem-

per, après lui, une équipe de rédacteurs maintenant usés, parce que formés à la mauvaise école du parti pris dans l'admiration convenue de nombre de sots et dans la négation du vrai talent.

Enfin, à ces pénibles soucis de métier, s'ajoutait, de jour en jour, celui encore plus grave que lui causait le changement d'humeur de sa femme.

Depuis que son mari avait remplacé Daspre à la tête de l'*Observateur,* Madeleine ne s'était plus préoccupée des affaires du journal, qu'elle savait en bonnes mains, ni du sens dans lequel s'orientait l'esprit de la rédaction. Le succès factice de René Titan l'avait rendue aveugle. Lorsqu'elle s'était émue du goût de plus en plus marqué que prenait son fils à la compagnie de Mlle Miao, Anselme lui avait tenu, à ce sujet, des propos rassurants.

— Si intime qu'elle soit, cette camaraderie n'offre aucun danger, disait le beau-père, qui se sentait pour le caractère énigmatique de la Céleste les pires indulgences. Ne vaut-il pas mieux voir notre poète flirter sans conviction avec une étrangère qui n'est ici qu'en passant, que s'attacher, peut-être d'un amour indéracinable, à quelque Parisienne, rouée de naissance, qui finirait par nous l'enlever?

Mais, à force de réfléchir à la mort de René et à ses circonstances, la mère en arriva à se persuader que c'était la conséquence de la vie trépidante, prématurément infligée à son fils pour en faire un lauréat de concours littéraire; et, dans l'égarement de la douleur, elle regarda peu à peu Anselme comme le principal responsable de ce funeste surmenage.

Plus perspicace, Saphira avait été la première à se méfier du mystérieux sourire de l'Asiatique et à trouver équivoque la tendresse qu'elle témoignait à son petit-fils. Son opinion sur les causes profondes de la fin du voyageur était donc différente de celle de sa fille. Mais, comme son gendre ne lui avait jamais été sympathique, lorsqu'elle

le vit en butte aux reproches exagérés de Madeleine, elle s'abstint de la moindre parole susceptible de rétablir la paix entre eux.

Aigrie par le chagrin, après avoir absolument perdu le goût des distractions qui auraient pu la faire sortir d'elle-même, la mère de René exprima un jour sa ferme résolution de vivre désormais à l'écart du monde. Rien ne pouvait contrarier davantage le mari de Madeleine, à qui les sorties et les réceptions fréquentes étaient nécessaires pour maintenir la façade qu'il avait édifiée et en augmenter au besoin le prestige. Aussi s'appliqua-t-il à raisonner sa femme pour la faire changer d'avis.

Quand il vit qu'il y perdait sa peine, jugeant Madeleine atteinte d'une incurable neurasthénie, il se mit à envisager les possibilités d'une séparation que, le cas échéant, il pousserait jusqu'au divorce. Il possédait maintenant une fortune suffisante pour rompre, sans trop de désavantage, une association conjugale dont il n'avait plus à attendre aucun service, et il pensait, d'ailleurs, qu'il trouverait facilement à se remarier.

Dès que se précisèrent les projets de Lebourjois, Anselme, consulté par Leduc sur la conduite à tenir pour résister à la concurrence, répondit :

— Il y a place, je crois, pour deux organes comme le nôtre. La littérature et l'art étant devenus, pour la masse actuelle des écrivains et des artistes, des métiers de prolétaires, vis-à-vis desquels les éditeurs ou les dirigeants de périodiques comme nous représentent le capital, le pis qui puisse nous arriver, c'est de ne pas augmenter notre chiffre d'affaires et d'être à égalité avec notre antagoniste. Encore faudra-t-il que celui-ci dispose d'autant de fonds que nous.

— Quand il y a concurrence, remarqua alors Samuel, certains accidents imprévisibles peuvent entraîner la liquidation des maisons les plus fortes.

— Je le sais, répliqua Anselme. En ce cas, nous ne se-

rions pas embarrassés pour changer d'industrie. Vous continueriez à écrire les biographies romancées que vous permettront toujours vos loisirs, et moi je lâcherai les Lettres, qui ne font la fortune que d'un nombre infime d'ouvriers de la plume, pour entrer dans la politique.

Dessein admirable qui montrait à quel point Anselme Renard ne se laisserait jamais démonter par l'insuccès, en ne prenant pas plus au sérieux la littérature transformée en industrie que la politique devenue, elle aussi, un métier qu'on n'avait pas besoin d'apprendre et dans lequel on ne pouvait réussir qu'à coup de poudre aux yeux, d'argent, d'entregent et d'audace, moyens qui, plus à notre époque qu'en aucun autre temps, sont le masque commode des hommes sans figure.

III

Dès l'apparition de l'*Informateur littéraire*, dont les rédacteurs, au lieu d'être encore sur les bancs du collège, avaient tous plusieurs années d'apprentissage de leur métier, la faveur qui accueillit le nouvel hebdomadaire démontra qu'il y avait un public considérable pour préférer le pur classicisme, la simplicité et la correction du langage, au mélange confus de subtilités prétentieuses et d'âneries choquantes qui faisaient le fond de la plupart des articles de l'*Observateur*; et Lebourjois se reprocha de n'avoir pas pensé plus tôt à opposer cet organe de clarté à la brumeuse officine de Renard.

Michel Daspre fut des premiers à s'abonner à ce journal, et, aussitôt, pris du remords de sa sotte injustice de jadis, Amilcar, pour répondre à ce geste, écrivit au compagnon de Saphira une lettre d'excuses à la fin de laquelle il demandait instamment à rentrer en grâce auprès de ses anciens amis.

Avec les années, la liaison de l'écrivain et de la poétesse s'était sublimée. Eteint dans leur chair, leur grand

amour avait pris la forme de cette amitié indissoluble qui, chez les âmes d'élite, naît des cendres de la passion. Avec le regard indulgent qu'ils promenaient maintenant sur le spectacle du monde, ils pardonnèrent l'injure oubliée et décidèrent de revoir celui qui n'avait pu la commettre que dans un moment de déraison.

Ainsi, à peu près seul des invités d'autrefois, Lebourjois repentant revint dans cette maison du Champ-de-Mars, endeuillée, mais toujours pleine d'un charme qu'il n'avait pas cessé de regretter, et ce retour se fit dans une intimité que ne devait plus troubler la présence d'Anselme. Las d'avoir éprouvé l'ingratitude de presque tous les hommes, auteurs ou associés, qu'il avait aidés à faire leur réputation ou leur fortune, l'éditeur fut tout heureux de retrouver la compagnie d'êtres incapables de le trahir.

Grâce à cette réconciliation, Michel et Saphira, qui n'avaient pas cessé d'aimer, en dépit de ses tares, le milieu littéraire, continuèrent à être tenus au courant de ce qui s'y passait. Chaque semaine, Lebourjois prenait plaisir à leur en apporter les échos.

Un soir de fin d'été, l'écrivain, l'éditeur et la poétesse étant sortis ensemble pour une promenade qu'ils poussèrent, de l'autre côté de la Seine, jusque dans la partie haute des jardins du Trocadéro, Amilcar raconta comment, quelques jours auparavant, il avait réussi à détacher Jean Lasserte de l'*Observateur* et à provoquer entre Renard et Escobille, plus que jamais détestés de leurs confrères pour leur invariable rosserie, une désunion très préjudiciable aux intérêts de leur journal.

— Je savais, dit-il, que le second aspirait à prendre la place du premier.

— Rien de plus naturel, remarqua Daspre, se rappelant qu'il avait été victime d'une compétition analogue. Les hommes se bousculent sur l'échelle branlante qui mène au pouvoir, à la richesse ou à la gloire, ne voulant pas admettre que la différence des capacités doive fixer

l'échelon de chacun et ne permettre d'ascension totale qu'au génie.

Réflexion à laquelle l'éditeur répliqua :

— Vous voyez la lutte des hommes avec le détachement du philosophe. Je n'en suis pas encore à ce degré de sagesse. Mais, si j'avais pu être, comme vous, heureux par l'amour, j'aurais sans doute préféré aux plus beaux triomphes de l'action le repos dans le plein contentement du cœur.

— A partir d'un certain âge qui est le nôtre, avança alors la poétesse, ne faut-il pas que la vie, belle ou triste, se réfugie dans les limbes du souvenir?

— Leçon que nous donne la nature, acheva l'écrivain, lorsque, particulièrement avant de s'endormir, elle nous invite à goûter sa poésie.

Et, cette conclusion prononcée, les promeneurs regardèrent devant eux.

Sur toute la hauteur de la Tour Eiffel, la dentelle de fer flamboyait au centre d'un incendie solaire, et, encadrée par les arches gigantesques du monument moderne, la façade aux lignes pures de l'Ecole Militaire, grande chose du passé, brillait d'un éclat plus doux à l'autre extrémité du Champ-de-Mars.

Fait du contraste de deux époques, cet aspect de Paris soulevait chez Michel Daspre un tumulte de pensées. Artiste dont le but principal de la vie avait été sa propre perfection, qui ne s'était livré au démon de la plume que pour le plaisir, jamais pour l'argent ni presque pas pour la gloire, il ne regrettait rien de sa destinée imparfaite.

Comme, depuis un long moment, le groupe restait muet à admirer les changements de couleur de l'horizon, Saphira, le cœur chargé de la mémoire de René Titan, reprit la parole.

— Croyez-vous, demanda-t-elle, qu'ainsi qu'on le prétend depuis peu les grands artistes du XIX[e] siècle auront

été les derniers dignes ou capables de passer à une postérité lointaine?

— Hélas, oui! répondit Daspre. A partir d'un certain âge de l'humanité, les conditions de la vie matérielle étant incessamment renouvelées, l'art changera de forme ou, plutôt, de mode à de si courts intervalles que nos arrière-descendants n'en pourront rien retenir. A ne considérer que les livres, à peine se préoccupera-t-on encore de connaître ceux qui ont servi de base à l'institution des religions : Védas, Kings, Bible, Evangile, Coran, ainsi que les grands poèmes de légende et d'histoire qui marquent l'apogée d'une civilisation ou d'une langue. Des époques de transition ou de décadence, comme la nôtre, rien ne survivra.

— C'est pourquoi, intervint Lebourjois, il importe désormais de n'écrire que pour ses contemporains et, si j'ose dire, au jour le jour.

— Opinion d'éditeur obligé d'obéir aux exigences d'une industrie qui vit d'actualité, observa Michel. Mais, mon ami, ajouta-t-il sur un ton qui tempérait la rigueur de son jugement, ce ne pourra jamais être celle des écrivains qui n'obéissent qu'à leur conscience. Quelque vaine, je l'accorde, que soit la foi de l'artiste dans une justice d'après la mort, il n'en doit pas moins s'efforcer d'atteindre au chef-d'œuvre.

Et, tandis que ces paroles mettaient fin à l'entretien, les trois interlocuteurs descendant vers la Seine, où se reflétaient les dernières lueurs du jour, continuèrent de regarder, avec la mélancolie recueillie de leur âge, l'ombre qui, déjà étendue sur les masses de verdure des deux parcs, montait le long de la tour, laissant encore au sommet comme une flamme d'espérance dans le retour de la lumière après la nuit.

MARCEL BARRIÈRE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Denis Saurat : *La Religion de Victor Hugo*. Préface de M. Fernand Gregh, Hachette. — Théophile Gautier : *Souvenirs romantiques*. Introduction et notes par Adolphe Boschot, de l'Institut, Garnier frères. — J. Lucas-Dubreton : *La vie amoureuse de Lamartine*, Ernest Flammarion. — Marius Rouget : *La vie grenobloise du père de Stendhal*, tome premier, 1747-1789, Le Divan. — *Pages retrouvées de Stendhal* publiées et précédées d'une introduction par Henri Malo, Emile-Paul frères. — *Pages retrouvées de P. Mérimée* publiées et précédées d'une introduction par Henri Malo, Emile-Paul frères. — Prosper Mérimée : *Lettres aux Grasset*. Edition documentaire établie par Maurice Parturier, La Connaissance.

Il semble habituel, dans certains milieux, d'affirmer que Victor Hugo fait, devant la postérité, figure de verbaliste et de rhétoriqueur et que chez lui l'ouvrier du vers, le créateur d'images, l'artiste pour ainsi dire, domine le penseur et le philosophe, tous deux restés au-dessous du médiocre. Jugement sommaire et d'une injustice flagrante prononcé par des contempteurs intéressés à propager cette thèse ou encore par des lecteurs superficiels d'une œuvre où l'en entend, derrière la splendeur du verbe, si souvent bouillonner les méditations de l'esprit.

Déjà Renouvier avait, dans son *Victor Hugo philosophe*, montré que le poète ne s'était pas contenté d'assembler en belles harmonies les couleurs et les rythmes et qu'en réalité des doctrines et des idées donnaient une vie intérieure à ses poèmes. Entrant plus au fond de ce thème, M. Berret, dans son édition critique de la *Légende des siècles*, avait signalé différentes sources auxquelles l'écrivain avait emprunté les éléments essentiels de sa philosophie.

Voici que M. Denis Saurat, dans une très curieuse et très pénétrante étude, fort explicite, bourrée de faits et de documents, un peu abstruse parfois, mais nouvelle et d'un intérêt très vif, **La Religion de Victor Hugo**, nous révèle, coexistant avec le poète, un prodigieux doctrinaire, un créateur de reli-

gion, une sorte de Messie croyant à sa mission divine, recevant de l'au-delà ses directions spirituelles et dont les écrits de l'âge mûr et de la vieillesse : *Légende des siècles, Fin de Satan, la Bouche d'Ombre, Dieu, les Tables tournantes de Jersey* contiendraient, en même temps que des messages à l'humanité, le système philosophique et, en quelque manière, la théodicée.

Il est bien certain que de nombreux passages de ces écrits et de quelques autres laissaient à la lecture une impression d'obscurité. On en saisissait mal la signification. Le petit livre de M. Denis Saurat, parsemé de citations, illumine ces passages énigmatiques et leur rend leur sens réel.

Dès son jeune âge, Victor Hugo manifeste un sentiment religieux très profond qui, peu à peu, sous diverses influences, s'écarte du catholicisme. Il est, au dire de M. Denis Saurat, un primitif, c'est-à-dire un homme en proie à mille superstitions, voyant partout l'intervention du spirituel et animant d'âmes obscures les choses aussi bien que les êtres. Il croit aux apparitions, à la magie et à la sorcellerie. Il est sujet à des hallucinations. Il communique, devenu spirite, familièrement avec l'extra-monde tout agité, devant son imagination, d'un fourmillement d'ombres.

Il se livre à des études d'occultisme et en vient de la sorte à se lier d'amitié avec Alexandre Weill, juif alsacien et cabaliste de grande science qui l'initie, au cours de relations fréquentes, aux concepts mystérieux de la Cabale.

Sans doute, M. Denis Saurat, en montrant Hugo avide de connaître l'inexploré et toutes les énigmes du divin, ne tient-il pas compte que le poète hérite en quelque sorte l'état d'esprit des pré-romantiques du XVIIIe siècle et que, situé au confluent de toutes leurs sources de mystique, de sorcellerie, de magie et de théosophie, il en doit nécessairement concentrer les ondes d'influence. D'importantes études ont été publiées sur les différentes sectes de cette période, leurs chapelles, leur recherches de l'inconnu, les religions qu'elles fondèrent. Les romantiques reçurent d'elles cet appétit et cette inquiétude du mystère qui les caractérisent.

Peut-être nous dira-t-on un jour quelle imprégnation Hugo dut aux écrits sortis de ces sectes enfiévrées. Toujours est-il

que, comme l'affirme M. Denis Saurat, en appuyant sur des faits et citations ses certitudes, le poète paraît devoir l'essentiel de sa métaphysique et de son concept d'une religion à Alexandre Weill, aux *Mystères de la Création,* manuscrit en possession dudit Alexandre Weill et contenant une pénétrante interprétation de la Cabale, enfin à la Cabale elle-même, doctrine exposée dans le *Zohar.*

C'est spécialement à Jersey, après de longues études et de longues méditations, ayant complété d'emprunts au néo-platonisme, au celtisme, aux superstitions populaires, au fouriérisme, etc... sa philosophie que Victor Hugo, en contact, par les tables tournantes, avec les grands esprits de l'au-delà, conversant avec le Christ lui-même, construit définitivement, ce semble, son système religieux et prend figure de nouveau Moïse.

Ses œuvres, dans la suite, vont vibrer de résonances inconnues jusqu'à l'heure; leur ésotérisme voile un peu trop, à notre gré, leurs idées. Les métaphores, écrit cependant M. Fernand Gregh, préfacier du volume de M. Denis Saurat, y enveloppent « des concepts précis qui suivent un ordre et un enchaînement ».

Le mérite particulier de M. Denis Saurat consiste à mettre en lumière ces « concepts précis », à les dégager de leur gangue de métaphores, à reconstruire le système philosophique et religieux du grand mystique trop souvent méconnu, à en montrer, malgré ses contradictions apparentes, la cohésion.

A la fin de son petit volume, riche d'intelligence, le commentateur explique et excuse l'orgueil du poète trop enclin à se diviniser. On assiste, nous assure-t-il, dans la manifestation de cet orgueil, à un phénomène de « dépersonnalisation ». « Hugo cesse d'exister en tant qu'entité séparée, s'identifie au monde et à Dieu. Quand il dit *moi,* dans cet état, ce n'est plus Hugo qui parle, c'est le monde, c'est Dieu. » Hugo, ajoute M. Denis Saurat avec une admiration non dissimulée, « a essayé de voir, en sa propre personne, jusqu'où l'homme pouvait aller. En lui s'est fait l'un des efforts de cérébration les plus intenses de tous les temps ».

Les amis du poète, M. Denis Saurat ne nous en dit rien, étaient-ils dans la confidence de cet élan vers la divinité et de

cet effort de construction d'une doctrine philosophique? Cela ne nous apparaît point. Théophile Gautier qui, toute sa vie, l'admira et lui resta fidèle, n'en souffle mot, à notre connaissance. Dans un ouvrage récemment publié, **Souvenirs romantiques,** qui réunit la production journalistique de cet écrivain pendant le cours de l'an 1872, nous rencontrons deux chapitres : *Victor Hugo, génie plastique et visionnaire* et *Vente du mobilier de Victor Hugo en 1852* où l'on penserait trouver quelques allusions aux préoccupations métaphysiques du trépidant Messie. En 1852, en effet, partant pour l'exil, celui-ci est tout à fait préparé, par ses études et ses cogitations antérieures, à ses prochains colloques avec le monde spirituel. Mais Gautier se borne à nous fournir des renseignements d'ordre matériel.

M. Adolphe Boschot, en assemblant, avec son soin habituel, ces *Souvenirs romantiques* parus en 1872 dans le *Bien public,* répond, en partie, au vœu que nous avions maintes fois formulé. Il nous semblait regrettable, en effet, que l'œuvre de journaliste, si vivante et si pittoresque, du bon Théo fût à jamais perdue pour ses admirateurs. Sans doute ne mérite-t-elle pas d'être entièrement exhumée des feuilles où elle subsiste, mais un choix, dans l'énorme amas qu'elle représente, servirait les lettres et les arts.

M. Adolphe Boschot nous le promet dans un délai prochain. Les *Souvenirs romantiques* ne sont autre chose que l'ébauche interrompue par la mort du mémorialiste, d'une *Histoire du romantisme.* Gautier les entreprit, par nécessité vitale tout d'abord, mais aussi, en un temps fort douloureux pour lui, dans le dessein de retrouver les images riantes de sa jeunesse. On y lira le récit de ses premières relations avec Hugo et les cénacles, des médaillons et pastels, traités avec agrément, de divers personnages, Célestin Nanteuil entre autres, une curieuse évocation de la représentation d'*Hernani* et l'histoire véridique du fameux gilet rouge, d'émouvantes pages sur Balzac, Mme de Girardin, Gérard de Nerval, Henri Heine, Baudelaire, une compréhensive étude du théâtre de Musset.

Faire aimer Gautier, tel a été le but, en colligeant ces *Souvenirs,* de son dévot, M. Adolphe Boschot. Comment n'y réussirait-il pas? Dans ces proses alertes et colorées, l'intelligence

vive et le cœur généreux de l'écrivain se manifestent tout autant que ses qualités d'artiste. Ajoutons que l'éditeur les accompagne d'une bonne introduction et les éclaire à l'aide de notes explicites.

La notice rapide que Gautier consacre, à l'heure où il meurt dans son chalet de Passy, à Lamartine solitaire et accablé par l'infortune, contient, dans ses pages ramassées, un jugement discret, mais équitable et que l'admiration ne gâte nullement. Elle marque, en particulier, d'une façon nette, « l'enivrement universel » produit par la publication des *Méditations* et dans quelle sorte d'idolâtrie marche, dès lors, parmi les femmes, le poète.

Dans **La Vie amoureuse de Lamartine**, M. J. Lucas-Dubreton a recueilli ce témoignage qui, d'ailleurs, corrobore simplement les dires d'autres contemporains invoqués par lui. Voici un petit livre tout à fait agréable, écrit par un historien artiste et poète à la fois, et dont l'information sûre et variée sait se dissimuler sous les grâces du style. Nous souhaiterions que tous les fidèles du poète le lussent.

La matière, d'après le titre, en peut paraître risquée. L'auteur la traite avec une rare délicatesse, en homme qui vénère, pour son caractère et pour son génie, le personnage dont il a voulu sonder le cœur. Nul goût chez lui de la basse indiscrétion et nul désir de surprendre des secrets réalistes d'intimité.

Il n'y a point, d'ailleurs, dans l'existence sentimentale de Lamartine, dont, croyons-nous, une vue d'ensemble nous est ici pour la première fois offerte, d'épisodes truculents. Sans doute, l'écrivain ne dédaigne-t-il point de cueillir tel fruit qui se présente à sa portée, mais il fait le geste avec une parfaite noblesse et en le parant d'exaltation morale et de lyrisme.

Avec son visage angélique, sa naturelle élégance, ses dons d'esprit, son charme un peu féminin que savaient corriger ses élans de mâle énergie, Lamartine devait avoir aisément accès auprès des femmes. Il fut, ce semble, un séducteur aussi triomphant, mais moins perfide et moins vain que Chateaubriand. Il commence sa carrière galante dès l'adolescence.

M. J. Lucas-Dubreton ne la sépare pas de l'autre où il la situe avec exactitude. Nous voyons, grâce à lui et dans de sug-

gestives évocations, le futur poète collégien et épris, en fervent mélancolique d'Ossian, de sa petite voisine Elisabeth de Villeneufve d'Ausonis, puis étudiant et quelque peu libertin, prodiguant les médiocres huitains à des belles de passage qui contribuent à le déniaiser, oisif ensuite, tout imprégné de Rousseau, quémandant au destin une Julie de Saint-Preux, raffolant soudain d'Henriette Pommier, souple balleuse, dont il lui semble qu'il va mourir de consomption s'il n'en fait point son épouse, bientôt partant pour l'Italie et oubliant dans les bras de Graziella et son chagrin et ses promesses, flirtant, au retour, avec Nina de Pierreclau. De son séjour aux gardes du corps on ne sait rien de précis sur le chapitre d'amour. Lamartine semble attendre la passion chère à tout romantique et qui le tirera de son inquiétude d'esprit.

C'est Elvire qui la fait éclore dans les conditions et les circonstances que l'on sait . M. J. Lucas-Dubreton dit fort bien qu'Elvire n'était pas, comme on l'a trop prétendu, une ingénue toute embellie d'idéalisme. Elle avait connu des heures poignantes et les pires dénuements. Elle était quelque peu intrigante sous ses dehors de vierge raphaélique. Quelques aventures avaient émaillé sa vie et elle avait fait une fin honorable auprès de M. Charles qui n'était point un sot.

Lamartine, quoiqu'on en ait dit, fut assez vite consolé de la perte d'Elvire, laquelle apporta surtout dans sa vie les éléments de lyrisme nécessaire à la naissance des *Méditations.* Plus tard, il transfigura la jeune femme dans ses écrits après avoir été souvent las des contraintes et des préoccupations que lui donnait son amour.

Nous ne pouvons suivre M. J. Lucas-Dubreton dans son analyse des mille intrigues nouées par son héros. Lamartine, croyons-nous, ne mérite pas toujours l'indulgence que lui témoigne son nouvel historien. Il se présente à nous comme un époux sans grandes qualités conjugales et qui dut prodiguer la douleur à une femme digne, en somme, d'un meilleur sort. La constance n'était pas sa vertu principale. La plus émouvante passion qui se leva sous ses pas paraît avoir été, non point celle d'Elvire, mais celle de Valentine de Lamartine. M. J. Lucas-Dubreton fait ressortir avec beaucoup de talent le merveilleux sentiment de cette jeune fille dont les lettres

contiennent de véritabls oraisons formulées avec un accent de mystique en présence de son Dieu.

Avoir suscité une telle exaltation reste à la gloire de Lamartine. Il y avait en lui du platonicien et il tenait sans doute de ses hérédités maternelles ce don de stimuler les élans de l'âme. On comprend très bien qu'à travers le temps la postérité, surtout féminine, lui voue encore un culte.

C'est, au contraire, la postérité masculine qui dresse des autels à Stendhal. Celui-ci ne s'apparie par aucun côté de son caractère à Lamartine. L'idéalisme ne le tourmente point. Il appartient à une toute autre race. De cette dernière, M. Marius Rouget, dans **La Vie grenobloise du père de Stendhal** vient de nous donner une vue singulièrement attachante. Ce petit volume, joliment imprimé, tiré à un nombre restreint d'exemplaires, sera bientôt recherché des historiens et des bibliophiles. Il ne se signale point par le brillant du style; il vise simplement à nous fournir des rectifications de propos hasardeux et, en nombre considérable, des faits inédits sortis de différentes archives, spécialement des archives notariales.

Les Beyle, avant de s'épanouir dans la gloire par le ministère d'Henri, dit Stendhal, formèrent deux branches, l'une riche et bien apparentée à la noblesse, l'autre pauvre, composée de marchands et de procureurs. L'écrivain appartint à cette dernière. Son père, Chérubin Beyle, hérita, à dix-sept ans, la charge de judicature péniblement maintenue dans la famille par ses ascendants. C'était un garçon intelligent, laborieux, soucieux de s'instruire et possédant un merveilleux sens des affaires. Il mena sa vie comme son fils, plus tard et dans une autre direction, eût voulu mener la sienne. Il en avait tracé par avance la courbe et, pour ainsi dire, le programme, de même qu'après lui Stendhal les tracera à son usage; mais il fut mieux que ce dernier favorisé par le destin ou par son habileté.

Nous voyons, en effet, dans le volume de M. Marius Rouget, que, las de demeurer procureur et toujours en quête de pécune, Chérubin Beyle, à trente-trois ans, se décide à devenir avocat. Il s'inscrit à l'Université de Valence, conquiert ses parchemins, s'élève dans l'ordre judiciaire. Il n'a pas pris cette résolution sans motif. Son nouveau titre lui vaut d'épou-

ser Henriette Gagnon, jouvencelle charmante, riche, apparentée à des personnages notables. L'homme désormais peut frayer avec meilleure société. Des profits s'ensuivent, tirés de spéculations sur des terrains et aussi de fructueuses plaidoiries. En 1789, date où son biographe l'abandonne, c'est-à-dire à 42 ans, Chérubin, père de plusieurs enfants dont le futur écrivain, grâce à sa grande activité, prend visage, tant au point de vue juridique qu'au point de vue politique, de grand bourgeois dans sa cité dauphinoise. Une large aisance a succédé sous son toit à l'ancienne médiocrité. Le robin, en acquérant de la gloire, n'a pas négligé de cultiver son esprit.

Son fils, Henri Beyle, ne peut tirer de lui que fierté. Son intérêt eût été de se modeler sur lui et d'apporter, dans le domaine des lettres, un si bel esprit de discipline. Par malheur, Henry Beyle ne sentait en lui aucun goût de l'imitation. On sait combien sa carrière fut tourmentée. En 1830, il n'a pas encore publié son œuvre maîtresse, *Le Rouge et le Noir*, qui lui vaudra les premières satisfactions de la célébrité.

Il est alors à Paris, hôte peu goûté des salons où son esprit satirique lui vaut de vives animosités. M. Henri Malo nous le montre, dans une introduction à des **Pages retrouvées de Stendhal,** mêlé à l'entourage de M. Thiers. L'homme politique vient de fonder le *National* où il accueille volontiers la copie de ses amis.

Stendhal juge ce journal « assez plat ». « C'est sans doute pour en relever la saveur, nous dit M. Henri Malo, que cinq semaines plus tard, il y collabora. » On ignorerait cette collaboration, restée anonyme, si Thiers n'avait pris la précaution de désigner, de sa main, sur son exemplaire personnel du journal, ses auxiliaires occasionnels.

Stendhal, dans les deux articles retrouvés et publiés par M. Henri Malo, exprime ses opinions sur l'œuvre de Walter Scott et sur l'Amérique de son temps. Ces opinions ne sont guère favorables. Il reproche à l'écrivain anglais sa faiblesse en matière de psychologie. Pour lui, le roman psychologique domine le roman historique. Sur l'Amérique et les Américains, ses appréciations sont telles qu'on les pourrait formuler encore à cette heure. Le perpétuel censeur écrit, selon sa coutume, à l'encontre des idées de son temps. Il cherche d'autant

moins à biaiser que l'anoymat le préserve des contradictions. Il juge d'ailleurs, reconnaissons-le, avec discernement.

Il semble probable que Mérimée avait ouvert à Stendhal les colonnes du *National*. Nous voyons, en effet, à la même époque, toujours grâce à M. Henri Malo, qui publie également des **Pages retrouvées de Mérimée** sorties de la même source, que le futur auteur de *Colomba* fournit, de son côté, à Thiers, une collaboration pareillement anonyme. Elle consista en quatre articles dont deux seulement avaient été restitués à leur auteur avant les recherches de M. Malo.

Ces « pages retrouvées » sont loin d'être indifférentes. Elles contribuent, d'une part, à préciser quelle conception du roman entretenait Stendhal et, d'autre part, elles montrent quelle connaissance exacte Mérimée avait de la littérature et de l'art anglais. Elles nous apportent aussi, par induction, des précisions sur le commerce des deux écrivains.

Ils étaient alors liés d'amitié. Ils fréquentaient les mêmes maisons. Ils paraissent s'être l'un l'autre introduits dans des milieux nouveaux. Stendhal entretenait des relations affectueuses avec les frères Grasset, Auguste et Edouard, Rochelais d'origine, dont on savait peu de chose avant la publication, par M. Maurice Parturier, des **Lettres aux Grasset** de Prosper Mérimée.

Le premier de ces personnages, fonctionnaire des contributions et savant antiquaire, reçut, dans la suite, un poste d'inspecteur des monuments historiques; l'autre, philhellène passionné, grand voyageur, souvent chargé de missions politiques, occupa l'emploi de consul de France dans différentes villes grecques. Tous deux, artistes et doctes à la fois, plaisaient par leur affabilité.

Vers 1829, Edouard Grasset fut le héros d'une aventure sentimentale dont Stendhal allait faire son profit. Vivement amoureux d'une nièce d'Hyde de Neuville, la jeune et charmante Mary, il l'enleva et la conduisit à Londres d'où ,tourmentée par le remords, elle rentra au bercail familial. Cette aventure paraît avoir fourni l'une des sources du *Rouge et du Noir*. Du moins, Mérimée le laisse-t-il entendre dans l'une de ses lettres.

Stendhal procura-t-il à son ami la connaissance des Grasset? Cela semble probable. C'est, au dire de M. Maurice Parturier,

vers 1830 que Mérimée entre plus étroitement dans l'existence des Grasset et échange avec eux une correspondance qui se poursuit, avec des interruptions et des lacunes, pendant une quinzaine d'années. Nommé inspecteur des Monuments historiques en 1834, il écrit, surtout au titre de cette fonction, à Auguste Grasset, l'entretenant de matières historiques, archéologiques et artistiques. Le ton de ces lettres reste quelque peu froid et plein de bienséance.

Dès l'origine, au contraire, il voue à Edouard Grasset, dont il partage les fréquentations mondaines et les goûts de dandy, une affection confiante et livre beaucoup de lui-même dans ses missives, lesquelles, par suite, offrent un vif attrait pour la pénétration intime de sa psychologie.

Du Mérimée circonspect, froid, dissimulant ses sentiments, sceptique et cachant son scepticisme que l'on surprend en dernière attitude, quand la gloire et la fortune lui ont souri, rien ne subsiste quand on parcourt la correspondance aux Grasset, si malaisément retrouvée par M. Maurice Parturier. L'homme, au contraire, nous apparaît comme un libertin quelque peu cynique et qui ne craint ni le réalisme des situations, ni la crudité des mots. Au milieu de nombreux faits d'ordres divers, où la littérature tient maigre place, de Paris, de province ou de l'étranger, il tient sans cesse la gazette de ses satisfactions et de ses déconvenues sur le chapitre de l'amour. On connaît ainsi maints détails de sa liaison avec l'actrice Céline Cayot, et de ses expériences avec les filles de Nîmes ou d'Athènes, et quelles délices spéciales il tire de son contact avec une mulâtresse.

La susdite correspondance enferme de nombreux détails sur la jeune Mary, dont Edouard Grasset, à travers ses pérégrinations, ne parvient point à se détacher. Mérimée cherche à guérir son ami : « Si vous faisiez la folie de vous rénamourer, lui dit-il, soyez persuadé que j'emploierais, pour m'opposer au mariage tous les moyens que de droit. Je vous châtrerais s'il le fallait ou je vous passerais tout au moins un anneau dans le prépuce pour vous empêcher de commettre la plus insigne folie. »

Bien entendu, l'écrivain, de ci, de là, s'élève à une atmosphère plus intellectuelle. Ses lettres fournissent de nombreux

renseignements sur ses occupations et ses déplacements. Elles enrichissent de mille faits sa biographie. Elles constituent un précieux et important document auquel M. Maurice Parturier a ajouté une excellente introduction, des notes substantielles et, en appendice, des pièces complémentaires, également inédites, dont les « Mériméistes » apprécieront la réelle valeur.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Paul Sentenac : *Le Jardin des Images*, Alexis Redier. — René Kerdyk : *Secteur perdu*, « Librairie de France ». — René Derville : *Sous le signe de l'amour*, « Mercure de Flandre ». — Robert Margotin : *Et puis, voici mon cœur...*, André Delpeuch. — Jean de Bosschère : *Ulysse bâtit son lit*, J.-O. Fourcade. — Charles Deheegre : *Adieu au Nord*, « Mercure de Flandre ». — Albert Vurpillot : *Les Premiers refuges*, « Edition de la Gentiane Bleue », Pontarlier. — Marcel Renaud-Rivière : *Le Parfum d'Aimer*, Messein. — E. Oumansky : *Le Voyage solitaire*, Messein.

Etrange conception de la poésie, et qui tend à se généraliser. Le mouvement est, au reste, analogue dans les autres arts. L'emphase fait peur, l'enthousiasme n'ose s'avouer, se restreint, se jugule, l'élan est ridicule. On réduit la spéculation mentale ou les effusions du cœur à l'expression, comment dire? la plus commune; elle s'y confine, fût-ce avec effort, et ne se délivre jamais. Les ailes sont ou rompues ou rognées; l'azur n'intéresse plus; la tête ne s'élève plus aux cieux; Ovide ne reconnaîtrait plus son homme, il marche d'un pas lourd sur un sol plat.

Voilà à quoi aboutit la défiance des sentiments, réputés grands, étalés avec trop de complaisance. La rhétorique, l'invention figurée, l'ingénieux prodige des métaphores et jusqu'aux ressources émerveillées de la syntaxe effarouchent; comme on parle à la hâte tout uniment, platement même, plutôt que de prendre le temps de causer, on vise à l'abandon du style, et l'on croit avoir fait simple.

Le livre de M. Paul-Sentenac, **Le Jardin des Images**, vaut qu'à propos de lui de telles réflexions se formulent, parce que, le charmant titre en témoigne avec surabondance, le talent qu'il a nativement le soustrait quelquefois aux conséquences de son système.

A coup sûr, il doit être content d'aboutir, parce que c'est

contraire à son tempérament inné, à des platitudes comme ceci, qui est le début de son premier poème :

Il faut tenir surtout à nos petits bonheurs,
Car ceux-là seuls ne sont emplis que de douceur.
Des grands bonheurs, on n'en a pas bien l'habitude;
Ils font battre le cœur d'étrange inquiétude.
La douleur devient bonne avec le souvenir,
Le souvenir d'un grand bonheur nous fait souffrir...

Cela peut se poursuivre de même sorte fort longtemps, et, de fait, on peut compter, ce poème se compose de vingt-quatre distiques de cet acabit. Par bonheur, l'auteur, qui est épris de peinture et du noble Hubert-Robert, à qui, paraît-il, il a récemment consacré un beau livre, se laisse attraire par de plus amples perspectives, et, sans s'éloigner de thèmes, comme il dit, quotidiens, familiers, personnels, réalistes, du moins il y introduit un peu d'air, un peu de chant, *la Mer sensible, la Nostalgie des larges plaines...*, des paysages surtout sentis comme par un peintre sobre, *les Images des années de guerre...*

Autre poète, l'attitude dans laquelle il se présente fait contraste. Ici tout est frêle, à l'extrême; on craint même inconsistant, une bulle de savon s'est fondue dans l'air; celui qui l'a soufflée en demeure seul en extase. Et cependant, on se rend compte. Non : les poèmes de René Kerdyk valent autrement et mieux que cela. Ne nous laissons pas prendre aux airs qu'il se donne de n'avoir attaché d'importance à rien. S'il en était ainsi, pourquoi, à chaque instant, serions-nous charmés d'un tour imprévu dans l'expression et émus par une délicatesse de sentiment? **Secteur perdu**, vingt-cinq poèmes à peu près tous assez brefs, écrits par le poète durant la guerre. Oh! par exemple, il ne sied pas d'y chercher la confession forcée ou spontanée d'un élan fougueux d'héroïsme ou de patriotique ardeur. Quelques notes, sans plus, de sensibilité éprouvée par un homme comme un autre, qui se trouve là parce qu'il le faut bien, exempt de fanfaronnade, ni plus entreprenant ni plus découragé que la plupart. Certes oui, il regrette son coin déserté, sa lampe, ses chers livres et les poètes; il songe que d'entre eux plusieurs qui ont été comme lui appelés ne sont déjà plus... Mais qu'est-il, lui aussi,

que son voisin ne soit pas? Souvenirs égaux, images communes de la vie dont ils sont séparés. On songe aux grands désastres, à Reims, à des œuvres entre toutes aimées, mais on est sensible mélancoliquement au charme, malgré tout, des saisons qui se succèdent mélancoliquement et qui naissent. La canonnade aveugle assourdit cependant la nature; sera-ce le dernier jour? Ne suis-je moi-même mort, étendu dans l'herbe, du ciel et des fleurs sur ma tête, et ouvrant les yeux aux mystères des choses d'éternité? Sont-ils différents, ceux qui ne reverront plus jamais l'existence qui leur fut chère? Ah! du moins si c'est pour un noble idéal dont ils ont conservé jusqu'à la dernière minute la foi absolue, heureux sont-ils, enviables plutôt qu'à plaindre, quoique, à leurs côtés, soient plus grands et beaux, certes, les humbles, les ignorants, qui se sont battus sans savoir, et qui moururent sans avoir compris, s'étant donnés sans se demander pour quelle cause, tout entiers. Sauf un ou deux poèmes vraiment futiles, dont le ton badin est là hors de propos, des vers comme jetés au hasard se composent, se redressent et touchent souvent, tout en ayant l'air de douter de soi et de tout, avec mutinerie et quasi insolents à force de laisser-aller apparent. Poèmes très sentis et dont se sent la sincérité sous leurs airs factices de n'y pas croire et de s'en jouer. Profonde poésie? Non, il serait outré de le prétendre, mais cœur d'homme fraternel, attentif, qui touche parce qu'à fond lui-même il est touché. En frontispice, un dessin purement admirable de Luc-Albert Moreau.

De M. Derville j'ai lu un recueil de poèmes, *Pastels,* supérieurs à ceux-ci, plus artificiels peut-être par l'inspiration, mais plus souples et plus réfléchis par la facture. **Sous le signe de l'Amour,** il dédie des vers nombreux, faciles, sincères à coup sûr, mais aussi un peu bien selon les formes trop consacrées, à la jeune femme aimée. Confidences, dépits, rêves, déceptions, exaltations, tristesses, rien n'y manque, le drame habituel du cœur jeune, mais si purs que ces poèmes soient par la fraîcheur et la vérité du sentiment, si précieux pour celle qui fut chantée et pour le chanteur lui-même, il faut que l'expression de ce thème éternel s'amplifie pour intéresser et se revête d'une suffisante originalité. Pour M. Derville il jaillit très puissant du fait que c'est son cœur qu'il met en

action et la beauté qui l'occupe; il ne s'arrête pas à songer que l'aventure s'est reproduite, ma foi, assez souvent, depuis le début des âges; il nous faut, à nous lecteurs, du nouveau ou du bien profond pour que nous en jugions l'intérêt assez renouvelé.

Et puis voici mon cœur... — M. Robert Margotin se recommande, par d'autres titres encore, de Verlaine, il est verlainien, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mais est-ce dans Verlaine qu'il a puisé le courage de rimer plusieurs de ses » chers Instants » et cette *Visite,* un peu trop proche de la manière propre à M. Géraldy? Ah! que *la Bonne Chanson,* non moins familière, nous parle d'un ton différent! Par bonheur, il y a, dans ce petit volume, quelques paysages bien venus, et un certain nombre de sensations raffinées, exquises, qui permettent de bien présager de ce jeune poète.

Poèmes, peut-être, ou plutôt série d'apologues, dont un donne son titre au recueil **Ulysse bâtit son lit.** Récit aisé, courant, images sobres, marquantes, méditations sur des thèmes généraux, amour, éternité, solitude... Un peu, à la manière anglaise, des histoires suivies, allégories et emblèmes. Cela sort très réservé et dans une ligne élégante, soutenue, d'un sentiment préraphaélite d'art et de beauté à peine conventionnelle, mais un peu hautaine. Un rythme prompt, sinueux, variable selon les nécessités du récit. Je discerne un réel talent de prosateur plutôt que de poète.

Adieu au Nord, proclame M. Charles Deheegre, qui, ayant vécu à Lille, a pris en horreur les bureaux, les usines, les bords souillés de la Deule, et leur préfère son Saint-Omer sur l'Aa et son pays natal trempé de marais. Paysages, souvenirs, descriptions; de la robustesse dans l'accent, une recherche de la force, trouvée parfois avec bonheur. Un talent certain, mais non dégagé d'influences, la moindre n'étant pas celle de M. Dehorne.

M. Albert Vurpillot, dans **Les Premiers Refuges,** nous donne un type parfait de poésies familières, dépourvues de prétention, tout en teintes de douceur, sincères et délicates. Il n'y faudrait chercher de confondantes nouveautés non plus que d'amples coups d'aile; mais la facture est simple, souple et harmonieuse; c'est bien à quoi l'auteur a visé. Poésie intime,

fraîche, à mi-voix; pourquoi ne s'en pas satisfaire, quand elle ne s'évertue pas vers ce qu'elle ne saurait atteindre?

Modeste également, mais pimpant, printanier, joliment sensuel et brûlé d'élans passionnés qu'un sourire refrène et contient, le petit recueil de M. Marcel Renaud-Rivière, **Le Parfum d'Aimer** s'emplit de douce lumière, de tendresse empressée, de mutines adorations. On le sent jeune et sincère; il est d'une jolie tenue; les vers en chantent prestes et imagés. Beaucoup de charme s'en dégage.

M. Oumansky prend soin, dans les poèmes de son recueil **Le Voyage solitaire**, de ne présenter au lecteur que des vers sonnant bien pleins dans leur agencement harmonieux et serré. Son métier s'exerce à des sonorités, à des suggestions vigoureuses et précises. Les images cependant apparaissent, sinon lâches, trop faciles, banales, du moins insuffisamment renouvelées, moins évocatrices qu'on ne le voudrait. Mais il est beau à un rébutant, peut-être étranger d'origine, de prendre souci, avant tout, de la technique. Que viennent l'éprouver l'heure des méditations sévères et la mélancolie des peines endurées par son cœur et par son esprit, alors, je suppose, son vers se nourrira de substance, et le poète véritable complétera l'habile ouvrier, qu'il sied toujours qu'on soit.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Prévost : *Voici ton maître*, Editions de France. — J.-H. Rosny aîné : *Le Fauve et sa proie*, E. Flammarion. — André Lamandé : *Les Leviers de commande*, Grasset. — Jean Variot · *Jean dans le trou à moustiques*, Horizons de France. — Jean Dorsenne : *Impureté*, Lemerre. — Marguerite Jouve : *Le Maléfice*, Editions du Tambourin. — Michel Davet : *Le Prince qui m'aimait*, Librairie Plon. — Joseph Jolinon : *Les Revenants dans la boutique*, F. Rieder.

M. Marcel Prévost, qui, plus peut-être qu'un romancier psychologique, est un romancier de mœurs, avait étudié un des aspects du jeune homme contemporain dans *L'Homme vierge*. Il étudie l'autre, aujourd'hui, dans **Voici ton maître**, titre emprunté à un distique jadis griffonné par Voltaire sous le portrait de l'amour, et qui atteste que, pour mieux saisir la vérité de son modèle, il a observé celui-ci dans l'attitude où, « qui que l'on soit », on révèle toujours le plus de

sa personne profonde. Arnal, de *L'Homme vierge*, appartenait à une élite. C'était, comme M. Marcel Prévost l'écrit dans l'avant-propos de *Voici ton maître*, « une conscience supérieure, une exception ». Roland, au contraire, le personnage principal de ce dernier roman, est un type à présent très répandu, si répandu même que M. Marcel Prevost s'étonne d'avoir été le premier à entreprendre de le dépeindre... De le dépeindre en moraliste, faut-il préciser, et du dehors ou objectivement; car on retrouve, épars, nombre de ses traits dans la littérature subjective d'aujourd'hui. Au rebours d'Arnal, Roland ne croit pas à l'esprit. Il ne veut pas *être*, mais *avoir*, et, par là, se trouve ressembler beaucoup plus à la femme (au sentiment près) qu'il ne le soupçonne. Celle qu'il affronte ou avec qui le Destin le confronte est une amie de jeunesse de sa sœur. La guerre, qui a tout mêlé, a produit à Arcachon l'insolite rapprochement de Fanny de Lasparren, dite Fanoute, la sœur de Roland, avec Andrée Duvernet. Fanny, qui appartient à l'espèce des femmes qui, pour se donner l'illusion d'être des conductrices, se jettent d'un élan désespéré à l'avant-garde du mouvement auquel elles croient voir tout le monde céder, est déjà, à quatorze ans, l'étoile d'un « groupe » très *up to date* ou très décadent. Andrée, fille d'industriels lillois, fait figure de provinciale dans ce milieu. Mais elle admire Fanoute, qui l'aime, et, mal mariée — par convenances — dans sa ville natale, retrouve avec joie, une fois veuve, son ancienne amie qui, elle, a divorcé et pris un amant... « Le groupe » s'est reformé à Paris. Il s'amuse de la manière qui est de rigueur en ces temps de boîtes de nuit, de cocktails, de chic « vache », de poésie et d'art excessifs ou abscons; et Fanny s'engoue, bientôt, de Roland. Le frère cadet de Fanoute a une jolie tête. Un beau physique. Il est sportif; très paresseux intellectuellement, en revanche; égoïste, non sans muflerie, mais avec une sincérité désarmante; et avide d'argent, de la façon la plus naturelle, pour le dépenser. La femme ne le préoccupe guère. C'est un plaisir qu'il prend, de temps en temps, entre cent autres, sans lui accorder la préférence, et il ne distingue Andrée, c'est-à-dire ne lui accorde un peu plus d'intérêt qu'à ses pareilles, que parce qu'elle est bonne fille, bonne camarade, surtout parce qu'elle

ne l'embête pas de coquetteries, et le laisse, par exemple, libre de s'entraîner pour un match de tennis... C'est, du reste, à l'issue de ce match, où il a brillamment figuré, qu'il devient son amant après lui avoir cyniquement proposé « la botte », comme on disait naguère... Rien de passionné, comme bien on pense, dans la liaison de Roland et d'Andrée, du moins du côté de Roland. L'intérêt matériel n'y est pas étranger, et c'est ce même intérêt qui la régularisera, plus tard, tandis que Fanoute se mourra épuisée par l'effort qu'elle aura fait pour se maintenir à la hauteur de son rôle, pour continuer de vivre héroïquement sa vie absurde... On le voit par ce résumé, le ton de *Voici ton maître* est aussi différent que possible de celui de *L'Homme vierge,* encore qu'il y ait une parenté assez étroite entre l'un et l'autre roman. Le romanesque pathétique que l'on trouvait dans *L'Homme vierge* n'existe plus dans *Voici ton maître* qui, volontairement, je n'en doute pas, s'inspire de la réalité médiocre et autant du comique que du dramatique quotidiens. A la psychologie particulière de *L'Homme vierge, Voici ton maître* substitue une psychologie générale. C'est que Roland (M. Marcel Prévost le marque en écrivain conscient de sa réussite et parfaitement lucide) s'inscrit parmi les jeunes gens « qui offrent tous les caractères spécifiques de leur époque, *sans presque rien y ajouter d'individuel* ». A cet égard, le personnage est classique ou digne de le devenir. Point de création dont M. Marcel Prévost n'ait, à plus juste titre, le droit d'être plus fier. Il l'a composée — avec une maîtrise admirable et qui témoigne de l'étonnante verdeur de son talent — de traits moyens, soigneusement choisis pour le caractère en quelque sorte anonyme de leur expressivité. Roland vit sous nos yeux pour incarner mille de ses pareils, et cependant on est bientôt familier avec le rythme de ses gestes et le son de sa voix. Antipathique? Non, certes; et l'on comprend qu'il plaise à Andrée. à cause de sa faiblesse intellectuelle même. En général, les femmes ne détestent pas, si goujats soient-ils, les hommes un peu naïfs et qui ont conservé dans la jeunesse quelque chose de l'enfance. Mais celle-ci, qui est tendre et sensuelle, a la lâcheté amoureuse qu'il faut pour, en cédant sur maints points de détail, à un gaillard comme Roland, obtenir de lui l'essentiel, et l'apprivoiser

sans lui ravir son indépendance, ou détruire l'illusion qu'il en a... La scène capitale qu'elle a avec lui, et qui est comme le point culminant du roman de M. Marcel Prévost, résume son effort et en symbolise le résultat. Andrée est parvenue à éveiller la sensibilité latente de Roland, et à faire vivre dans son cœur égoïste la vie précaire dont il est capable, sur des résidus de vieille morale... « Quelque chose de confus » le travaille désormais. Andrée a obtenu ce succès grâce à des concessions humiliantes, sans doute; mais elle a Roland, ou Roland accepte de l'avoir, toujours... Elle peut le croire quand il le lui dit, puisqu'il n'a jamais daigné lui mentir, et puisqu'il ne le lui dit qu'après s'être convaincu de pouvoir vivre avec elle sans qu'elle le gêne, en se servant d'elle, en tout bien tout honneur, — à son point de vue, du moins. Que voulez-vous?... Sans être pessimiste, M. Marcel Prévost ne donne pas de notre époque une bien haute opinion. Mais c'est qu'il est vrai.

A ceux qui n'ont pas lu *Marthe Baraquin* et *Dans les rues*, je ne saurais trop vivement recommander **Le Fauve et sa Proie**, le nouveau roman, ou plutôt le nouveau conte populaire de M. J.-H. Rosny aîné. C'est une occasion que ce maître infatigable offre à la nouvelle génération, qui se montre envers lui bien injuste, de se rendre compte de ce qu'il a apporté dans la littérature. Peu d'écrivains ont su exprimer comme lui, en effet, le sentiment profond de la continuité des choses, et montrer quelle chaîne frémissante relie, par ses instincts, l'homme d'aujourd'hui à celui de la préhistoire. M. J.-H. Rosny aîné n'a pas oublié, et nous rappelle sans cesse, quelles luttes notre ancêtre des cavernes a dû livrer pour parvenir à la civilisation actuelle, et de quel prix il a payé la sécurité précaire dont il jouit... A quoi tient, au surplus, la vie de son espèce, sinon la sienne? Aussi, M. J.-H. Rosny s'efforce-t-il à l'optimisme, malgré son pessimisme scientifique, et exalte-t-il la vie en dépit du mal et des dangers dont l'évidence l'accable... Mais c'est sans doute le désir de nous rendre sensible l'un de ces dangers qui l'a fait décrire, ici, les angoisses d'une délicieuse jeune fille, obsédée par la convoitise d'une brute, et qui n'échappe à sa poursuite qu'en acceptant l'aide d'un être d'une autre race que la sienne — un

Chinois — pour se lier en définitive à lui par la reconnaissance. Dénouement assez triste, en somme, et misérable... De quelle jeune imagination M. J.-H. Rosny aîné fait preuve cependant, dans cette histoire, où il prodigue ses magnifiques qualités de conteur! Oui; ceux qui n'ont pas eu la joie de suivre le développement du génie de M. J.-H. Rosny aîné dans ses éclosions successives, pourront se faire une idée de ce que cette joie a été pour nous en lisant *Le Fauve et sa Proie*...

Je n'aime guère le titre, **Les Leviers de commande,** du roman de M. André Lamandé. Il a le tort, en effet, de laisser croire que c'est de politique qu'il s'agit dans ce roman, et de la politique, en particulier, dont on n'a que trop parlé, qui vise à la prise de possession du ministère de l'Intérieur... Cela dit, je reconnais les qualités littéraires dont M. Lamandé témoigne, non sans ostentation. M. Lamandé a l'esprit classique, et il sait l'art d'écrire avec élégance et de composer avec soin. Il est sérieux, de surcroît, et s'en voudrait de s'abandonner à une inspiration frivole. Aussi, plaide-t-il en faveur de l'amour — l'amour conjugal, bien entendu — et entonne-t-il un hymne en l'honneur de la vie saine, pour faire pièce aux théories suspectes ou dissolvantes des hédonistes et de leur chef, qu'il ne nomme pas, mais en qui l'on reconnaît M. André Gide sans trop de difficulté. M. Lamandé s'applique à rendre aussi agréable que possible sa leçon de morale. Il a recours pour cela au couplet lyrique et à la description. Ses peintures de Rocamadour sont brillantes, décorativement. Mais il n'échauffe, ni n'émeut, et ses personnages sont un peu simples ou conventionnels.

Il y a, dans la façon de narrer des vieux conteurs rhénans, quelque chose de fantastique, et qui tient du cauchemar. Rien de moins extraordinaire, quand on lit dans le roman de M. Jean Variot ce que mange chaque jour son héros, **Jean dans le trou à moustiques,** ce Jacques Bonhomme alsacien. Aussi bien, est-ce en s'endormant sur un repas trop copieux que ce personnage revit en rêve la glorieuse histoire de son pays. Mais il y a de la lucidité dans son délire, et l'on voit bien, au terme du livre de M. Variot, que Jean dans le trou à moustiques n'a oublié aucun des enseignements du passé. Libre il fut, libre il entend être et rester. Les hommes qui

gouvernent la France pourraient tirer un enseignement de l'amusant et pittoresque ouvrage de M. Variot, dont le moindre mérite n'est pas de m'avoir rappelé les chers contes d'Erckmann-Chatrian, si même il est un peu touffu et confus.

Impureté, que les lecteurs du *Mercure* ont connu avant sa publication en librairie, n'est évidemment pas ce qu'on appelait naguère « un roman pour jeunes filles ». Mais si son sujet est scabreux, il est juste de reconnaître que M. Jean Dorsenne l'a traité avec autant de tact que possible. Quel caractère il aurait pu donner à certaines de ses peintures, on le devine assez pour que je n'aie pas à y insister... Mais la lutte du bien et du mal ou du pur et de l'impur, dans le cœur d'un jeune homme est étudié, dans ce roman, avec toute la vérité psychologique désirable. Qu'on songe dans quel milieu Jean a connu Délia : on comprendra sans peine que l'idée du vice qu'elle a pratiqué, à son âme, sinon à son corps défendant, le tourmente et bientôt le séduise morbidement. Tant que sa maîtresse n'est pas avec lui, pour lui, *devant lui*, ce qu'elle a été quand elle se livrait désespérément au plaisir, il se persuade qu'il ignore l'essentiel de sa nature, et il souffre de cette ignorance. Leur amour porte, lui aussi, le poids d'une faute originelle...

La critique a été à peu près unanime à saluer en Mlle Marguerite Jouve, l'auteur du **Maléfice**, l'éclosion d'un talent très original; mais j'avoue, quitte à passer pour un empêcheur d'admirer en rond, qu'il m'est difficile de partager son enthousiasme... Non que je ne puisse, à défaut de qualités réelles, découvrir des promesses dans ce livre de début. Son outrance même, et son imagination naïve ou un peu puérile ne laissent pas d'avoir de l'attrait; mais c'est un charme d'un caractère suranné et qui m'a rappelé celui des *Mystères du château d'Udolphe*, d'Anne Radcliffe, ou d'*Ambrosio* (*The Monk*) de Gregory Lewis... Il y a, du reste, une histoire de prêtre maudit dans le roman de Mlle Jouve comme dans celui de Lewis, et ses diableries valent les fantasmagories d'Anne Radcliffe. L'étonnant est qu'on ait parlé du marquis de Sade et de M. Georges Bernanos, à son propos... Il est vrai qu'on a bien évoqué *Le grand Meaulnes* au sujet du petit conte bleu de Mlle Michel Davenet : **Le prince qui m'aimait...** Or, c'est

gracieux, gentil, plutôt, mais d'une grâce assez fade, malgré sa poésie. Je trouve presque aussi conventionnel que le diabolique Eric de Mlle Jouve, le fou, c'est-à-dire l'innocent de Mlle Davet. Mais Mlle Davet a le don du style, l'esprit rêveur ou ce goût de la rêverie bucolique qu'on trouve dans *La Mare au diable* et *La Petite Fadette*. Je ne doute pas qu'elle n'écrive un jour des récits d'une fraîcheur rustique tout à fait plaisante.

On retrouve les solides qualités du *Valet de gloire* dans **Les revenants dans la boutique,** le nouveau roman de M. Joseph Jolinon. « Les revenants », ce sont les anciens combattants ; « la boutique », le monde actuel. Le retour de ceux-là dans celle-ci ne s'effectue pas sans grabuge, bien entendu... Du reste, « on reprend les mêmes et l'on recommence », selon l'expression populaire, c'est-à-dire qu'une nouvelle guerre a lieu — chimique et microbienne — plus atroce encore que celle dont nous venons à peine de sortir. M. Jolinon, quoique généreux, est pessimiste. Mais je regrette qu'il fasse perdre à Claude Lunant son caractère de témoin. Lunant se jette, en effet, dans la mêlée. Il accomplit une carrière politique rapide mais décevante, et se réfugie dans l'utopie, cette maison de retraite pour blessés de la raison. Tout cela n'est pas très convaincant, et un peu arbitraire ou schématique. Mais la sincérité de l'auteur et sa verve emportent tout.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La double passion; 3 actes de M. Auguste Villeroy, à l'Odéon. — *Le chant du désert;* opérette, au théâtre Mogador; *Le cœur y est;* comédie musicale, à l'Athénée; *Madame de Pompadour,* opérette, au théâtre Marigny.

M. Villeroy s'est proposé pour thème « l'éternel conflit de la chair et de l'esprit ».

Un philosophe en renom a recueilli et élevé chez lui une jeune cousine orpheline. Il a voulu, dit-il, « en faire un chef-d'œuvre ». Il a réussi, du moins, à en faire une agrégée, une essayiste et romancière traitant de hautes questions d'éthique. Il s'est cantonné dans le rôle de père ou de frère spirituel, bien qu'il soit célibataire, tout au plus quinquagénaire, très acceptable encore pour une jeune fille largement majeure, et pleine

d'affection et d'admiration pour lui. Leur mariage serait donc tout indiqué, ne fût-ce que pour empêcher que l'on jase sur un ménage aussi singulier.

Le « chef-d'œuvre » a son côté charnel, qui se dépite d'avoir été méconnu ou délaissé par le maître. La jeune fille s'est donnée sottement, sans trop savoir pourquoi, à un individu très vulgaire — et qui n'a même pas le prestige du sportsman. Et il était marié. Du reste, il ne demande qu'à réparer, après divorce.

Au deuxième acte, l'agrégée et le courtier sont mariés depuis deux ans. Elle a renoncé aux lettres et à l'éthique et paraît heureuse, sauf à faire un peu la grimace quand elle s'aperçoit que son mari n'a pas dans les affaires autant de délicatesse qu'elle le souhaiterait. Mais voici la péripétie :

La jeune femme et son cousin le philosophe avaient une vieille tante, qu'ils évitaient de voir. C'était une cocotte (fameuse sous l'Empire et à laquelle Napoléon III lui-même avait goûté), retirée dans un coin de la Côte d'Azur avec son énorme butin. Elle vient de mourir nonagénaire, laissant 40 millions à partager entre son neveu et sa nièce. Le neveu refuse, et la nièce, se piquant d'une noble émulation, veut en faire autant : son mari, affolé de perdre une aussi magnifique aubaine, prodigue les arguments, puis les supplications, enfin les menaces les plus brutales.

Au début du *trois*, la jeune femme terrorisée s'est enfuie chez son cousin. Pour la délivrer d'un mari qui lui est devenu odieux et qui, d'ailleurs, serait capable de se porter aux pires extrémités, il est convenu qu'elle acceptera sa part de succession, mais pour en faire immédiatement donation à son mari, moyennant divorce. L'homme s'empresse d'accepter. Quant aux deux cousins, ils reprendront leur communauté d'autrefois et accompliront la petite formalité physique dont la négligence leur avait apporté tant de mésaventures. L'auteur nous laisse entendre qu'avec cette nouvelle modalité, il y aura désormais entre eux synthèse de la chair et de l'esprit...

§

Petite promenade au théâtre Mogador. **Le chant du désert** est absurde comme livret, mais la musique, quoique banale,

n'est pas absolument désagréable. Bons chanteurs. Nombreux ballets.

Autre à l'Athénée, où on ne donne qu'un spectacle d'été, sous le titre ambitieux de *comédie musicale*, c'est plutôt un *vaudeville opérette* basé sur un quiproquo usagé et trop prolongé. La musiquette vaut un peu mieux, pas beaucoup; elle gagnerait à être interprétée par des chanteurs, mais ici, ce sont des comédiens, bons comme tels, mais généralement dépourvus de voix et d'école.

Enfin, Marigny nous a donné **Madame de Pompadour.** Bien entendu, ce n'est qu'un spectacle tout artificiel, d'une futilité d'évocation qui ne permet pas d'y assister longtemps, sous peine de nausée.

Cette petite bonne femme, grisette audacieuse, volontaire, à la fois si amusante et si pénible à considérer, ne semble guère avoir jamais trouvé ni ne devoir jamais trouver son peintre sur le théâtre. Elle était pourtant le type même de la comédienne. Mais elle était comédienne seulement dans la vie, à la cour, et trop visiblement. Elle ne le devint sur scène que lorsque, défaillante de santé, elle voulut trouver au Roi d'autres agréments que ceux du lit.

Jules Soury (1) a dessiné la Pompadour telle qu'elle était à cette époque :

Vers 1747, les courtisans observent qu'elle maigrit à vue d'œil et perd la fraîcheur de son teint; le mauvais état de sa poitrine lui commande des ménagements qu'elle ne prend guère; les veilles, les spectacles, les plaisirs, les occupations la changent tous les jours jusqu'à devenir un « squelette »; elle ne pèse que cent onze livres; sa gorge n'est plus qu'un souvenir; elle a la mine défaite, l'air malsain, le bas du visage jaune et desséché (2). De plus, elle est affligée d'une sorte d'infirmité désagréable : Maurepas l'a célébrée en de jolis vers satiriques; je n'insiste pas. Cette incommodité est d'ailleurs assez commune chez les personnes d'une constitution faible et lymphatique, amollies et brisées par la vie énervante des grandes villes.

Mme de Pompadour était de haute taille et assez mal faite; elle avait les cheveux plutôt châtain clair que blonds; sa peau, fine et blanche, était molle, s'infiltrait, s'engorgeait, s'enflammait facile-

(1) *Portraits de Femmes* (Sandoz et Fischbacher, 1875).

(2) *Mémoires*, d'Argenson, de Luynes.

ment. Elle avait des langueurs et des pâleurs maladives. Point de sens : le roi la trouvait « froide comme une macreuse ». Elle imagina de prendre un régime échauffant, but des élixirs, faillit en mourir. Elle digérait mal et se plaignait sans cesse des tiraillements d'estomac. Elle buvait du lait d'ânesse. Sa physionomie était mobile, fuyante, insaisissable; elle variait avec l'état de santé, la couleur de sa robe, l'heure du jour; elle paraissait tout autre à la clarté des lustres qu'à la lumière du soleil...

Alors elle monta et joua comédies, ballets, opéras. On l'applaudissait avec ironie. « Applaudissement familier et méprisable, dit Argenson, qu'on ne ferait pas à une personne de qualité qui occuperait la même place qu'elle. » Mais Louis XV bâillait. Les mémoires du temps parlent de ces bâillements « épouvantables » qui faisaient trembler pour « sa place » la pauvre marquise.

Empruntons encore à Jules Soury cette description des instants qui précédèrent la chute du rideau :

Le dernier acte ou plutôt le mot de la fin est encore ce qui nous semble le plus digne d'être applaudi dans la tragi-comédie que Madame de Pompadour joua pendant vingt années à Versailles. Elle avait quarante-deux ans, et elle allait mourir. Les battements précipités de son cœur la suffoquaient, les poumons ne respiraient plus guère, et les côtes saillantes de sa poitrine amaigrie s'élevaient et s'abaissaient suivant un rythme convulsif. La marquise était fort parée; elle avait son rouge. Au dernier siècle, on se piquait d'une parfaite politesse jusqu'à la dernière heure, et l'on marquait du savoir-vivre, même dans le passage de vie à trépas. Pour complaire au roi, elle avait fait venir à Versailles le curé de la Madeleine de la Ville-l'Evêque à Paris. Il allait se retirer; Madame de Pompadour lui dit en souriant ces simples mots, que l'on croirait inspirés par une de ces figures antiques qu'elle entrevoyait vaguement à travers les pierres gravées de Guay : « Un moment, monsieur le Curé, nous nous en irons ensemble. »

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Perrin : *Les éléments de la physique* (Bibliothèque d'éducation par la science), Albin Michel. — Pierre Biquard et Frédéric Joliot : *Deux heures de physique*, Kra. — Jean Thibaud : *Les rayons X*, Armand Colin. — Louis de Broglie : *Recueil d'exposés sur les ondes et corpuscules*, Hermann. — Mémento.

C'est une heureuse fortune que la parution d'un livre de Jean Perrin, professeur à la Sorbonne et prix Nobel 1926. Depuis son livre sur *Les Atomes,* — dont la première édition date de 1913 et dont le tirage se rapproche aujourd'hui de vingt mille, — Perrin n'avait plus écrit d'ouvrage pouvant atteindre un public relativement étendu. Non pas que **Les Eléments de la physique** (1) soient de lecture facile, mais c'est une œuvre synthétique de mise au point (dont la première moitié seule vient d'être publiée) :

> Nous avons dit ce qui était possible sans supposer de substructures précises... Nous sommes en quelque façon restés à la surface des choses; nous allons vouloir maintenant pénétrer sous l'écorce grossière... (p. 520).

Malheureusement, nous avons de bonnes raisons de croire que ce n'est que dans trois ou quatre ans que nous « pénétrerons » à l'intérieur du fruit — en compagnie de Perrin du moins.

Ce qui frappe, dès le premier coup d'œil, c'est l'originalité de l'ordre des chapitres :

Forme et mouvement (c'est de la géométrie et de la cinématique);

Lumière (initiation à l'optique);

Relativité de l'espace et du temps;

Force et travail (c'est de la dynamique);

Charges en mouvement (il s'agit du courant électrique, dont le mécanisme ne sera évidemment élucidé que dans le tome II);

Inertie (il y a là de la mécanique, de la gravitation, de l'électricité et même de l'acoustique) (2);

(1) C'est le troisième volume d'une collection dirigée par Emile Borel; les deux premiers ont été examinés ici : Emile Borel, *Principes d'Algèbre et d'Analyse* (*Mercure de France*, 15 avril 1925, p. 476-477); Marcel Boll, *L'électron et les applications de l'électricité* (*Ibid.*, 15 mai 1929 ,p. 177-180).

(2) A signaler, à ce sujet, la proposition intéressante d'appeler « effort » le produit d'une force par un temps.

Energie (c'est dans ce chapitre —p. 380-389 — que l'auteur reproduit les raisonnements fondamentaux de Paul Langevin sur les principes de la mécanique) (3);

Evolution (c'est de la thermodynamique);

Sortes diverses de matière (principes de chimie);

Radiation isotherme (on revient à l'optique).

Après une lecture approfondie, on perçoit les raisons qui ont présidé à cette ordonnance, encore qu'elle présente le danger de dérouter tant soit peu le lecteur non spécialiste. De plus, il faut craindre, dans vingt passages peut-être, que le souci — très louable, en principe — d'être parfaitement complet et rigoureux risque de noyer les idées essentielles sous une profusion de détails, somme toute accessoires (4).

Répétons-le : encore que l'emploi du calcul infinitésimal ait été réduit au minimum, la lecture de ces *Eléments* n'est pas aisée, mais insistons pour dire combien elle sera profitable, tant par la profondeur de la pensée que par la richesse des idées générales! Les deux passages suivants en donneront une idée :

> Au contraire de ce qu'on dit souvent, loin que chacun soit obligé de se spécialiser dans une catégorie étroite de recherche et d'activité, il devient plus aisé d'atteindre à des vues d'ensemble dominant des horizons de plus en plus larges (p. 9).
>
> Loin de nous ranger avec ceux qui affirment avec une amère satisfaction la faillite successive des théories scientifiques, nous éprouverons du réconfort à comprendre qu'un grand effort humain subsiste généralement dans son essentiel, et que l'édifice majestueux de notre connaissance procède par constructions successives, plus que par démolitions (p. 379).

§

La « collection Fontenelle » débuta, l'an dernier, par un ouvrage fort médiocre, « notes de M. Edmond Noël, rédigées

(3) Ces raisonnements, qui datent de 1920, étaient restés inédits sous leur forme définitive; je m'étais appliqué à en donner une première idée dans la 2e édition de mon *Précis de Physique* (tome I, p. 117-120, Dunod, 1927).

(4) Consignons quelques lapsus : orthographes fautives (Huygens, p. 58; Hittorff, p. 227); omission du nom d'Ernst Mach (p. 304); Poisson et Coulomb pris l'un pour l'autre (p. 214); emploi du mot « densité » au lieu de *pression* (p. 453); définition inhabituelle de la *courbure* (p. 61 et 64); il y aurait eu lieu de mentionner la *compression hydrostatique*, qui n'est même pas citée (p. 140), etc.

par M. Jean Prévost », intitulé *Deux heures de mathématiques*, et dont le seul intérêt résidait dans la primeur d'un chapitre encore inédit d'Emile Meyerson (5). Précisément à la même époque, *la Revue bibliographique* (de Bruxelles) émettait un avis analogue au nôtre : « Les louables efforts, tentés pour la vulgarisation du savoir, gagneraient à se conjuguer plutôt qu'à se disséminer; on se demande quelle catégorie de lecteurs ce petit volume pourra satisfaire. »

On se le demande également pour **Deux heures de physique,** volume rédigé par deux néophytes de la publication : s'il faut plusieurs années pour se familiariser avec la recherche scientifique — ce dont lesdits néophytes sont parfaitement convaincus — que comptent-ils faire de propre en s'improvisant tout de go vulgarisateurs ou pédagogues? Le sujet traité ne peut intéresser personne : il s'agit d'un « cours » (avec tout ce que ce terme peut évoquer d'ennui) se rapportant à une ou deux notions d'électrostatique (175 pages), à une ou deux définitions de mécanique (75 pages), sans qu'il surgisse jamais une idée générale importante. Les figures (au trait) sont grotesques par l'énormité de leurs dimensions (on ne s'improvise pas non plus *éditeur* scientifique); les imprécisions et les erreurs de détail abondent, comme quand les auteurs égalent des opinions à des arbres, je veux dire des scalaires à des vecteurs (p. 46, 47, 91, 172, 238, 241); il est bien inutile d'insister sur les quarante autres critiques.

§

Nous n'avions pas encore de manuel sur **Les Rayons X** ; la collection Armand Colin vient de s'enrichir d'un excellent opuscule dont elle a confié la rédaction à l'un des Français qui ont le plus fait avancer la question, Jean Thibaud, le premier collaborateur de Maurice de Broglie.

Les grands « découvreurs » sont, le plus souvent, de piètres professeurs; nous trouvons en Thibaud une exception qui « confirme » la règle : c'est miracle de rencontrer, en deux cents petites pages, tant de renseignements essentiels, si bien classés. Indépendamment des troisième et quatrième parties, consacrées à la technique des rayons X, à leurs applications

(5) *Mercure de France*, 15 juillet 1929, p. 435-437.

et aux radiations connexes, les propriétés elles-mêmes sont rattachées à deux grands groupes, conformément aux toutes dernières conceptions :

1° Celui où les rayons X fonctionnent comme des ondes : réflexion, réfraction, dispersion, polarisation, mais surtout diffraction et diffusion (sans changement de fréquence);

2° Celui où on a affaire à des corpuscules, à des « photons » de rayons X : phénomènes d'émission et d'absorption, ionisation, effet photoélectrique, effet Compton (6).

Cette dernière partie est précédée de quinze pages très claires sur la structure de l'atome.

§

Enfin, nous signalerons dès aujourd'hui une des deux publications que Louis de Broglie, prix Nobel 1929, fit récemment paraître à la librairie Hermann : les 80 pages publiées sous le titre **Recueil d'exposés sur les ondes et corpuscules.** Il s'agit d'articles et de conférences, à l'usage d'un public assez large : la physique moderne et l'œuvre de Fresnel, ondes et corpuscules, la crise récente de l'optique ondulatoire, interférences des électrons, déterminisme et causalité dans la physique contemporaine. Nous eûmes l'occasion de parler à diverses reprises (7) l'an dernier de ces problèmes à l'ordre du jour, ce qui nous dispense d'insister davantage, non sans souligner que l'opuscule en question permet de se faire une idée exacte des préoccupations scientifiques de l'heure présente.

Mémento. — Il est question dans le dernier *Mercure* (1er juin 1930, p. 392-394) d'un « Hommage à Charles Henry », physicien et psychologue, qui ne manqua pas « de vues géniales, mais obscures » (?) Que le disparu fût un admirable artiste ou « un être délicieux » (comme me l'écrivait, au milieu d'une bordée d'injures, une femme de sa connaissance), à quoi bon en disconvenir? Mais, sans nul doute, il n'avait pas la moindre idée de l'esprit scientifique; et les pieux amis, qui tinrent à le glorifier, ne purent trouver, pour leur faire cortège, aucun savant authentique, ni en physique, ni en psychologie.

MARCEL BOLL.

(6) Nous en avons parlé précédemment (*Mercure de France*, 15 septembre 1929, p. 677).

(7) *Ibid.* (15 août, 15 septembre et 15 octobre 1929).

SCIENCE SOCIALE

Georges Dovinne : *Le Fisc contre la Patrie*, Bossard. — Georges Ladoux : *L'Heure du miracle, impressions de voyage de deux Américains à travers nos stations touristiques et thermales*, Renaissance du Livre. — Schiffer : *Les Dettes de guerre et la Constitution d'un fonds des professionnels intellectuels et de la paix*, Jouve. — Mémento.

M. Georges Dovinne a eu bien raison d'intituler son livre **Le Fisc contre la Patrie!** La fiscalité, quand elle dépasse certaines bornes, devient un instrument de mort pour un pays. Mais aujourd'hui peut-elle ne pas les dépasser? Le problème est des plus angoissants.

Notre budget est de 50 milliards de francs-papier, soit 10 milliards de francs-or, le double de celui d'avant guerre. Or notre productivité n'a pas doublé; qui sait même si elle n'a pas baissé? Et nos blessures de guerre n'ont pas été complètement pansées. Il est donc probable que nous supportons une charge de plus du double de celle de 1913. Et cependant, premier fait inéluctable : il faut que nous sortions chaque année, bon gré mal gré, 50 milliards de nos poches.

Pourrions-nous ne pas les sortir? Sur ces 50 milliards, la moitié environ va au service de la Dette publique. Cette dette, n'en déplaise à nos socialistes, est sacrée. Donc, de ce chef, nul adoucissement possible. Les services publics prennent l'autre moitié; ce n'est pas beaucoup plus, au coefficient 5, que ce qu'ils exigeaient avant guerre. Assurément, sur ces 20 ou 25 milliards, bien des économies pourraient être réalisées; mais le Parlement trahissant ici les intérêts du pays et désertant sa propre mission, ne pense qu'à créer des dépenses nouvelles; comment peut-on faire des économies dans ces conditions? A défaut du « Dictateur aux économies » que j'ai souvent proposé après l'armistice, il faudrait retoucher nos lois constitutionnelles, tout au moins modifier nos usages, enlever au Parlement son droit d'initiative en matière de crédits, nommer des cabinets pour une durée fixe, et inrenversables pendant ce laps de temps, organiser un contrôle pénal de nos comptes, mais même tout cela suffirait-il?

Il faudrait aller plus loin, nommer un dictateur non seulement aux économies, mais aux finances, qui affecterait la moitié de nos disponibilités du Trésor, mettons 15 milliards,

à l'incinération d'autant de billets de banque, ce qui ferait baisser tous les prix de 25 %, et qui profiterait des économies à faire, même et surtout sur le dos des députés (qu'on réduise leur nombre à 500, ce sera un bon commencement) pour répéter l'opération au bout de deux ou trois ans, de façon à revaloriser peu à peu notre monnaie et à revenir au vrai franc-or et non aux quatre sous de notre fausse stabilisation. Et ce dictateur supprimerait tous les services industriels d'Etat, tous les offices nationaux du pétrole ou de l'azote, toutes les exploitations parasitaires décorées d'étiquettes philanthropiques, y compris les Assurances sociales. Mais comment nommer ce dictateur? Et si on savait comment le nommer, qui oserait le nommer?

Alors, tout ce qu'on peut essayer de faire, c'est d'aménager mieux la fiscalité actuelle, de la rendre moins abusive, moins strangulatoire. Hélas! je crains bien que dans cette directive on se fasse beaucoup d'illusions. L'impôt le plus dangereux devient anodin quand il est très faible, et l'impôt le moins senti devient meurtrier quand il est trop fort. D'autant qu'il ne faut pas oublier que l'impôt qui n'est pas senti est quelquefois plus dangereux que celui qui pique très désagréablement, comme certains poisons qui ne font pas souffrir sont pourtant plus assassins que d'autres qui vous flanquent d'abominables coliques...

M. Georges Dovinne a raison de signaler parmi les impôts tueurs: 1° ceux qui frappent le travail, l'effort de production, la facilité des transports; 2° ceux qui étranglent l'épargne, le capital créateur; 3° ceux écrasent la famille, surtout la famille nombreuse, pourtant véritable et suprême richesse nationale. Les exemples qu'il donne au cours de son bref mais substantiel livre sont vraiment effarants.

L'effort de production est découragé, paralysé, tué par le fisc. Les sociétés industrielles versent à l'Etat le triple quelquefois de leur propre bénéfice; la taxe sur le chiffre d'affaires et la taxe de luxe semblent établies pour ruiner le patron, et la première est parfois perçue, chose inouïe, sur des pertes. Dans les exploitations des chemins de fer, le fisc touche sur les bénéfices treize fois plus que les actionnaires; le prix du charbon est majoré de moitié par le transport. Les droits

de mutation dépassent 20 % du prix des immeubles vendus. La taxe sur les valeurs mobilières est parfois supérieure au montant du coupon. L'imposition à outrance des valeurs étrangères les a fait fuir de France, et c'est faute au fisc que notre pays ne joue plus le rôle de banquier mondial qu'il jouait avant la guerre. L'appauvrissement général en résulte : en 1926, le total des émissions nouvelles en France a atteint 6 milliards de francs quand il s'élevait à 18 en Allemagne, 28 en Angleterre, 150 aux Etats-Unis. La France ne compte plus guère dans le monde économique, et peut-être ne comptera-t-elle bientôt plus du tout dans le monde démographique; chacun ne voudra plus avoir d'enfants, puisqu'il ne peut plus leur laisser ce qu'il a gagné; alors que les taxes successorales en ligne directe sont néant en Italie (tout de même, cela vaut bien un bon point à Mussolini!) et vont de 2 à 4 % en Angleterre, de 2,6 à 5,6 % en Allemagne, elles vont chez nous de 6,7 à 15,2 % (au-dessous du million). En vérité, on se demande comment un pays peut résister à une fiscalité aussi épuisante. Les historiens attribuent la ruine de l'Empire romain à ses impôts trop lourds; peut-être nous sembleraient-ils légers si un Dioclétien les rétablissait, en comparaison de ceux de ce temps-ci.

Mais nous revenons au rouet, comme disait Montaigne : il faut trouver 50 milliards par an! Si nos ineptes députés, au lieu de chercher à culbuter les ministres pour se mettre à leur place, avaient un peu de conscience et d'intelligence, ils s'attelleraient au problème et arriveraient à des résultats louables, car on obtient toujours des résultats quand on veut les obtenir. A défaut d'un plan complet et détaillé de réfection de nos impôts, qui demanderait un gros volume, on peut toujours leur indiquer un schéma, un fil d'Ariane pour reprendre l'expression de M. Dovinne. Notre budget est de 50 milliards : eh bien! qu'on le coupe en cinq tranches de 10 milliards chacune, la première qui sera non seulement maintenue, mais encore majorée de moitié — mais oui! — taxes sur l'alcool, le tabac, le jeu, etc.; la seconde qui sera maintenue sans changement; la troisième qui sera allégée de 25 %; la quatrième de 50 %; la cinquième de 75 % ou même supprimée (le moindre allègement sera du quart, car au-dessous il

ne profite qu'à l'intermédiaire). Cela fera donc un trou dans le budget d'environ 10 milliards. Pour le combler, j'accepterais la proposition de M. le professeur Faure d'instituer le sou du franc sur toutes les dépenses : celles-ci s'élèvent à 200 milliards par an, cela ferait juste 10 milliards; cette taxe ne devrait jamais être incorporée au prix et toujours payée à part. Tel restaurant annonce : « Déjeuner, 10 francs », on saurait qu'il y a une taxe de 0 fr. 50; tel complet est mis en vente à 300 francs, on saurait qu'il faudrait sortir 315 francs de sa poche, et ainsi de suite. Ce serait une petite gêne continuelle, mais salutaire : il est bon qu'on sache ce qu'on paie d'impôts. Rien ne serait plus juste, plus logique, plus favorable à la sobriété, à l'économie, à l'épargne. Et, par contre, que d'avantages! que de chinoiseries fiscales supprimées! que de taxes paralysantes ou détruisantes, elles-mêmes détruites!

Une seule objection, et grave : l'impôt sera dur pour les humbles! Eh! bonnes gens, croyez-vous que l'actuel est doux? Pour être larvé, il est peut-être plus nocif. On pourra d'ailleurs avoir des adoucissements autres que les abattements à la base si critiquables : 1° pas de sou du franc pour le pain et le sel; 2° et des allocations aussi généreuses qu'on voudra pour les familles nombreuses. Quant au jeune ouvrier célibataire, lui aussi paiera le sou du franc pour son apéritif, et plus que le sou du franc pour ses tuyaux de courses. Par contre, les impôts de mutation diminués de moitié, les impôts de transport diminués des trois quarts, les impôts de succession supprimés en ligne directe, cela vaut bien, en vérité, de payer une taxe de 0 fr. 30 quand on va dîner dans le plus modeste des restaurants, où le repas à prix fixe est de 6 francs.

Justement, le Parlement vient enfin, comme s'il avait lu le livre de M. Dovinne, de nous accorder quelques dégrèvements, et certes il faut s'en réjouir; mais comme cette réforme fiscale aurait pu être mieux faite! Pour faire plaisir au plus grand nombre d'électeurs possible, on a éparpillé les 5 milliards renoncés entre une foule de taxes, en les ramenant par exemple de 20 % à 19 %, sans voir que cette poussière de dégrèvements passera inaperçue. Pour obtenir un soulagement véritable, il aurait fallu, à défaut de l'incinération annuelle de 5 milliards de billets de banque, qui aurait été la vraie

solution scientifique, supprimer complètement telles taxes ou au moins les réduire de moitié. Dans ce cas, on s'en serait vraiment aperçu, et, si les taxes avaient été judicieusement choisies, l'économie nationale en aurait été sensiblement stimulée. Mais, surtout, il aurait fallu, à peine un trou bouché, ne pas en ouvrir un autre à côté; la loi sur les Assurances sociales menace de nous coûter beaucoup plus que les 5 milliards dégrevés, et il faudra dans quelque temps rétablir et peut-être augmenter les taxes supprimées!

Ah! quel service rendrait à la France celui qui découvrirait de nouvelles sources de richesse, pétrole, phosphate, houille, or même! La Gaule était pour les Romains le pays aurifère par excellence; qui sait si quelque jour on n'en découvrira pas des filons jusqu'ici insoupçonnés? Et il y a d'autres sources de profit encore! M. Georges Ladoux, qui, pendant la guerre, fut le chef du service de contre-espionnage de notre état-major, et qui a pris part au miracle de la Marne, en rêve un autre qui nous sauverait économiquement, comme le premier nous a sauvés militairement, ce pourquoi il intitule **L'Heure du miracle** le livre dans lequel il nous apporte cette bonne nouvelle salvatrice.

En quoi consistera cette richesse imprévue? Le sous-titre de l'ouvrage nous le fait deviner : *Impression de voyage de deux Américains à travers nos stations touristiques et thermales.* Cette richesse, ce sont nos villes d'eaux, nos plages, nos centres de tourisme. Et, à vrai dire, ce n'est pas là une découverte. Il y a longtemps que nous savons que les dépenses des étrangers en France constituent pour nous, comme les frets de marine marchande pour les Anglais, la plus précieuse de nos exportations invisibles, suffisant presque à compenser le déficit de notre balance commerciale. M. Ladoux se contente donc de nous demander de mieux exploiter cette source de richesses, et il semble bien qu'en appliquant ses idées on pourrait en intensifier le rendement. Notre balance du commerce a été en déficit, pour 1929, d'une dizaine de milliards; eh bien! aménageons nos hôtels de façon à y attirer les étrangers et à les y faire dépenser une correspondante dizaine de milliards : ce n'est pas plus difficile que cela!

Plaisanterie à part, la chose est très possible. Nous avons le pays le plus merveilleux qui soit et du pittoresque le plus varié : hautes montagnes, vallées royales, plages délicieuses, tous les paysages, tous les climats; nous disposons d'une gamme de sources minérales auxquelles l'étranger n'a rien de comparable, de quoi guérir toutes les maladies connues et même inconnues; nous avons des villes où se ruent tous ceux qui, dans les cinq parties du monde, aiment l'élégance, la beauté, le luxe, le plaisir; et ces ressources qui, avec un peu d'habileté et de publicité, rapporteraient des milliards, nous les laissons gaspiller par l'ignorance, la maladresse, l'âpreté au gain de leurs exploitants! Espérons, puisque nous jouissons, depuis le nouveau cabinet Tardieu, d'un Commissaire général du tourisme ayant ses entrées au Conseil des ministres, que les choses vont changer; il ne s'agit pas de tout bouleverser, encore moins de tout réglementer, mais, au contraire, de tout rationaliser, ce qui impliquera liberté, initiative, harmonie, contrôle, agrément général. L'heure semble favorable; nous avons un ministre de la Santé publique, un sous-secrétaire d'Etat de l'Economie nationale et un commissaire au Tourisme; si ces messieurs, qui se nomment Désiré Ferry, François Poncet et Gaston Gérard, veulent bien en prendre la peine et combiner leurs efforts au lieu de se les paralyser, ils peuvent tirer de nos richesses touristiques et thermo-climatiques, pour employer ces néologismes à la mode, des ressources financières qui seront les bienvenues, car il ne faut pas oublier qu'avec les dépenses nouvelles que provoque la folie socialiste nous ne tiendrons le coup qu'en découvrant des richesses non moins nouvelles!

Le titre de la plaquette du docteur Schiffer, directeur de la revue *Oriens*, paraissant en Amérique, **Les Dettes de guerre et la constitution d'un fonds des professionnels intellectuels et de la paix**, explique suffisamment ce que propose son auteur. Il veut que les Etats-Unis prélèvent sur les sommes qui leur sont dues par les autres pays de quoi constituer un fonds susceptible de rapporter cinq milliards de francs par an. Ce rêve n'est pas au-dessus des forces de la République étoilée qui a des excédents budgétaires de près d'un milliard

de dollars, soit 25 milliards de nos francs-papier; en affectant à ce fonds futur lesdits excédents pendant quatre ans seulement, on constituerait le capital demandé. A quoi les revenus de ce fonds seraient-ils affectés? L'auteur ne le dit pas au juste, et l'*Institut international d'éducation populaire* dont il souhaite la création aurait besoin d'être précisé dans ses grandes lignes, de même que le *Congrès international des intellectuels*, pour lequel il rêve de grandes destinées; mais le principe qu'il pose n'en est pas moins excellent et on ne peut que l'approuver : la science doit agir partout, en Europe ainsi qu'en Amérique, comme patronne suprême de la civilisation et de la paix, et si les Etats-Unis lui permettent financièrement de jouer ce rôle, ils auront droit à toute notre reconnaissance.

Mémento. — G. Espé de Metz (Général X...) : *J'en appelle au Monde civilisé. Lettre ouverte aux membres de la S. d. N.*, Brumauld, 101, rue de Charonne. Un livre plein de bonne volonté, encore qu'un peu confus; il semble qu'on lit un recueil d'articles de journaux, à quoi l'on préférerait un livre véritable, mûri, composé et synthétisé avec la matière de ces articles. L'auteur a d'ailleurs bien raison de prôner l'extension de la Croix-Rouge (*Crux, spes unica,* dit-il quelque part) qui a eu le mérite de mettre un peu d'humanité dans les procédés, même modernes, de la guerre, et raison aussi de combattre la dénatalité et le malthusianisme (à ce propos, c'est bien le pasteur Malthus, contrairement à ce qui est dit en note page 217, qui a préconisé la restriction intentionnelle, mais sous forme de continence; nos néo-malthusiens veulent à la fois la copulation et la stérilisation, avec même au besoin l'avortement. — Justement l'*Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* insiste, dans son dernier *Bulletin,* sur les chiffres fâcheux de l'année 1929; déficit des naissances 12.564; déficit global de la population 77.557. Cette question de la dénatalité-dépopulation est la plus grave qui soit et nos politiciens devraient bien s'en préoccuper en laissant de côté le souci de leur réélection. Cartel ou pas cartel, Dieu ou pas Dieu, comme disait Maurice Beaubourg, vieilles lunes! c'est France ou pas France qui se pose. Cette loi folle des Assurances sociales aurait été loi salutaire et salvatrice si elle n'avait visé que le risque Maternité, et si, le visant, elle avait mis dans le mille! Tous les autres risques sont suffisamment couverts par les lois existantes ou l'auraient été complètement par le libre développement de la Mutualité. Seul le risque maternité, source

de la repopulation, aurait du être pris en sérieuse, très sérieuse considération. Car enfin avant de songer à la lutte des classes, il faudrait savoir s'il y aura seulement des classes! — A ce propos, notons qu'au *Conseil supérieur de la natalité*, le président, M. Isaac, a donné sa démission pour raisons de santé et a été remplacé par M. Risler, les vice-présidents étant MM. le professeur Pinard et les députés Landry et Duval-Arnould; à ce propos, pourquoi ne pas ériger ces cinq messieurs en Directoire en leur confiant une dictature spécialisée. Ce serait là de l'excellent mussolinisme! — *L'Animateur des temps nouveaux*, par la plume de M. Gaston Varenne, met au point la question du Surmenage scolaire; j'ai déjà donné ici, il y a longtemps, la formule idéale : 8 heures de travail (aujourd'hui certains candidats aux grandes écoles piochent jusqu'à 10 et 12 heures), dont 4 de travail intellectuel (2 de classe, 2 d'études) et 4 de travail matériel (2 de métier ou de beaux-arts, 2 de jeux, sports et gymnastique; mais ce programme judicieux a force chances de ne pas être admis.

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Dhan Gopal Mukerji : *Brahmane et Paria* (traduit de l'anglais). Victor Attinger. — Walter B. Harris : *Le Maroc disparu* (traduit de l'anglais), Plon.

La collection « Orient », des Editions Victor Attinger, a publié un livre curieux de Dhan Gopal Mukerji : **Brahmane et Paria** (*Caste and Outcast*). L'auteur est un Hindou, né de parents brahmanes, dans un petit village des environs de Calcutta. C'est probablement la première fois qu'il nous est donné de lire les confidences d'un homme entièrement élevé dans les usages de sa caste; qu'il nous est permis de le suivre dans la vie quotidienne et familiale de cette Inde restée si mystérieuse pour les Européens, même pour ceux qui l'ont habitée longtemps.

Cet ouvrage est divisé en deux parties, ainsi que l'indique le titre. Dans la première, *Brahmane*, l'auteur nous décrit minutieusement sa jeunesse, ses premières impressions. Il insiste d'abord sur un point fort important. On ne comprendra pas, dit-il, « même approximativement, la vie hindoue, si l'on n'a constamment présent à l'esprit ce qui en constitue le fond permanent : la vie religieuse ». Il s'explique longuement sur

ce sujet. C'est ainsi, par exemple, qu'il nous dit qu'il ne croit pas inutile de nous exposer brièvement l'idée que les Hindous se font de l'esprit humain, car elle reste souvent obscure pour l'intelligence des Occidentaux. L'Hindou distingue en chacun de nous deux domaines : le conscient, la partie agissante de notre être; et l'inconscient qui en est la partie éternelle, l'âme. Le conscient aurait été *créé* par l'inconscient, pour accomplir ses desseins. Si donc l'enfant se répète continuellement : « Je suis infini », son esprit arrive peu à peu à se sentir infini; et l'inconscient, qui est son moi infini, s'identifie graduellement avec le conscient, en sorte qu'ils ne font plus qu'un. Cette philosophie panthéiste, qu'il n'y a pas lieu d'analyser ici, d'ailleurs, ne nous est pas aussi étrangère que paraît le croire notre auteur. Seulement, il est bien certain que cela garde presque toujours pour nous une apparence purement intellectuelle; tandis que pour l'Hindou, même peu cultivé, ces méditations continuelles sur le conscient et l'inconscient qui se pénètrent et ne font plus qu'un, conduisent à des états mentaux qu'il nous est assez difficile de concevoir. Et ici se présente un autre écueil. L'auteur est un indien; mais il n'a pas écrit son livre dans sa langue natale : c'est en anglais qu'il l'a rédigé. Sans doute, il connaît très bien cette langue; seulement, ce n'est pas la sienne. Et c'est grave pour l'exposition des idées religieuses qu'il nous développe. De plus, l'ouvrage est traduit de l'anglais, ce qui complique encore les difficultés; et bien que ce travail me paraisse avoir été très bien fait par Mlle Sophie Godet, il y a là des occasions d'erreurs inévitables.

Quoi qu'il en soit, Mukerji, après les détails donnés sur son enfance et en particulier sur sa mère, qu'il vénéra, nous raconte comment arriva l'époque où il devait devenir prêtre, s'il le désirait. A la suite d'une initiation que le lecteur curieux devra lire dans le livre, le prêtre initiateur prononça la parole suprême : « Tes parents sont morts. Ta famille est morte. Tu es mort. Une seule chose te reste et c'est ton pèlerinage vers l'éternité. Pars. » Ensuite, le jeune sacerdote mendie, selon la coutume; fait un pèlerinage à Bénarès, la ville sainte; va dans les montagnes (l'Himalaya) et visite quelques-uns des grands temples souterrains de l'Inde. Son pèlerinage accompli, l'auteur rentre dans son village pour y mener la vie d'un prêtre.

Il marie les jeunes époux, il soigne les malades, il lit les poèmes épiques. Tout en remplissant ses fonctions, il fréquente l'école chrétienne et étudie, dit-il, avec soin le Nouveau Testament. Mais au bout de très peu de temps, il renonce à la prêtrise, se rendant compte « que ce n'était pas sa place ». Cela peut sembler singulier à un Occidental, confesse Mukerji, mais pour un Hindou, il n'y a rien d'étrange; cela arrive fréquemment sans que nul s'en étonne. Et le jeune homme quitte encore le foyer paternel... pour aller vendre des châles. Ce nouveau voyage est curieux, non seulement à cause des détails pittoresques, des incidents, mais plus encore parce qu'il n'a aucunement pour but des intérêts mercantiles. Cependant, las, assez vite, de ces transactions, l'ancien prêtre reprend le chemin de la maison paternelle, mais c'est pour entrer bientôt à l'université de Calcutta. Ce n'est d'ailleurs encore qu'une étape. A l'université, Mukerji nous confie qu'il travaillait de toutes ses forces, mais luttant continuellement « contre l'ennui que lui inspiraient ses maîtres ». Son âme avait soif d'espace, « de quelque chose qui lui restait inaccessible ». C'est, je crois bien, actuellement, l'*état d'âme* d'un grand nombre de jeunes gens appartenant à différentes races, à des civilisations fort différentes; ce qui peut faire présager un singulier remue-ménage sur notre planète. Attiré, en dépit de lui-même, par la lumière du « phare » de l'Occident, notre jeune brahmane quitte son pays, malgré son profond amour pour sa mère, alors presque mourante. Il va d'abord au Japon, afin d'y étudier « la filature et les métiers à tisser ». Il n'y reste pas très longtemps. Le Japon, c'est encore l'Orient. Et c'est autre chose qu'il cherche.

Ici commence la seconde partie du livre : *Paria,* qui n'est pas la moins curieuse pour nous. C'est en Amérique du Nord, on le devine, que débarque bientôt Mukerji, après dix-sept jours de traversée dans un entrepont réservé aux Asiatiques. Son étonnement d'abord est fort grand, un peu comme s'il abordait dans une planète nouvelle. Mais sa sérénité, sa résignation d'Oriental le servent en cette circonstance. Il veut d'abord s'instruire. Il se hâte de gagner Berkeley, siège de l'Université de Californie. Quinze dollars, prêtés par un ami, sont bientôt absorbés par ses frais d'inscription et d'autres

menues dépenses. Que faire? Ce que font beaucoup d'étudiants modernes. Il se place comme domestique dans les moments qui lui restent libres. Il fait des lits, lave la vaisselle, etc. Et tout cela avec beaucoup de sérénité. Il a des « amis » socialistes; il fait la connaissance d'un étrange milieu spirite. Et pendant ses vacances d'étudiant, il travaille comme manœuvre dans les champs de la Californie. Enfin, après toutes ces épreuves, il obtient sa licence et peut donner, dans un collège universitaire, une série de leçons sur la littérature comparée. Ensuite, il entreprit une série de conférences qui le mirent en contact avec un grand nombre d'autres milieux américains.

Et Mukerji, après avoir goûté jusqu'à la lie, nous dit-il, à la civilisation occidentale, se décide à retourner dans son pays (j'ai idée qu'il n'y restera pas longtemps).

Cependant, dans un dernier chapitre, *Epilogue*, l'auteur nous donne ses impressions d'ensemble. Pour lui, la civilisation de son pays est *morte*. Quant à l'Europe, elle ne saurait attirer maintenant un Hindou. Sauf la Grèce, qui parle encore au cœur de sa race (je pense qu'il s'agit de l'antique Hellade), notre continent n'est « ni assez vieux pour se montrer tutélaire, ni assez jeune pour être gracieux ». Dans cinq cents ans, prédit Mukerji, l'Amérique « sera en possession d'une culture unique en son genre, magnifique et souveraine ». Ce doit être aussi l'opinion de beaucoup d'Américains, — mais bien avant l'époque fixée par cet Oriental!

Le Maroc disparu est, à mon avis, un livre que l'on peut placer dans sa bibliothèque, certain que, plus tard, on le relira avec plaisir et profit. L'auteur, Mr. W. B. Harris, est un grand journaliste anglais, correspondant du *Times*, connaissant parfaitement l'arabe et qui fut souvent chargé de missions délicates par des représentants officiels de son pays. C'est en 1887 qu'il pénétra pour la première fois à la cour marocaine, peu de mois après son arrivée au Maroc, lorsqu'il fut invité par sir William Kirby Green à l'accompagner dans son ambassade près du sultan Moulay Hassan, alors à l'apogée de sa puissance. C'était, de l'avis de l'auteur, un homme cruel, mais certainement capable. Il maintenait l'ordre parmi les tribus anarchiques et brisait les révoltes qui surgissaient sans cesse

en se transportant avec rapidité à travers le pays, accompagné de la cohue de ses *harkas*.

L'envoyé du gouvernement britannique fut reçu par le sultan à Marrakech, ville à peu près inconnue, à l'époque, par les Européens. M. W. B. Harris nous fait de cette entrevue une description pittoresque, colorée, qui est d'autant plus intéressante à lire aujourd'hui que ce *passé* a complètement disparu — et à jamais. Par la suite, bien qu'ayant été présenté à Moulay Hassan chaque fois qu'il accompagnait des missions anglaises, Mr. W. B. Harris n'eut jamais de conversation personnelle avec lui. A cette époque, d'ailleurs, la cour était très fermée et la plus rigide étiquette était de mode. Ce souverain avait une très belle apparence. Ce qui frappait le plus en lui était le sérieux et la tristesse de son visage. Parti pour réprimer une révolte au Tadia, il mourut dans son camp, en plein pays ennemi, ce qui donna lieu à de nombreuses difficultés, la disparition d'un monarque absolu laissant la contrée sans chef jusqu'à ce que son successeur fût reconnu. Ce fut son plus jeune fils, Moulay Abd el Aziz, qui lui succéda, proclamé à Rabat où les plus rapides coureurs avaient été envoyés au moment de la mort du souverain. Aussitôt que le gouvernement fut suffisamment organisé, la cour quitta Rabat pour Fez, la vraie capitale du pays. On était en 1894. Le nouveau sultan avait alors vingt ans. Ce ne fut qu'en 1901 que M. W. B. Harris put pénétrer dans son intimité. C'était un jeune homme très timide et entièrement sous la coupe de Ba Ahmed, le fameux grand vizir. Il tenta de faire des réformes à sa cour et dans son royaume; mais il était follement insouciant. Ce fut bientôt le règne des *mercantis* et la décadence commença. A cette époque, l'influence allemande était très grande à la cour. Le gouvernement français insistait vivement pour faire accepter par le sultan des projets de réforme, et l'assistance de l'Angleterre en cette circonstance était acquise. La tentative échoua, ce qui amena indirectement la chute de M. Delcassé et l'acceptation de réunir une Conférence internationale au Maroc. Cette conférence fut celle d'Algésiras. Mais les choses n'allèrent pas mieux au Maroc. L'insouciance et la prodigalité folle d'Abd el Aziz amenèrent des soulèvements de tribus et des tentatives de détrônement. Moulay Hafid, son demi-frère,

leva l'étendard de la révolte dans le Sud du Maroc en 1908 et se fit proclamer sultan. Déjà les Français, l'année précédente, avaient bombardé Casablanca après le massacre d'un certain nombre d'ouvriers européens. Ce fut le commencement de l'occupation française, suivie bientôt du protectorat et la fin sans doute d'une civilisation originale qu'on respecta et qu'on respecte encore le plus possible, mais destinée à disparaître inévitablement, quelque regret que l'on en éprouve. Ce n'est qu'une affaire de temps.

Il y a, dans le livre de Mr. W. B. Harris un chapitre tout entier consacré au fameux Raisouli, et ce n'est pas le moins intéressant; puis un autre aux confréries religieuses. Enfin, à la fin du volume, l'auteur nous expose des idées très justes au sujet de l'avenir de ce pays et rend hommage au maréchal Liautey et au rôle éminemment civilisateur de la France depuis l'établissement de notre protectorat.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Europe : Lettres de Sacco et Vanzetti. — *L'Archer* : Pierre Frayssinet, poète, mort à 25 ans; l'homme, l'œuvre; une ode. — *La Revue de Paris* : la mode, l'arpète, d'après un couturier. — Mémento.

Europe (15 mai) publie des lettres écrites, de la prison où ils attendaient la mort, par Sacco et Vanzetti. Même si l'on ne croit pas à l'innocence de ces hommes suppliciés, il est impossible de n'être pas ému par l'accent généreux de ces écrits. De leurs auteurs, M. Pierre Vignard, le traducteur français de cette correspondance, peut écrire en toute sincérité : « Il n'y avait pas une ombre sur ces deux âmes. »

Le premier, après sept années de détention et promis à la chaise électrique, s'adresse ainsi à son fils :

> Oui, Dante, ils peuvent crucifier nos corps aujourd'hui comme ils font, mais ils ne peuvent détruire nos idées, elles resteront pour les jeunes gens de l'avenir. Dante, quand je dis que trois vies humaines sont enterrées, je veux dire qu'il y a avec nous un autre jeune homme, Celestino Maderios, qui doit être électrocuté en même temps. Il a été deux fois dans cette terrible Maison de la Mort qui devrait être démolie par les marteaux du vrai progrès.

cette horrible maison qui sera dans l'avenir la honte des citoyens du Massachusetts. Ils devraient détruire cette maison et mettre à la place une usine ou une école pour instruire quelques-uns des pauvres orphelins du monde.

A une correspondante amie, il confesse : « Je n'ai pas versé une goutte de sang, ni volé un centime dans toute ma vie. » Et il déclare : « On ne peut trouver un peu de bonheur en ce monde qu'avec la vertu et l'honnêteté. » Il invente, pour exprimer son état, des images d'une force admirable :

On a déjà écrasé et exprimé de moi le meilleur de ma vie, aussi je n'ai plus assez de force vitale pour amener à la surface ce que je pense au fond de moi-même. Pour peu que l'on m'écrase encore et qu'on me tienne sous le pressoir, je deviendrai si doux et si suave que l'on pourra faire mon autopsie sans que je manifeste.

Une Mrs S. R. Adams lui ayant proposé de faire telle déclaration qui « aiderait » à sa mise en liberté et à celle de Vanzetti, — Sacco répond :

Nous ne pouvons pas la faire parce que c'est une chose que nous ne comprenons pas et qui est contre notre conscience. Vous pensez et croyez autrement et pour vous, faire ce que vous suggérez ne pourrait être qu'utile et bon. Je ne peux pas vous expliquer pourquoi nous ne comprenons pas les choses de la même façon. Ce serait trop long à expliquer. Mais nous aussi avons une foi, une dignité, une sincérité. Notre foi est maudite, comme toutes les fois anciennes l'ont été pour commencer. Mais nous lui serons fidèles aussi longtemps que nous croirons honnêtement avoir raison. Si Nick et moi avions gardé les vieilles croyances, pratiqué la vieille morale et vécu la vieille vie approuvée par les lois et les églises, nous serions devenus riches aux dépens des pauvres, nous aurions eu des femmes, des chevaux de l'argent, des honneurs, des enfants, tous les repos, l'abondance, les plaisirs et les joies de la vie. Nous avons renoncé volontairement à toutes les joies de la vie quand nous avions vingt ans. Plus tard nous avons tout sacrifié à notre foi. Et maintenant que nous sommes vieux, malades, écrasés, près de la mort : maintenant que nous avons enduré trois morts et tout perdu, faudrait-il déserter, renier, être vils par amour pour notre misérable carcasse? Jamais, jamais, jamais, chère amie Adams. Nous sommes prêts à souffrir autant que nous avons souffert, à mourir, mais nous resterons des hommes jusqu'au bout. Si au contraire on me prouvait que j'ai tort, alors je changerais. C'est la seule chose qui me ferait changer.

A leur ami H. W. L. Dana (actuellement professeur à la Nouvelle Ecole de Recherches sociales de New-York), les deux condamnés mandaient le 22 août 1927, peu d'heures avant le supplice :

... Dans notre cercueil reposera l'optimisme de nos amis et notre pessimisme. Ce que je désire le plus ardemment dans cette dernière heure d'agonie, c'est que notre affaire et notre destin soient compris dans leur essence et servent comme une leçon terrible pour les forces de la liberté — afin que nos souffrances et notre mort n'aient pas été vaines.

... Saluez je vous prie tous les camarades que vous verrez en Europe et dites-leur ce qu'il y a dans nos cœurs. Pour vous, nous vous envoyons un dernier, un suprême au revoir et une fraternelle étreinte. Soyez brave et de bonne humeur, frère Dana.

§

Quelle profonde impression de tristesse! Lire de très beaux vers signés d'un nom tout à fait inconnu et apprendre que son auteur est mort! Un article de M. Marc Saint-Saens, dans **L'Archer** (avril), nous apprend qui était Pierre Frayssinet, Toulousain, « actif, alerte, heureux » qui « meurt en quelques heures le 16 décembre 1929 à l'âge de 25 ans ». L'année d'avant, ce poète venait de publier une thèse sur la *Politique monétaire de la France, de 1924 à 1928.* Il se préparait au concours si difficile qui ouvre la carrière d'Inspecteur des Finances. Il avait écrit « de nombreux poèmes, un petit roman d'une forme neuve, deux tragédies », — un *Ajax désespéré,* une comédie : *Plutus.*

Je n'essaierai pas — écrit M. Saint-Saëns — de définir la personnalité si complexe de Pierre Frayssinet ni d'analyser son œuvre, qui sera publiée. Je dirai seulement l'impérissable souvenir qu'il nous laisse. Sous les dons les plus séduisants et les plus brillants, il avait un cœur et un esprit d'une infinie profondeur. Depuis les hautes spéculations de l'intelligence pure, — il était excellent mathématicien — jusqu'aux frémissements des plus intimes émotions de l'art, il a joué intensément sur la gamme la plus étendue qui puisse aller du cœur au cerveau; et cet égal bonheur en toutes choses, cette universalité ne furent jamais chez lui de la dispersion. Il harmonisait tout. Son activité d'ailleurs était sans hâte; les fruits mûrs de son intelligence et de sa sensibilité, il les cueillait avec grâce.

Il était ami précieux et artiste. Non seulement celui dont on a la joie d'être compris, mais encore celui qui provoque la verve, le désir de l'œuvre toujours plus belle. Il a laissé des notes sur la sculpture égyptienne et sur la sculpture grecque, et je me rappelle les heures passées avec lui dans les salles du Louvre.

Evoquant ses promenades en compagnie de Pierre Frayssinet « dans sa Gascogne harmonieuse », M. Saint-Saëns note bien joliment : « Nous étions ces petits personnages rêveurs que Claude Le Lorrain a mis dans ses trop nobles paysages pour les attendrir. »

Et, vraiment, Pierre Frayssinet mérite l'admiration et les regrets ! Cette *Ode au Rêve* est une pièce achevée. Elle honorerait un artiste dans la maturité de sa maîtrise. Elle émerveille d'être l'œuvre d'un homme aussi jeune. Que n'eût-il donné plus tard! Que ne produirait-il! Quelles espérances ont disparu avec lui!

Ah! que je laisse enfin mon travail et ma peine
Puisque fume aux maisons la douceur du repos,
Et dans ce calme soir que je trouve et retienne,
O Rêve, tes fuyantes eaux!

Car je sens, à jeter ce fardeau de mon âme,
S'ouvrir un vif appel où se brûle l'émoi
Aussi soudainement que le fait une flamme
Dans l'immense vent qui la boit.

Que je sois las ainsi que l'est un ciel tranquille,
Que je marche au soleil dans la sérénité
De ce nuage blond attardant sur la ville
Une lente mobilité!

Alors ma voix chantera des poèmes
Ivres de ciel, de joie et de clarté
Où notre esprit de soi-même emporté
Reconnaîtra le chant de ce qu'il aime.

J'aurai des bleus où sera tout le jour,
Des lieux très grands où sonnent les paroles,
Et je caresserai l'image folle
Où les cœurs insensés s'attachent sans retour.

Ah! que je jette enfin ce fardeau de misère,
D'ombres, d'ennuis obscurs et de stérilité!
Ce soir, laissant soudain la ville sans gaieté,
Je vais dormir dans la lumière!

§

M. Jean-Charles Worth, le couturier, traite de « La Mode » dans **La Revue de Paris** du 15 mai. Il attribue la « royauté incontestée de Paris », quant à l'art d'habiller la femme, à « la prédominance de l'esprit de société français depuis le XVIIe siècle ». Il met en cause aussi « la puissance de notre culture » et « l'autorité de notre politique » depuis ce temps jusqu'à nos jours ». Cependant, il constate :

La « Couture », telle qu'elle existe aujourd'hui, est l'œuvre de Charles Frédéric Worth, mon grand-père. Fils d'un avocat anglais qui perdit sa fortune, il fut, très jeune encore, envoyé en France, après avoir été employé comme tout petit commis dans un magasin de Londres. Il entra donc, à Paris, dans une maison qui vendait des étoffes destinées aux confectionneuses. Les draperies et soieries étaient simplement drapées à la main sur une jeune employée et présentées ainsi aux acheteuses. Mon grand-père eut alors l'idée d'acheter des tissus aux fabricants, puis d'en faire exécuter lui-même et d'en user pour réaliser des modèles de robes.

Il s'établit alors avec un associé rue de la Paix, dans l'immeuble où nous habitons encore. La protection de l'Impératrice facilita l'œuvre commencée : ainsi se trouvait fondée la première maison de couture. Depuis, la concurrence a multiplié ces maisons, mais l'honneur lui revient d'avoir installé à Paris une des industries les plus prospères de notre pays.

La tradition se trouve donc maintenant parfaitement bien établie et le foyer de la mode féminine est, sans conteste, notre capitale.

Voilà donc comme l'initiative d'un jeune Anglais et la protection d'une souveraine de sang espagnol ont permis à notre esprit, de Louis XIV à Napoléon III, d'établir la royauté universelle de la couture française!

Il est toujours divertissant de lire une page sérieuse inspirée par un objet futile :

Une tendance de plus en plus nette s'affirme, qui tend à réserver pour chaque occupation de la journée une toilette distincte dans sa ligne, sa matière, sa couleur. Là, comme partout ailleurs, semble jouer la loi de la *spécialisation*. Autrefois, en effet, la chasse et l'équitation seules réclamaient un habit particulier, nettement différent des autres. Aujourd'hui, la promenade du matin,

le thé, le dîner, la soirée, les sports, fournissent autant d'occasions de varier le costume et d'établir des catégories séparées qui, peu à peu, se constituent leur esthétique propre.

Dans ces compartiments différents, la seule loi qui paraisse constamment présider aux changements du goût est celle de la réaction. Notre œil se lasse de ce qu'il a préféré et cherche volontiers à l'opposé, comme s'il voulait atteindre un idéal dont il ne peut jamais posséder qu'une moitié à la fois!

M. Worth rend hommage très galamment à ses collaboratrices. Elles « savent transformer nos idées, et souvent aussi y mêler les leurs », écrit-il, et « depuis l'arpète jusqu'à la première ».

L'« arpète », dans notre argot de Paris, était autrefois une petite bonne femme, vrai moineau de notre capitale, mise en apprentissage par ses parents vers l'âge de treize ans. Son rôle principal, autrefois, consistait à ramasser les épingles, à chercher les différentes fournitures de mercerie, à faire les courses des ouvrières lorsque celles-ci « cassaient la croûte » dans les ateliers. Aujourd'hui, il y a des règles strictes pour l'apprentissage; la main-d'œuvre se raréfiant par suite de la demande de personnel féminin dans les usines à grand rendement, il faut suivre de beaucoup plus près les progrès de l'apprentie pour qu'elle puisse rapidement atteindre les échelons supérieurs. Par suite de la cherté de la vie et des règlements qui régissent nos heures de travail, l'apprentie est payée relativement plus cher qu'avant la guerre. Il faut qu'elle obtienne en peu de temps un salaire lucratif qui l'éloignera des usines où le travail, assez bien rétribué, demande moins de connaissances techniques que dans nos ateliers de couture. Une femme peut, aujourd'hui, avec le progrès de la science moderne, conduire des métiers qui réclament moins de savoir professionnel que nous n'en exigeons de nos apprenties. Aussi, pour créer ces techniciennes, avons-nous institué dans nos maisons des cours d'apprentissage placés sous la surveillance d'une maîtresse. Les apprenties sont obligées d'assister très régulièrement à ces cours, et la « première » qui les retiendrait à l'atelier en prétextant une commande urgente encourrait un blâme certain.

§

MÉMENTO. — *Æsculape* (avril) : numéro consacré au sein et à l'allaitement. — De M. Jean Avalon : « Anne de Boleyn eut-elle trois seins? »

Contacts (mai) : « Connaissance du mysticisme », par M. Jean Desthieux. — Poèmes de M. Marcel Ormoy.

Le Correspondant (10 mai) : M. Bernard Fay : « Dernières amours d'un philosophe »; c'est Franklin. — « L'empereur François-Joseph à Nancy », par Mgr Foulon.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : fin des si curieux mémoires de Caulaincourt. — Série nouvelle des lettres de jeunesse du général Mangin.

La Bourgogne d'or (mai) : « Printemps parisien », par M. P. Aguétant.

La Revue hebdomadaire (17 mai) : « Le miracle de *Miréio* », par M. Armand Praviel. — Suite des Cahiers de Barrès.

La Revue de France (15 mai) : « Louis-Philippe avant le trône », par M. R. Recouly. — « La jeunesse de Ch. Nodier », par Mme Marg. Henry-Rozier. — « De Vergy à Moutaulot », par M. Henri de Régnier.

Les Primaires (mai) : « Le souvenir d'Albert Thierry » et de beaux poèmes de celui-ci.

Septentrion (avril) : « Souvenirs sur Clemenceau », de M. Emile Buré.

La Revue Mondiale (15 mai) : « Troubles dans le monde », par M. J. L. F. — « La lutte des langues en Belgique », par M. Paul Priest. — « La cause des dialectes provinciaux », par M. Albert Sauzède.

Latinité (mai) : comte Soltykoff : « La nouvelle idéologie russe ». — René Quinton : « Le Chef ». — « Poèmes », de M. André Mary.

La Revue Universelle (15 mai) : M. Ch. Maurras : Souvenirs politiques, affaire Dreyfus. — M. Camille Mauclair : « L'énigme de Greco ».

La Nouvelle Revue Française (1er mai) : numéro en hommage à Mistral.

Le Feu (avril) : numéro qui révèle un paysagiste provençal mort en 1844 : J.-A. Constantin.

Le Crapouillot (mai) : Les Salons. — « Propos sur New-York », par M. Maurice van Moppès. — « Sic », nouvelle série de documents humains du temps de la Grande Guerre », recueillie par M. Robert Francheville.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

La grande saison de Paris. — Arturo Toscanini. — L'Orchestre Philharmonique de Berlin. — *Le Prince Igor* et *Rouslan et Ludmila*, par l'Opéra Russe de Paris.

La Grande saison de Paris est de moins en moins parisienne. Nous en faisons les frais, nous fournissons les salles et le public. Des troupes étrangères, des artistes d'outre-Rhin ou d'outre-Atlantique en recueillent les profits matériels et moraux. Le bilan de ces échanges n'est pas reluisant, et celui de nos activités propres se révèle lamentable. A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'Opéra-Comique n'a pas encore donné son spectacle de printemps, mais l'Opéra, lui, vient de fournir son grand effort annuel. Il a monté la *Tentation de saint Antoine,* de M. Brunel, c'est-à-dire un ouvrage terriblement « coco », une grande machine poussiéreuse et sans âge, une sorte de démonstration par l'absurde de l'imbécillité des formules théâtrales qui, cinquante durant, ont trouvé asile au palais Garnier.

Pendant ce temps, les manifestations sensationnelles se multiplient, aux Champs-Elysées, salle Pleyel, voire même à l'Opéra, sous les pavillons allemand, russe et américain, qui mettent en évidence des chanteurs meilleurs que ceux dont nos scènes officielles se contentent, des metteurs en scène mieux doués, des orchestres plus nombreux, mieux payés, plus disciplinés, mieux dirigés, des décors et des costumes qui témoignent d'un goût à la fois hardi et sûr, trop souvent absent chez nous.

On se console en remarquant que ces Allemands et ces Américains ne tiendraient pas tant à la consécration de Paris, si Paris avait cessé d'être la capitale artistique de l'univers civilisé. Et c'est vrai. Mais la situation n'en commence pas moins à devenir inquiétante. En art comme en stratégie, il est toujours fâcheux de laisser aux autres l'initiative des opérations.

Nous n'essayerons pas aujourd'hui de démêler les causes générales et lointaines de cette carence de notre art national. Il en est une immédiate : nous manquons d'animateurs, beaucoup plus que d'artistes créateurs et d'interprètes de talent. Nous manquons de grands directeurs de théâtre. On peut

penser ce qu'on voudra des dirigeants de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et même admettre qu'ils font pour le mieux au milieu de circonstances difficiles. Tout le monde sera d'accord pour reconnaître que ni M. Jacques Rouché ni M. Georges Ricou ne poussent très loin le goût de l'aventure et du risque. Pour donner une impulsion au théâtre lyrique français, au ballet, à la décoration, à la mise en scène, pour imaginer, organiser, décider, pour s'emballer en faveur d'une œuvre, jouer une partie et forcer le destin, personne. Nous avons de prudents administrateurs. Mieux vaudrait quelque aventurier d'envergure qui tirât parti de nos ressources, lesquelles sont immenses. Compositeurs, poètes, peintres, interprètes, danseurs, danseuses, nous avons à Paris tout ce qu'il faut, ou nous pouvons tout avoir. La crise est celle des chefs.

§

Quand on a vu tous les inconvénients et les points faibles de la situation, il ne reste plus qu'à se faire une raison, et à constater que Paris est tout de même assez agréable en ces mois de printemps. A quelques jours de distance, nous avons vu se succéder M. Toscanini et l'Orchestre Philharmonique de New-York, M. Furtwängler et l'Orchestre Philharmonique de Berlin, Mme Pavlova et sa Compagnie, enfin les extraordinaires spectacles de l'Opéra russe de Paris, sans compter les curieuses réalisations du Théâtre Kamerny, de Moscou, dont nous dirons une autre fois, si nous en avons le loisir, pourquoi elles nous ont laissé indifférent et déçu.

§

Le maître des maîtres, le roi des conducteurs d'orchestres, pour reprendre l'expression d'un de ses pairs, n'avait jamais dirigé de concert symphonique à Paris. C'est dire avec quelle curiosité tout ce qui compte dans les milieux mélomanes s'est transporté à l'Opéra les 3 et 4 mai. Le deuxième concert, le seul auquel nous ayons assisté, comportait notamment une Symphonie de Haydn, la *Mer* de Debussy, le *Boléro* de Ravel et l'Ouverture des *Maîtres Chanteurs*.

M. Toscanini l'a dirigé par cœur. Entre tant de dons extraordinaires, portés à leur plus haut rendement par quarante

années de direction presque quotidienne de l'orchestre, la mémoire n'est pas le moins étonnant. A dix-neuf ans, violoncelliste au Théâtre de Buenos-Ayres, il remplaçait à l'improviste son chef d'orchestre défaillant et conduisait la représentation de bout en bout sans ouvrir la partition. Mais cette faculté singulière, qu'il partage avec des conducteurs d'orchestre d'une classe inférieure à la sienne, n'est qu'un signe entre bien d'autres de sa puissante organisation musicale. La partition qu'il va diriger est classée dans sa tête. Il en maîtrise l'ensemble et les détails. Lorsqu'il donne le signal du départ, il sait exactement où il va, et ce qu'il veut. Tout le reste découle de là : son ascendant sur son orchestre, la clarté de ses exécutions.

M. Toscanini n'a rien du virtuose habité par un démon. Il dirige très simplement. L'estrade, pour lui, n'est pas un tréteau sur lequel on gesticule, mais un poste de commandement d'où l'on donne des ordres. Dans *Musique d'aujourd'hui*, dont nous avons fait un livre de chevet vingt ans avant de connaître son auteur et de savoir qu'il nous ferait un jour l'honneur de nous demander d'assurer son intérim, M. Jean Marnold définissait d'avance M. Toscanini lorsqu'il écrivait :

> La mission du chef d'orchestre est délicate et haute. Elle est cependant subalterne. Elle exige autant, sinon plus, de dévouement, de foi, d'abnégation que de sensibilité intelligente. L'interprète est là pour nous présenter l'œuvre de l'artiste créateur, pour nous exposer la pensée d'un autre, et non la sienne. Cette tâche n'implique nullement une personnalité géniale ou insolite. Il faut — et il suffit — que l'on joue la musique comme elle est écrite.

M. Maurice Ravel se récrierait sans doute si on louait devant lui la fidélité et le scrupule de M. Toscanini, qui a pris son *Boléro* dans un mouvement sensiblement plus rapide que celui voulu par l'auteur. Ne tirons pas de cet incident isolé des conclusions excessives. Plus on se penche sur le cas de M. Toscanini, plus il apparaît que ce grand chef d'orchestre est admirable surtout par le spectacle qu'il donne d'une maîtrise professionnelle absolue, mise loyalement au service du génie des autres.

Seulement, il y a les impondérables. Il y a les textes en équilibre instable, et qui ne s'accommodent pas seulement des

interprétations loyales. Lorsque M. Toscanini a conduit la *Mer*, on n'a pu se défendre de l'impression que sa baguette lucide allait plus loin dans la précision, la netteté et la force du trait que ne l'eût souhaité le compositeur. Admirable exécution, d'un éclat et d'un relief superbes, qui a mis en valeur le métier incomparable du conducteur, son aptitude à tirer d'une partition toute la beauté sonore qu'elle contient en puissance. Mais les purs gardiens de la tradition debussyste auraient éprouvé quelque malaise en face d'un paysage maritime aussi méditerranéen.

§

Avec M. **Furtwängler** et les Allemands, c'est autre chose. Tout ce qui sort de cet orchestre est imprégné de sensibilité. A côté des qualités formelles de l'exécution, des « pianissimi » filés comme ceux d'un soliste, des « rubatos dynamiques » qui prouvent la discipline et la cohésion de cet orchestre, — un sentiment individuel profond de la chose musicale. On attendait M. Furtwängler et ses musiciens au tournant, c'est-à-dire aux *Nocturnes* de Debussy. Ils les ont joués mieux que nos orchestres dominicaux, avec autant d'intelligence et de poésie, avec plus de soin, et des sonorités plus séduisantes, du moins quant aux cordes, car nos « vents » restent inimitables.

§

Une troupe russe qui justifie pleinement son titre d'**Opéra Russe de Paris**, car elle comprend metteurs en scène, solistes, chœurs, figurants, danseurs, danseuses, chefs d'orchestre, décorateurs, costumiers, ateliers de peinture, de couture et de cordonnerie, trois cents personnes en tout, donne en ce moment au Théâtre des Champs-Elysées des spectacles d'une splendeur bouleversante.

Des témoins dignes de confiance nous affirment que *le Prince Igor* tel qu'il vient d'être monté par cette compagnie théâtrale laisse loin derrière lui la création sensationnelle de 1912, à laquelle pourtant Diaghilew, Fokine, Chaliapine, Bakst et Maria Kousnetzoff avaient attaché leurs noms. Nous n'étions pas à Paris alors, nous ne pouvons que nous en rap-

porter à nos aînés. On ne conçoit guère évidemment la possibilité d'une réalisation scénique et vocale plus brillante, plus complète que celle qui nous est offerte aujourd'hui. Sur un seul point, et contre toute attente, l'Opéra Russe de Paris s'est dépassé lui-même. On n'imaginait pas que les décors et les costumes dessinés par M. Bilibine pour l'opéra de Borodine pussent être éclipsés. Or M. Bilinsky fait mieux encore. Les plus somptueuses réalisations de nos grands music-halls, d'un goût suspect, mais d'une magnificence parfois incomparable, pâlissent à côté de certains tableaux de *Rouslan et Ludmila,* où s'affirme un véritable génie de la décoration théâtrale.

Dans *le Prince Igor,* un étonnant metteur en scène, M. Alexandre Sanine, qui joint l'autorité à l'imagination, galvanise cette troupe improvisée, formée en partie d'amateurs, lui insuffle une vie ardente, et en tire des effets d'un dynamisme irrésistible. Aux deuxième acte, l'irruption des hordes polovtsiennes dans le palais de Jaroslovna, à la lueur des flambeaux et dans la rouge palpitation de l'incendie, est une des plus belles réussites du théâtre d'après guerre. Les moyens employés par M. Sanine sont d'ailleurs relativement simples. On reconnaît là le véritable homme de théâtre, qui pétrit l'élément humain et en épuise les possibilités avant de recourir aux artifices de la machinerie. Les moindres détails témoignent du soin, de l'ingéniosité, de l'intelligence dépensés non seulement par le metteur en scène, mais aussi par les exécutants, qui, de la vedette au dernier figurant, vivent leur rôle autant qu'ils le jouent et le chantent. Souhaitons que l'effort de ces merveilleux artistes soit soutenu par le public.

L'opéra de Glinka, *Rouslan et Ludmila,* dont c'est la création à Paris, contient des parties languissantes et surannées à côté de pages encore très vivantes, dont la saveur authentiquement russe annonce déjà Borodine et Rimsky.

Glinka est un novateur qui n'alla pas jusqu'au bout de ses découvertes, qui resta prisonnier des formules italo-classiques dont vivait la musique de théâtre aux environs de 1840. Il n'en est pas moins le premier musicien russe qui ait eu l'idée de puiser à pleines mains dans les trésors de la chanson populaire. A en juger même par certaines rutilances de son

orchestration, d'autant plus curieuses que Berlioz et Liszt n'avaient pas encore fait école, on serait tenté de croire que Glinka eut lui aussi, pour reprendre l'expression de M. Jean Marnold, « ce goût pour les ors de paillon, l'oripeau turc et les couleurs voyantes » qui caractérisa l'art de ses successeurs. A l'époque, son audace fit scandale. Les amateurs distingués s'irritèrent de cette « musique de cochers » que le public des galeries reprenait en chœur à la sortie du théâtre. De fait, plus d'une page de *Rouslan et Ludmila,* et notamment tout le dernier acte, nous apportent par bouffées les « mélismes » russo-asiatiques qui grisent toujours nos oreilles occidentales.

Les chœurs mis à part, l'interprétation de *mila* n'a pas l'éclat de celle du *Prince Igor,* et d'ailleurs la tâche des exécutants est autrement lourde. Il s'agit en effet de soutenir l'intérêt d'une pièce dont maints détails et péripéties sont fort obscurs, si la donnée symbolique du poème est claire. Par ailleurs, le rôle de Ludmila exige une impossible virtuosité vocale — et les divertissements dansés, qui occupent une place importante, dépassent encore les moyens d'une troupe pleine de bonne volonté et riche de talents individuels, mais qui n'acquerra qu'avec le temps la cohésion nécessaire au ballet d'opéra traditionnel.

Par intérim,

DOMINIQUE SORDET.

ART

Rétrospective de pastels et dessins de L.-C. Breslau : galerie Jean Charpentier. — Exposition Maks : galerie Durand-Ruel. — Exposition Othon Friesz : galerie Bernier. — Exposition Robert Delétang : galerie d'art du *Quotidien.* — Exposition Max Berndt-Cohen : galerie Durand-Ruel. — Exposition Suzanne Capiello : galerie Carmine. — Exposition Paul de Lassence : galerie Georges Petit. — Exposition Louis Neillot : galerie Barreiro. — Exposition Yo-Fièvre. — Exposition Daniel Réal : galerie du Bon Marché. — Exposition Le Wino : galerie Drouant (35, rue de Seine). — Exposition Mané-Katz : galerie Brummer. — Exposition Andrée Joubert : Exposition Harburger : galerie 23, rue de la Boétie. — Exposition Andrée Clech : galerie d'Art du *Quotidien.* — Exposition Charles Sayers : galerie d'Art du *Quotidien.* — Exposition Emile Alder : galerie Barreiro.

Mlle Madeleine Zillhardt a fait au musée de Dijon un don magnifique et ainsi un ensemble de dessins et de pastels de **Louise C. Breslau** échapperont à la dispersion. Cette salle **Breslau** aura l'intérêt de contenir nombre de pages de début

de l'artiste et quelques-unes de ses dernières préparations. Ainsi y verra-t-on l'essor et le dernier point de développement de cette parfaite artiste. Il semble qu'elle ait apparu toute prête aux œuvres difficiles, par la force et la probité d'un dessin appris si jeune qu'elle semble l'avoir créé, c'est-à-dire deviné et formulé sur de précaires et rudimentaires indications de maîtres de son enfance. A vingt ans, elle était prête, et si le clavier de son art s'est étendu, si elle a gagné en souplesse, elle était tout de suite le portraitiste le plus sûr, le plus intuitif, et elle mettait déjà dans la description de la face humaine sa grande force de recueillement et de simplicité d'interprétation. Sans doute, elle n'eût point encore pu réaliser sa poignante *mélancolie* à deux personnages féminins, mais que de portraits de femmes s'imposent, dans leur ferme simplicité, dans leur émouvant silence!

L'influence d'Holbein a pu décider de sa route, et celle de Fantin-Latour l'y affermir, mais c'est sa nature à elle-même qui a été son guide, et des pages comme certaines du milieu de sa vie, comme assez récente cette vivante image d'Angèle Delasalle, ne relèvent que d'un talent assez souple et fort pour recréer tout le modèle en sa simplicité et sa complexité.

L'exposition et le don fait au musée de Dijon contiennent aussi quelques délicates peintures du début, que Breslau avait gardées, comme des assertions de dates heureuses où elle reconnaissait, malgré sa modestie, avoir fait quelques progrès. Il y en a de délicieuses, comme cette étude de jeune fille au piano, une rose dans ses cheveux, d'une harmonie si sobre et d'une telle force d'expression.

§

L'exposition de **Maks** est une des plus caractéristiques que nous ait montrées cet excellent peintre. Ses thèmes ne se sont point modifiés ni diversifiés, mais son clavier est large et sonore. Il abonde en notations de lumière artificielle sur la piste du cirque, sur le tréteau des danseuses arabes ou espagnoles. Il traduit les gestes plus familiers du dancing, les coquetteries rythmiques des tangos et des fox-trott, les arrêts et les balancements de la danse à la dernière mode, toujours dans cette vigoureuse lumière pourpre et rousse dont il donne

et le ton général et le jeu délicat de nuances. Ses figures sont fortement modelées dans les éclairages qui allument les fards autour des yeux faits. Le geste est logique et l'allure de danse que fixe Maks, devant la haie des gens à guitares ou à derboukhas, est toujours la plus harmonieuse et la plus synthétique de cette série de mouvements. Il choisit bienausst l'attitude la plus séduisante de la femme dans la danse de dancing et sait parfaitement rendre justice à la joliesse du visage comme à la finesse d'une attache. Rien de plus probant de la vérité de son art que cette figure de femme blanche à un point d'arrêt, de pose de son mouvement, appuyée sur le danseur en habit noir, en un remous d'étoffes très bien peintes, qui s'entr'ouvrent pour la laisser demi-nue, attentive et souriante. Maks, qui a peint beaucoup de cirques, de clowns, qui a si souvent fait surgir sur la piste le trio des Fratellini, est un de nos meilleurs peintres du cheval, toujours exact à donner son rythme de parade sous l'indication d'écuyers de haute école, d'écuyères, de cow-boys bien plantés sur leur monture et de gestes fins et mesurés. A côté de ces évocations de soirs en liesse, Maks nous montre des paysages d'Amsterdam, notes d'automne et d'hiver, neiges sur la chaussée au long des eaux de plomb des canaux ou près de la masse jaune striée de rouge d'arbres couleur d'octobre, et des grands docks de briques rouges contre lesquels jouent des enfants en casaque vermillon. Dans cette atmosphère hollandaise, les reflets dans l'eau des maisons et des arbres ont une apparence de densité toute particulière. Maks s'en sert fort habilement pour donner à son paysage ce qui lui est nécessaire de tranquille mobilité pour être véridique et puissamment local.

Les *Coupeurs de bois* se classeront parmi les meilleurs grands tableaux de Friesz. Le format de l'œuvre est moyen et la silhouette de l'homme occupé à débiter son arbre (comme celle de sa ramasseuse de fagots) est, dans son modelé précis, petite, mais la clairière où ces gens travaillent s'évade vers le plus bel horizon de collines bleuâtres égayées de teintes rouges et roses de gros villages, dans une atmosphère provençale de bel ensoleillement et de quiétude. Des tableaux de fleurs, traités dans la masse du bouquet, appuyés sur des fonds très variés, tapisseries dont les personnages s'ébauchent

en recul, offrent des harmonies particulièrement nourries. Le port de Toulon apparaît en fraîcheur matinale, gris plus que bleu, étonnamment limpide, avec à peine quelques fumées pour varier la sérénité du ciel. Une étude de Friesz pour son grand tableau de la Volière montre sous la rotonde grillée les ébats des perroquets verts et jaunes.

A côté de ces peintures, une série d'aquarelles, les unes enlevées à traits rapides, accusant des nus de femme en sobres traits de pinceau, en d'harmonieuses taches cursives de la couleur, d'autres, comme cette étude de négresse nue poussée comme un tableau, avec une savante notation des variations de tons de la peau du modèle où le noir s'effile parfois en reflets presque blancs.

§

La maison de Victor Hugo au petit port de Pasages, le vieux village d'Hernani, tous ces coins du pays basque où la rencontre du beau pays et d'une recherche littéraire neuve fait briller une impression de soleil sur un moment de la vie d'Hugo, ont toujours tenté les peintres. **Robert Delétang** est le fidèle de ces régions basco-espagnoles où il sait noter l'incessante féerie un peu fauve de la lumière, la fraîcheur de l'eau et les ombres chaudes des rues et des places où il fait se grouper les danseurs aux jours de fête. Par des dessins et aussi des tableaux, il étudie les gens du pays, à bérets et à mantilles, dans leur toilette et dans leur costume de travail, toujours graves, de ligne sobre et les yeux méditatifs.

§

C'est aussi dans les Pyrénées et aussi à Tolède que **M. Max Berndt Cohen** note des paysages larges, des agglomérations de collines vertes et la structure des villes. Quelques portraits affirment chez ce jeune peintre un art sincère et patient, mais c'est surtout dans son panneau intitulé *Musique* que, malgré quelques indécisions dans la plastique de ses cantatrices, M. Cohen, par l'heureux groupement de ses masses, le frais coloris des robes féminines et l'émotion de la sainte Cécile, personnage principal, donne des promesses d'avenir.

§

C'est une bien jolie exposition que celle de **Mme Suzanne Capiello,** et c'est un éclatant début. Le faire est serré, nourri de la meilleure tradition impressionniste. L'artiste sait voir et faire voir. Il y a des qualités comme de musicalité dans la composition si diverse et colorée de bouquets qui semblent réunis au joli hasard du jardin et, au contraire, sont choisis avec un goût supérieur pour que la diversité des tonalités s'étage en impression sonore. Rien de plus libre que ces fleurs. Peut-être sont-elles nées dans ce beau terroir de l'Oise, au-dessus de l'Isle-Adam. Entre des coteaux comme pressés de s'y mirer, le fleuve circule, rapide, égayé de petits vapeurs à ceinture rouge, encombré de chalands, et ce paysage dégage une belle impression de vie. Il y a aussi de vifs et spirituels portraits, fillettes et enfants, vus dans l'atmosphère la plus claire, heureux de la joyeuse couleur qui les pare et du soleil qui joue sur leurs yeux et leur lèvres. Un très fin paysage décrit avec détail la Béchellerie dans le calme d'un beau jour. Toute cette peinture est à la fois vibrante et sereine.

§

Paul de Lassence pratique un métier très sûr. C'est un remarquable graveur. Peintre, il est surtout paysagiste et partage sa prédilection entre la Corse et la Bretagne. Ici et là, il alterne de noter de curieux aspects de rues étroites et vétustes ou de larges étendues de plaines et de ciel marin. Dans la première gamme, il nous montre de jolies visions du fameux pont de Quimperlé, avec l'eau de l'Ellé divisant son bruissant miroitement contre les piles de pierre. Il présente harmonieusemenl le beau village de Douelan et cette curieuse et vieillotte rue Dom Maurice, à Quimperlé, rue que l'on va classer pour sauvegarder cet aspect de vieille ville bretonne. Sur la plage de Lesconil comme à la rade d'Ajaccio, de Lassence évoque les grandes silhouettes des pins qui donnent, par leur ligne élancée et leur groupement, un si bel accent au paysage. Les atmosphères de Lassence sont exactes et pures. Nombre de ses marines donnent une captivante impression de large.

§

Louis Neillot est un peintre de la banlieue parisienne. Il traduit fort bien l'impression tranquille de ces rues percées comme un peu au hasard et à contours capricieux aux vieilles parties de Vanves, ou de Malakoff, ou de Meudon. Il a un bon paysage de Bièvre. Aussi il peint des fleurs avec distinction, et le grand tableau où il figure une jeune femme amusant un bébé est intéressant par l'émotion sincère qui s'en dégage.

§

Mlle Yo-Fièvre, avec une grâce légère et un très vif sentiment de l'ornementation décorative, avec un goût sûr et hardi du pailletage coloré des robes, dessine des poupées, des pantins, en décrit les dialogues et même les noces. Elle excelle à empreindre cette forme un peu fixe de ses pantins, d'humanité juste à point pour que ses pantins atteignent à la vie. Elle a aussi d'excellentes études de têtes féminines, en blanc et noir, et, graveur de mérite, dessine des silhouettes hardies et pittoresques de vieilles rues du Quartier Latin. C'est la première exposition de Mlle Yo-Fièvre : un nom à retenir.

§

Daniel Réal nous conduit à Sospel, à Biskra, dans le Médoc, en Bretagne en une vingtaine d'études directes, d'un joli et juste sentiment local. Il anime ses paysages de silhouettes humaines très délicatement exprimées et aux mouvements bien indiqués. Son Marché à Biskra comme son retour de messe en Bretagne paraissent être les toiles où s'accusent le mieux les qualités diverses de ce bon peintre.

§

Le Wino a été longtemps l'observateur le plus ému mais aussi le plus méticuleux des arbres, des eaux, des corps de ferme, des maisons assises au bord de la rivière dans les aubes bleutées. Son tableau contrastait, aux expositions, avec ceux de ses voisins par leur ordonnance classique qui ne nuisait pas à la liberté de leur lumière. Ce n'était pour Walter

Le Wino qu'un consciencieux apprentissage, car ce peintre est au fond un rêveur. Voici que, maître de ses éléments naturistes, il se plaît maintenant à imaginer les paysages dont il élargit les horizons, qu'il peuple, en de délicates Arcadies, de troupes de baigneurs aux belles attitudes. Il les décrit dans une lumière toujours édénique et charmante qu'il sait imprégner d'exquise sensibilité. Sortilège non de métier, mais de pensée. Walter Le Wino trouvera de beaux thèmes d'impressions et neufs dans le chemin fleuri qu'il se choisit.

§

Mané-Katz a des dons remarquables d'émotion et de sensibilité. Il compte parmi ceux qu'on appelle les peintres juifs, parce que de nationalité polonaise, roumaine ou ukrainienne, ils n'ont point passé par notre école des Beaux-Arts, ont reçu dans un pays d'Europe orientale une vague éducation picturale, arrivés à Paris, se sont imprégnés de Cézanne, ont continué leur éducation d'art à Montparnasse et avec le faire moderniste et français peignent des visions de leur pays natal et cherchent à peindre des Juifs de là-bas avec le plus possible de vérité ethnique. En surplus, il est facile de voir qu'ils aiment leurs modèles et les peignent avec un amical respect.

Mané-Katz sait fort bien décrire la mélancolie du pauvre colporteur juif, donner l'intimité d'une scène familiale, le mélange de finesse, de nostalgie, de résignation, d'acuité d'esprit de quelque rabbin ou rêveur ou poète de sa race. Ce n'est point un mince mérite. Mais on voudrait à ces œuvres intéressantes parfois un peu plus de fermeté de dessin et souvent plus de variété dans les harmonies colorées. Mané-Katz est jeune. Il conquerra les qualités qui lui manquent.

§

Mme Andrée Joubert égrène de clairs paysages de Nice, Elle place dans cette gaieté solaire des jeunes femmes regardant de leur fenêtre la magie des clartés matinales. Elle dessine et peint de beaux bouquets de fleurs des champs dont elle nourrit les harmonies par la libérale adoption de nombre de fleurettes peu connues, éphémères, et qui n'ont pas ordinai-

rement le droit de figurer dans les gerbes de luxe, et cela renforce la grâce de ses tableaux de fleurs. Elle a noté aussi, près de Valvins et de Samois, des routes, des carrefours de forêts, des orées de village dans une jolie lumière.

M. Harburger a rapporté d'Espagne des notes nombreuses. Il s'est attaché surtout à rechercher des types bien ethniques, surtout des figures de femmes qu'il formule avec plus de soin du pittoresque et de la vérité que de l'élégance. Il a soin de placer à côté de ces femmes, dont il donne une description précise et même accentuée, des éléments de nature-morte qu'il traite avec vigueur.

C'est la première fois que **Mlle Andrée Clech**, en une exposition particulière, affirme la variété et la force de son talent. Partie d'études très consciencieuses du paysage urbain, maisons lézardées du quartier des Gobelins, coins de rues restées provinciales à la Butte-aux-Cailles, et de robustes études de nature en Bretagne, près de la mer, en Auvergne, près de la montagne, elle est passée à l'étude des marchés de Paris, marché d'Alligre, marché Mouffetard, dont elle traduit bien la variété des étals parmi le remous incessant des passants qui s'attardent et des flâneurs. C'est une bonne étude animée de la rue de Paris qu'elle formule dans son portrait d'un petit vendeur de fleurs apportant sur son éventaire, dans les rues des Gobelins, le parfum et la couleur des roses de l'Hay comme l'éclat des fleurs du Midi, le matin même sorties des mannes d'osier. Il y a dans cette figure, traitée en grand format, beaucoup de jeunesse et de sincérité. Mme Andrée Clech nous présente aussi une bonne étude de cheval et au Jardin des Plantes a recueilli une abondante et curieuse série de notations de fauves grands et petits, de singes, de fennecs, traitée avec une simplicité qui aboutit à la vérité. Cet art est très volontaire, très robuste, minutieux dans ses études et affirme dans des tableaux de fleurs de très jolies délicatesses.

§

Charles Sayers est un jeune peintre hollandais qui, il y a trois ans, rapportait de l'île de Bali, en Insulinde, près de Java, une copieuse série de grands tableaux où vivaient tout

le décor et les êtres de cette île, et ses cérémonies religieuses bouddhiques, et ses pagodes dont certaines empreintes du goût chinois, et ses habitants dans leur vie sportive, et ses femmes dans leurs danses, avec les lourds oripeaux traditionnels et aussi la flexion hiératique de leurs corps ambrés. Il y avait aussi de remarquables portraits d'élégants et d'élégantes indigènes en costume local et celui d'un confrère journaliste à Bali et écrivant à croppetons, le kriss au dos, sur un petit guéridon minuscule. Depuis, Charles Sayers est allé en Egypte et en a rapporté d'excellents tableaux, notamment un triple portrait de femmes fellahs, souriantes sur un fond harmonieusement local d'étoffes rayées, la vision très colorée d'un bazar d'étoffes et de cotonnades tenu par un vieil homme à turban. Il a dessiné nombre de types courants de la rue, marchand de limonade, corroyeurs travaillant en échoppe ouverte, des négresses bien observées. Il a peint de vieilles mosquées d'ocre sous le ciel en plaque bleue.

Il a noté, en de bons paysages, nombre de points de sa Hollande natale, de Florence, de Paris, où il a noté avec une grande sensibilité des heures brumeuses. C'est de Hollande qu'il a rapporté une curieuse *Kermesse* que vient déranger la pluie, et une intéressante étude d'ivrogne qui, un jour de kermesse plus ensoleillée, semble craindre que les deux côtés de la rue ne se referment sur lui, et vouloir les écarter d'un geste décidé des deux bras, décidé malgré sa démarche hésitante. Charles Sayers expose aussi des nus de femmes pittoresques, bien dessinés, en un grand éclat pur de carnation. Il a aussi quelques grands portraits de jeunes femmes ou jeunes filles d'un art très délicat et très serré où s'affirment de grandes qualités de finesse et de véracité.

§

L'Exposition d'**Emile Alder** contient nombre de pages claires et précieuses parmi lesquelles se détache avec une force singulière une notation de ferme en Beauce, d'un grand silence ensoleillé, avec cette trouvaille d'un couloir ouvert qui laisse deviner, derrière le corps de bâtiment, tout le large paysage de la plaine. En pays de montagne, à Saint-Flour, en Au-

vergne, le peintre note un faubourg, les Planchettes, où les maisons inclinent, jusqu'au paradoxe, leurs bonnets de tuiles rouges vers le ravin. A Paris, ce sont des bords de Seine avec des piles de pont légèrement dorées, où viennent bruire les émaux calmes de l'eau du fleuve. Emile Alder est, on le sait, un graveur de premier ordre. Il prouve sa puissance d'évocation par des tableaux tels que ce *Persée et Andromède* qu'il nous montre cette année à la Société Nationale. Dans des gravures sur bois récentes, il décrivait toute l'épopée du Faune hardi, peureux, en quête d'amour, éveillé à tout le printemps. A cette exposition, simplement, il s'affirme comme paysagiste, mais avec éclat.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Rapport Bayle-Amy-Randoin-Maheu : Lettre ouverte du Dr Morlet à M. le Garde des Sceaux. — A propos du Swastika.

Rapport Bayle-Amy-Randoin-Maheu

LETTRE OUVERTE DU Dr MORLET A M. LE GARDE DES SCEAUX

Vichy, le 29 mai 1930.

Monsieur le Ministre,

Votre circulaire aux procureurs témoigne assez de votre souci de la justice pour que j'ose vous entretenir de *l'affaire judiciaire* de Glozel, car elle a été embrouillée à plaisir par ceux qui y avaient intérêt.

I. PLAINTE DE LA *S. P. F.*, DESTINÉE A EMPÊCHER LES POURSUITES CONTRE M. DUSSAUD. — Las de se voir traiter de faussaires, MM. Fradin intentèrent le 8 janvier 1928 des poursuites contre M. Dussaud pour diffamation calomnieuse. C'est pour les obliger à se taire qu'on monta *l'affaire judiciaire de Glozel*.

Le témoignage de M. le comte de Bourbon-Busset est à ce propos de première importance. Le voici tel qu'il me l'a apporté lui-même :

« J'étais allé voir M. Guitet-Vauquelin au *Matin*. — « Je viens de recevoir M. Dussaud, me dit-il. Il était venu me trouver pour que nous arrêtions son affaire (plainte en diffama-

tion déposée par MM. Fradin). Devant mon refus, il est parti en claquant les portes et en lançant : « Ça va bien; puisque vous ne voulez pas arrêter l'affaire, dans deux jours nous l'aurons arrêtée nous-mêmes. »

« Or, ajouta le comte de Bourbon-Busset, deux jours après, avait lieu la perquisition de Glozel! »

La *Société Préhistorique Française* s'était entremise pour déposer à Moulins une plainte en escroquerie contre X, alors que le prétexte invoqué était le prix d'entrée du Musée, versé bénévolement entre les mains de la famille Fradin. Et le parquet, dont le procureur-archéologue M. Viple avait déjà détruit, sans en connaître l'importance, la *Fosse ovale* du gisement de Glozel, fit sienne « avec frénésie » cette incroyable accusation d'escroquerie!

Cependant, M. Viple déclarait benoîtement le lendemain de la perquisition : « *J'ai voulu absolument éviter d'en connaître* (affaire de Glozel) *et j'ai prié mon substitut au correctionnel de la suivre en toute exclusivité.* » (*Le Matin*, 29 février 1928.)

Mais voici qu'en 1929, il avoue sans ambages, en proie à son « invidia archeologica », que c'est bien lui qui a tout fait: « *Les inspecteurs que j'ai chargés de la perquisition,* » etc. (*Le Journal*, 4 mars 1929). Puisqu'il se contredit formellement, à quel moment M. Viple dit-il la vérité?

Quoi qu'il en soit, dès le lendemain de la déposition de la plainte contre X, on violait le domicile des Fradin qui furent mis à la porte de leur Musée, pendant que la partie plaignante, en l'espèce le Dr Regnault, s'y enfermait seule pendant près d'une demi-heure. On ne perquisitionnait légalement que chez X! Les Fradin n'avaient rien à y voir! Mais, comme l'écrivit alors le *Progrès Civique* : « Les Fradin avaient-ils été autorisés à le fouiller avant, ce docteur Regnault? » Le lendemain, je retrouvai dans le Musée, soigneusement dissimulés sous une table recouverte d'un tapis tombant, les débris d'une grande tablette à inscription, d'une idole, d'une fusaïole. Or, au cours de quelles manœuvres avaient-elle été cassées?

Cependant, quelques jours *auparavant*, les Fradin avaient eux-mêmes réclamé une expertise complète, dans une lettre publiée par le *Matin* du 23 février 1928 :

Me José Théry demande que le tribunal ordonne toutes mesures d'instruction de nature à l'éclairer, en particulier qu'on procède à différentes expertises et analyses. C'est là notre plus vif désir. *Nous sommes complètement à la disposition des savants et spécialistes que le tribunal voudra nommer,* etc.

Mais cette expertise loyale, en présence des deux parties, ne parut pas convenir au procureur-archéologue! C'est la partie plaignante qui en fut chargée.

II. — Expertises Bayle-Amy-Randoin-Maheu. — Ici, monsieur le Ministre, je me vois obligé, à regret, de parler d'un rapport d'expertise signé d'un disparu. Mais son œuvre reste. Et c'est sur ses conclusions que l'inculpation d'un citoyen français est maintenue.

Pendant qu'on machinait l'incroyable perquisition de Glozel, M. Bayle avait fait entendre de singuliers « appels du pied ». Il ne lui faudrait « que huit jours, quinze jours au plus » pour dévoiler le faussaire! D'authenticité possible, il n'en était pas question. Le parquet de Moulins savait à qui il pourrait s'adresser sans crainte.

Les objets de la perquisition furent donc envoyés à M. Bayle qui se fit adjoindre des amis personnels sur lesquels il savait pouvoir compter.

a) *Les expertises suivent la marche du procès Fradin contre Dussaud.* — Je ne relaterai pas ici les nombreuses indiscrétions, à la presse, du Chef de l'Identité Judiciaire. Elles sont trop connues.

A force d'être antiglozélien, il oublia bien vite qu'il appartenait à la police et qu'ayant prêté serment, son rôle devait se borner à renseigner le juge d'instruction. Ses divulgations et son début de rapport suivirent toujours fidèlement les besoins de la partie civile.

Le procès en diffamation Fradin contre Dussaud doit venir en octobre 1928; dès le 5 octobre, M. Bayle divulgue ses conclusions préétablies pour influencer le tribunal de la Seine. Le procès est retardé; M. Bayle déclare aussitôt, — oubliant qu'il en a déjà annoncé les conclusions, — que ses expertises sont loin d'être terminées. Le procès doit enfin avoir lieu au début de juin 1929; M. Bayle passe « quatre nuits blanches » pour fournir auparavant un embryon de rapport dont Moulins

se contentera pour prendre le pas sur Paris (1), ce qui est, comme on l'a dit, une hérésie juridique.

b) *Les conclusions précèdent les travaux d'expertise.* — Voyons maintenant ses méthodes de travail.

> Pour ce qui est des os, publie la grande presse à la suite de ses interviews du mois d'octobre 1928, M. Bayle n'est pas moins formel. *Une expérience* sur laquelle le rapport exposera toutes précisions ne permet pas de douter qu'il s'agit d'os frais. (*Petit Parisien, 5 octobre 1928*).

Or, près de six mois après, en de nouvelles interviews, M. Bayle nous apprend :

> L'examen des objets en os m'a contraint à des recherches particulièrement longues et délicates... Aussi bien ai-je été obligé de rechercher et de mettre au point une nouvelle méthode. Cela m'a demandé du temps. J'ai trouvé la solution du problème lundi dernier. (*18 mars 1929*)...

Ainsi, les conclusions des analyses osseuses de M. Bayle ont été divulguées par lui le *5 octobre 1928*, alors que les expériences qui devaient lui permettre de les effectuer n'ont été inventées que le *18 mars 1929!*

D'ailleurs, suivant la même méthode, M. Bayle avait annoncé, dès le mois de *juin 1928* que tous les objets saisis à Glozel étaient faux, alors que dans son rapport du *10 mai 1929* nous voyons avec surprise qu'il n'a encore examiné que trois tablettes sur une centaine de pièces!

c) *Le rapport est communiqué à la partie civile avant d'être porté au juge d'instruction.* — M. Bayle dépose un début de rapport le *10 mai 1929*. Or, c'est le *9 mai* que le Conseil d'administration de la S. P. F., après avoir entendu la lecture de ce rapport, prend la décision de demander l'inculpation d'Emile Fradin. Donc, la partie civile, en accointance avec l'Identité Judiciaire, rédige sa note, le *9 mai*, d'après des documents que la Justice, qui doit seule en connaître, n'aura en sa possession que le lendemain!

d) *Ces documents sont vendus aussitôt à l'*Illustration *et à*

(1) Le tribunal de Paris s'y prêtait volontiers. Après de nombreuses remises, le président s'écriait, le 8 janvier 1929 : « Mais cette affaire n'est-elle pas subordonnée à une autre? »

un éditeur. — Bien plus, ces documents, avec photographies de l'Identité Judiciaire à l'appui, graphiques, etc... sont aussitôt vendus à l'*Illustration* qui les publie quinze jours après.

Et au début de juillet 1929, un éditeur annonce qu'il a *sous presse* le « *Rapport fait au Tribunal de Moulins* », signé E. Bayle, G. Maheu et A. Randoin, comprenant même la partie qui a trait à l'industrie osseuse, alors que le Parquet ne la possédait pas encore et vient seulement de la recevoir un an après...

e) *M. Bayle abandonne les objets qui lui ont été confiés par la Justice aux mains des journalistes.* — « Nous avons besoin de M. Bayle, toute l'année », me répondait un journaliste à qui je reprochais de ne jamais présenter qu'un côté de la question. Mais c'était bien réciproque; et pour se concilier les bonnes grâces des journalistes qui le faisaient passer pour un savant, M. Bayle ne reculait devant rien. Dans *le Journal* du 24 mai 1929, M. Gouineau écrivait :

J'ai reçu *officiellement*, nous dit M. Bayle, un colis scellé. Il contenait divers objets dont une ordonnance d'instruction m'avait enjoint de déterminer l'âge par tous examens de laboratoire. *Les expériences que j'ai faites, je vous autorise bien volontiers à les refaire.* Et tenez, pour que ma présence ne soit de nul effet, même psychologique, *je vous laisse en tête à tête avec mes instruments, je m'éloigne...*

Le maître de céans s'étant retiré, continue M. Gouineau, je passe ma blouse blanche, et, *désinvolte*, je prends place devant la table opératoire.

III. — Inculpation de M. Emile Fradin sur un début de rapport. — Comme il faut absolument empêcher la venue du procès Fradin contre Dussaud, on s'appuie sur le début de rapport déposé par M. Bayle, et on *lance l'inculpation grave d'escroquerie* contre M. Emile Fradin, le *4 juin 1929*, veille du jour où le procès en diffamation calomnieuse doit enfin venir devant le tribunal de la Seine (*5 juin 1929*).

Maintenant, M. Dussaud est à couvert pour longtemps! Car on maintiendra l'inculpation, bien qu'au cours de nombreux interrogatoires, M. Emile Fradin ait toujours réduit à néant les dépositions calomnieuses des adversaires de Glozel. Mais on pense, comme pour « Pied d'Alouette » dont parle Anatole

France, que l'inculpation « *paraîtra mieux justifiée par cela seul qu'elle sera maintenue plus longtemps* »!

IV. — Faux arguments de l'expertise. — Après avoir parlé des procédés employés par l'Identité Judiciaire, je vais, monsieur le Ministre, vous entretenir de ses *erreurs* scientifiques.

a) *Tablettes à inscriptions.* — Tout ce qui ne pouvait s'interpréter contre l'authenticité a été systématiquement laissé de côté. C'est ainsi qu'il y avait, parmi les objets saisis, au moins une tablette surcuite qu'on n'a même pas pris la peine de mentionner, encore moins d'étudier.

Par contre, M. Bayle et ses adjoints ont cru établir la non-ancienneté des tablettes de Glozel en s'appuyant : 1° sur leur prétendue absence de cuisson, 2° sur leur désagrégation rapide dans l'eau, 3° sur l'existence de fragments de végétaux chlorophylliens, 4° sur des fibres teintes qu'ils prétendaient y avoir trouvées.

Si les tablettes n'avaient pas été cuites, elles auraient conservé la teinte jaune de l'argile de Glozel qui a servi à leur confection, puisqu'elle a exactement la même composition minéralogique. Depuis longtemps, j'ai mis les experts au défi de faire prendre à cette argile la coloration rougeâtre des tablettes de Glozel sans la chauffer aux environs de 400°.

C'est alors que, pour s'en tirer et faire croire que l'argile du gisement « chauffée à moins de 150° » et l'argile des tablettes avaient la même coloration, on eut recours à une vraie supercherie. On présentait aux visiteurs qu'on attirait dans les laboratoires de l'Identité Judiciaire un morceau de tablette anépigraphe (2), comme nous en avons recueilli un certain nombre, *pour un morceau de terre plastique* », donc crue :

Voyez, disait Bayle, je prends un fragment de cette argile plastique, saisie chez les Fradin, je le porte à 120°. Comparez maintenant; il a bien la même couleur que l'argile des tablettes; donc les tablettes de Glozel ne sont pas cuites à plus de 120°.

(2) Ce fragment de tablette anépigraphe, trouvé ramolli dans le sol, comme la plupart de nos tablettes et de nos poteries, portait encore, d'un côté, les traces du linge à l'aide duquel on l'avait remonté à la ferme. D'ailleurs on peut se rendre compte sur la reproduction photographique de l'*Illustration* (25 mai 1929) qu'il s'agit bien d'une *plaque d'argile avec brisures nettes des bords*. Nous sommes loin d'une boule de terre plastique comme on le prétendait...

Oui, mais la terre, soi-disant plastique, était cuite depuis des millénaires, puisqu'il s'agissait d'une tablette anépigraphe; elle avait donc la même teinte que l'argile des tablettes à inscriptions, sans qu'il fût nécessaire de la chauffer à 120° !

M. Bayle qui possédait, *je le sais*, un échantillon d'argile, prélevé clandestinement dans le gisement de Glozel, se gardait bien d'effectuer avec elle sa fameuse démonstration des teintes semblables. Il ne releva jamais le défi qu'à différentes reprises je lui lançai à ce sujet.

Quant à la désagrégation rapide dans l'eau, MM. Bayle, Amy et Randoin y attachaient une telle importance que dans leur rapport et dans les documents vendus à l'*Illustration*, ils représentèrent des « photographies prises à des intervalles de 20 secondes, montrant l'effritement rapide d'un fragment de tablette plongé partiellement dans l'eau ».

Or, le même phénomène se produit avec les tablettes égéo-crétoises, conservées intactes sous terre pendant des milliers d'années et qu'« une simple pluie anéantit lorsqu'elles sont retirées du sol ». Bien plus, à Cnossos, on a trouvé dans les soubassements de superbes monolithes de gypse qui depuis qu'ils ont été mis au jour « fondent comme du sucre à l'air, sous la pluie», dit sir Evans (voir *Illustration*, 3 mars 1930, page 325). Enfin, ce phénomène d'effritement dans l'eau, cher aux experts, a été reproduit expérimentalement avec un morceau de tablette assyrienne d'authenticité reconnue.

Au sujet de la chlorophylle, MM. Bayle, Amy et Maheu avaient établi des graphiques comparatifs avec des plantes d'herbier pour démontrer que les débris de mousses de Glozel avaient moins de cinq ans : *juste le temps nécessaire pour accuser M. Emile Fradin dont les premières découvertes dataient de 1924*. Pour cela, ils avaient également eu recours à de faux termes de comparaison : 1° en mettant sur le même pied de la chlorophylle incluse dans des tablettes soumises ancestralement à une certaine cuisson et celle de plantes restées à l'air libre, 2° en détruisant de la chlorophylle à 150°, mais *à l'air libre*, alors qu'elle ne subit aucune altération dans des plaques d'argile, préalablement séchées et portées ensuite à plus de 400°.

Enfin, s'il eût été inconvenant de demander à des experts

de la police, bien qu'acceptant d'enthousiasme des expertises de préhistoire, quelques connaissances dans cette branche, nous ne sommes pas obligés d'ignorer comme eux que dans les foyers de l'époque du Renne de *Schussenried,* on a trouvé des mousses également conservées intactes. Il n'y a d'ailleurs rien là qui puisse nous surprendre. A l'Identité Judiciaire même, M. Florentin a démontré, au sujet de taches brunes, trouvées à Qatna, sur des cuves datant de l'âge du bronze, que des « globules rouges se sont conservés intacts » pendant des millénaires. Et les hématies n'ont pas, que je sache, la résistance des cellules végétales, puisque l'eau suffit à les faire éclater!

D'ailleurs la question de la chlorophylle ne se pose même plus. Une communication récente à l'Académie des Sciences a prouvé qu' « une fois soustraite à l'action de l'oxygène, la chlorophylle peut se conserver inchangée pendant des milliers d'années », puisqu'on en a extrait de terrains tertiaires, dans des gisements de Russie!

Nous voici maintenant aux fibres colorées, de « quelques millièmes de millimètres de diamètre », d'après M. Bayle. Ne sera-t-on pas tenté de rire quand on saura que cette découverte sensationnelle a été faite *par lévigation?* En réduisant l'argile cuite en poudre impalpable et en la délayant ensuite dans l'eau, rien n'est plus facile que d'y introduire, à son insu, des débris modernes, invisibles à l'œil nu, voltigeant dans l'air. Pour pouvoir dire que ces fibres venaient de la tablette, il eût fallu, en des coupes minces, nous les montrer incluses dans la pâte argileuse!

D'ailleurs, M. Bayle lui-même dut bientôt en convenir et déclara, au cours de son entrevue avec M. Bruet, qu' « il avait renoncé à faire état des filaments de laine colorés à l'aniline, qui pouvaient, avait-il reconnu, être véhiculés par l'atmosphère » (lettre de M. S. Reinach, écrite aussitôt après la longue visite que lui fit M. Bruet).

Mais cet aveu était parfaitement inutile. Sans le vouloir, M. Bayle a inscrit dans son rapport la réfutation formelle de sa propre assertion. En effet, ces couleurs quoique « très labiles », c'est-à-dire fragiles, « *ont,* assure-t-il, *des teintes très pures qui dénotent une parfaite conservation* ». Et il ajoute :

« *En quelques semaines nous avons constaté une altération sensible de ces matières colorantes.* »

Or, j'avais publié *depuis trois ans* (le 10 juillet 1926) les tablettes dans lesquelles les experts de l'Identité Judiciaire auraient trouvé ces fibres colorées!

Ainsi donc, ces fibres auraient jalousement préservé leurs « teintes très pures », bien que « particulièrement labiles », *pendant au moins trois années,* lorsqu'elles étaient mélangées à un milieu terreux qui devait forcément réagir sur elles, pour les perdre *en quelques semaines,* dans les préparations glycérinées neutres de M. Bayle!

Hélas! pour étayer l'accusation de la S. P. F., M. Bayle et ses aides ont voulu créer un mode « tape-à-l'œil » d'expertises archéologiques!

Mais le temps n'est plus où, comme à l'apogée de la toute-puissance du paladin d'Anvers, la vérité devait être ce qu'il plaisait aux experts de la faire. Aujourd'hui, ils en font la dure expérience : « *C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessoubs* ».

V. — Deuxième partie de l'expertise. — La première, n'envisageant que trois tablettes sur une centaine d'objets saisis, avait été rédigée, *à temps,* pour sauver M. Dussaud du procès de Paris, en permettant l'inculpation de M. Emile Fradin.

La deuxième vient, *au bout d'un an,* au secours de la première dont tous les arguments ont été reconnus faux.

Pour donner, dès le début, le plus bel exemple de fidélité à son maître, M. Amy sait également quelles seront ses conclusions *avant d'avoir réalisé les expertises.* Le 16 novembre 1929, il disait au D[r] Moinet, qui venait de passer trois heures à examiner avec lui les objets de Glozel dans les laboratoires de l'Identité Judiciaire, qu' « *il terminerait évidemment le rapport dans le sens où son patron s'était engagé* »! (Lettre du D[r] Moinet, 17 novembre 1929).

C'était lui, assura-t-il au D[r] Moinet, qui finirait les analyses osseuses et mettrait au point les notes qu'avait laissées M. Bayle.

Mais quelques mois plus tard éclate le scandale des expertises de sang de l'affaire Almazoff.

La cabale croit alors nécessaire d'appuyer l'autorité chancelante du sous-directeur.

Ce travail délicat et difficile, dit le procureur de Moulins à l'envoyé du *Journal* (éd. de minuit, 23 avril 1930), est effectué depuis la mort de M. Bayle par son adjoint, qui l'a remplacé au service de l'Identité.

Cet adjoint, d'ailleurs, est très au courant de l'affaire de Glozel, comme ayant aidé M. Bayle dans ses études et ayant collaboré avec lui dans la rédaction de la première partie du rapport.

La seconde partie du document sera aussi complète que la première...

Il est permis de penser qu'elle conclura, elle aussi, à la non-authenticité des objets saisis.

Mais, malgré l'appui du procureur-archéologue, on s'aperçoit en haut lieu antiglozélien que le nom de M. Amy n'est plus une recommandation. M. Viple doit se faire interviewer à nouveau et se démentir lui-même, 19 jours après.

Et pour être sûr qu'il ne dira que ce qu'il faut, le juge d'instruction l'assiste :

M. Viple, procureur de la République, et le juge d'instruction nous ont fait remarquer, tout d'abord, que ce n'était pas M. Amy qui avait été chargé d'effectuer l'expertise des objets saisis à Glozel. (*L'Ami du Peuple*, 11 mai 1930.)

La science de M. Amy avait bien suffi pour pratiquer les analyses; mais son nom paraît maintenant indésirable au bas du rapport qu'il a fourni!

Cependant M. Amy tient — et c'était justice — à ne pas être complètement oublié. Dans la divulgation officielle de la teneur du rapport on peut lire :

M. Amy, sous-directeur de l'Identité judiciaire, et qui par là travaillait en quotidienne collaboration avec M. Bayle, a été également consulté. (*Le Temps*, 16 mai 1930.)

VI. — RÉFUTATION D'APRÈS LES DIVULGATIONS DU RAPPORT. — Je réfuterai, monsieur le Ministre, la deuxième partie du rapport Bayle-Amy-Randoin-Maheu lorsque j'en con-

naîtrai le texte exact. Je dois aujourd'hui m'en tenir aux divulgations qui en ont été faites, principalement par l'article du *Temps* du 16 mai 1930, visiblement inspiré par les auteurs mêmes du rapport (3).

Les experts ont dit que les pierres incisées ne présentaient pas de patine. Or, je sais que les traits des gravures ont été soumis par eux à l'action de l'acide fluorhydrique comme s'ils pouvaient ignorer que la patine est formée par des carbonates de fer, solubles dans n'importe quel acide! D'autre part, si avant d'expertiser des objets préhistoriques ils avaient consacré quelques instants à examiner des gravures dans un musée de préhistoire, ils auraient vu que certaines roches se patinent mal et souvent pas du tout. Ils auraient pu se rendre compte, par exemple, que la gravure qui porte le N° 6627 (salle Piette) au Musée de Saint-Germain ne présente aucune patine.

Pour prétendre que les pierres ont été travaillées avec des outils de métal, les experts ne reculent pas devant cette assertion fausse que la plupart des cailloux de Glozel sont de constitution ardoisière, donc tendre. Or, à part les anneaux qui sont bien en schiste et quelques autres pièces assez rares, les galets gravés de Glozel sont en *basalte* et en *diorite* (M. Depéret), *dont la résistance, évaluée à l'échelle de dureté de Mohs, est beaucoup plus grande que celle de l'acier le mieux trempé.* Seules des pointes de silex ou de quartz, comme celles que nous avons trouvées dans le gisement, peuvent les entamer sans s'user en proportion plus grande que l'objet gravé. *Ce sont donc les instruments d'acier qui auraient subi usure et déformation au cours du travail.*

Pour les os, MM. Bayle et Amy ont prétendu avoir inventé un procédé nouveau du dosage du fluor. Mais quelle que soit leur méthode, c'est le principe de Carnot, — c'est-à-dire la variation du rapport du poids de l'acide phosphorique des os à celui du fluor, — qu'ils ont voulu appliquer aux objets de Glozel. Or, la méthode de Carnot n'a trait qu'aux différentes

(3) Le 10 mai, anniversaire de la remise de la première partie du rapport, Me Torrès et Me Mallat adressèrent une énergique lettre ouverte au juge d'instruction afin qu'il hâtât la remise complète des expertises. Le résultat de cette lettre ouverte fut rapide mais inattendu. Les experts, au lieu d'adresser au juge d'instruction leur fameux rapport auquel il ne manquait, paraît-il, que la signature, préférèrent en divulguer le contenu dans un article du *Temps!* Nous retrouvons bien là les procédés de M. Bayle!

périodes géologiques. Elle sert seulement à différencier les uns des autres les ossements des terrains quaternaire, tertiaires, secondaires. Les experts n'ont oublié qu'une chose : c'est que le stade néolithique appartient à la période holocène ou actuelle et que le rapport de Carnot ne commence à varier qu'avec la période quaternaire. Jamais Carnot n'a tenté d'appliquer son principe à des ossements néolithiques et surtout à des *objets ouvrés que le polissage et le durcissement préalable au feu ont rendus impénétrables* aux eaux fluorées d'infiltration d'autant moins abondantes que la couche archéologique de Glozel est à peu près imperméable (M. Depéret).

Et alors que les plus éminents professeurs d'anatomie, d'anthropologie, de chimie, après avoir *prélevé à leur choix* et analysé des objets en os de Glozel, ont toujours certifié que la fossilisation ne faisait aucun doute, les experts de la police ne voient partout qu'os du pot-au-feu, selon l'expression chère aux antiglozéliens. Ils citent en particulier un peigne dont ils ont pu plonger une des dents dans l'alcool chlorhydrique sans qu'elle se détachât du reste. Que voilà bien une autre belle expérience « tape-à-l'œil » comme la dissolution d'un fragment de tablette dans l'eau! Mais par malheur ce peigne n'est pas plus en os que la tache du pantalon d'Almazoff n'était de sang humain. Comme pour beaucoup d'objets de Glozel, aiguilles, poinçons, harpons, lissoirs, pendeloques, etc., *de coloration plus blanche*, il s'agit vraisemblablement de bois de cervidé. *En tout cas, leur fluorescence aux rayons ultraviolets est toute différente de celle des objets en os.* La matière première est autre. Les expériences qu'effectue en ce moment sur nos trouvailles M. le Dr Aymard, Directeur du Service radiologique de l'Etablissement Thermal, ne peuvent laisser persister le moindre doute à ce sujet.

VII. — Contre-expertises effectuées par des savants français et étrangers. — Sans parler des tablettes avec vitrifications anciennes recouvrant des caractères alphabétiques et apportant à l'écriture une preuve absolue d'authenticité, nous savons que le microscope a décelé des racines fossilisées dans des tablettes inscrites où elles n'avaient pu pénétrer qu'après cuisson puisqu'elles avaient vécu à l'intérieur. D'autre part, bien

que cuites à plus de 400° (puisqu'elles ont une couleur rougeâtre due à la transformation sous l'action de la chaleur de l'oxyde de fer en peroxyde), beaucoup de tablettes glozéliennes n'en ont pas moins récupéré, au cours des millénaires, la propriété inimitable de se désagréger à nouveau dans l'eau, comme si elles n'avaient jamais été cuites.

Les ossements humains, étudiés par M. Buy, professeur d'anatomie, appartiennent à une race ancienne et présentent une épaisseur considérable, beaucoup plus marquée qu'à l'époque actuelle.

Un fragment de frontal a 1 centimètre d'épaisseur, par conséquent le double de l'épaisseur normale. Enfin, les cassures se font remarquer par une patine très accusée.

D'ailleurs, un fragment de fémur humain, prélevé, *au choix*, par M. le professeur Mendès-Corréa, parmi les débris osseux que renfermait la première tombe, a donné un pourcentage de matière organique, « *très peu supérieur à celui d'os fossiles d'ours des cavernes* ».

Quant aux objets d'aspect blanchâtre (en os frais, concluent les experts), nous venons de voir qu'aux rayons ultra-violets, ils se sont révélés d'une matière première différente de l'os. Il est donc naturel que leur tenue en matières organiques soit autre. Elle se rapproche par contre de celle du bois de cervidé.

Le gisement de Glozel, avait conclu M. le Doyen Depéret, l'illustre paléontologue lyonnais, contient une faune extrêmement archaïque pour l'époque néolithique et appartient à une époque tout à fait voisine du magdalénien terminal.

J'ai constaté moi-même à l'examen microscopique, a écrit de son côté M. A. Mendès-Corréa, professeur d'anthropologie à l'Université de Porto, qu'un fragment de harpon en bois de cervidé, découvert dans ces fouilles, présentait une patine jaunâtre constituant une zone extérieure épaisse où la structure du bois s'était modifiée.

Et il ajoutait plus loin :

Il faut remarquer qu'une matière première osseuse si minéralisée ne se laisserait pas façonner facilement en des instruments comme des harpons. Elle éclaterait ou serait réduite en poussière.

D'ailleurs des analyses quantitatives ont été effectuées, à

Lyon, à Porto et à Oslo, sur des objets en os et en bois de cervidé recueillis à Glozel et ont toujours révélé une fossilisation avancée.

Il en est de même pour les gravures et sculptures. M. le Doyen Depéret avait choisi lui-même, parmi les objets du Musée, l'échantillon analysé à l'Université de Lyon par M. le professeur Couturier qui a conclu à « un degré élevé de fossilisation »...

Conclusion. — L'Identité Judiciaire a tort de méconnaître ce que la vérité porte en elle de force invincible.

Comme le Mas-d'Azil, Glozel possède aujourd'hui ses galets de Carcassonne. Le tesson d'Alvao, la Newtonstone, la hache de Folticeni, les poteries de Seltsch lui constituent des archives indéniables d'authenticité.

Déjà le rapport des experts Bayle-Amy-Randoin-Maheu est digne d'aller rejoindre celui, également très scientifique, de l'ingénieur Harlé sur les peintures d'Altamira !

N'a-t-on pas vu dernièrement que des matières fécales avaient été diagnostiquées « sang humain » par l'un d'eux pour étayer une inculpation chère au directeur de la police judiciaire?

Il ne s'agissait également à Glozel que d'établir par tous les moyens le bien-fondé de l'accusation. Aujourd'hui, ce qu'ils disent être de l'os frais n'est pas de l'os.

On n'a trouvé à Glozel que des faux pour sauver un diffamateur à bouton de mandarin, dont les calomnies d'abord épanchées dans une *lettre anonyme* d'intimidation (voir *Comœdia*, 30 septembre 1927), et dans une *communication en séance secrète*, qu'il se hâta de divulguer, s'étalèrent ensuite dans la presse quand M. Dussaud crut l'impunité acquise.

Voilà, monsieur le Ministre, les causes profondes de l'*affaire judiciaire de Glozel*, que j'ai tenu à vous faire connaître.

Veuillez agréer, etc.

Dr A. MORLET.

§

A propos du Swastika. — C'est un signe extraordinairement répandu dans le monde. De chez les Bouriates de Transbaïkalie (de purs Mongoliques), nous avons rapporté un briquet orné

du swastika et les Bouriates appellent ce dernier « le signe de Gengis-Khan », — héros tenant encore une place si grande dans leurs préoccupations que nous n'avons pas passé de soirée dans une de leurs huttes sans que la conversation tombât sur lui. Mais d'anciens écrits chinois mentionnent aussi le swastika comme ayant été déjà usagé du temps de Sakyamouni et de Confucius, c'est-à-dire au sixième siècle avant notre ère (voir l'ouvrage, d'ailleurs mal composé, *Croix et Swastika,* du Père Louis Gaillard, Chang-Haï, 1904). Tant que l'Extrême-Orient ne sera pas connu protohistoriquement et préhistoriquement comme l'Occident, on ne sera pas certain du point où le swastika prit pour la première fois naissance.

Dr GEORGE MONTANDON.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Mistral et l'Italie. — Depuis Mme de Staël et Chateaubriand, sans qu'il soit besoin de remonter à du Bellay, nos grands écrivains ont éprouvé à l'égard de l'Italie une sorte de tendresse morbide. Ils n'en ont guère aimé que les colonnes brisées ou la cendre des ossements romains. Veuillot lui-même, si vivant, c'est la Rome des Papes qui fait vibrer son énergie et non l'Italie. Stendhal est Milanais. Quant aux modernes, M. Paul Bourget connaît et admire les plus célèbres et les plus mystérieux tableaux de la Péninsule et M. Edouard Schneider exalte le Petit Pauvre au pays d'Assise. L'expression de l'âme populaire a été magnifiquement comprise par la plupart d'entre eux, mais seulement dans la mesure où elle participe aux universelles passions de l'humanité.

Les touristes dévalant la pente lumineuse de l'autre côté des Alpes y ont trouvé sous un ciel béni de plantureuses ripailles, la joie de filles aux yeux de braise et l'harmonie langoureuse des mandolines. Nos jeunes gens en voyage de noces rêvent à la hâte dans ses musées ou au bord de ses lacs avant de rentrer sagement chez eux rechausser, souvent pour toujours, leurs bourgeoises pantoufles.

Dans tout cela où trouver l'Italie en chair et en os, l'Italie notre contemporaine? Nous avons exagéré à dessein, et forcé les choses, nous n'en disconvenons pas, mais n'est-ce point

une vérité encore insuffisamment proclamée, que la Troisième Rome, *l'esprit italien*, surgis du *Risorgimento*, et les horizons élargis qu'ils ont découverts, n'ont suscité pour l'instant que d'âpres, stériles et haineuses polémiques? On fut pour ou contre le Pape, pour ou contre la Jeune Italie, comme on est maintenant pour ou contre le Fascisme. Mais l'irrésistible élan de vie nationale, philosophique, artistique, qui va des lointains doctrinaires qui enthousiasmaient dans son diocèse d'Imola le futur Pie IX, au *futurisme* de Marinetti, aux *arditi* de d'Annunzio, aux *chemises noires* de Mussolini, n'a pas encore fait naître chez nous une grande œuvre littéraire digne de celles qu'inspira l'Italie classique et romanesque, l'Italie des Petites Cours, des gondoles et de l'amour.

Toutefois, il y a Mistral.

Mistral n'a abordé l'Italie qu'après l'accomplissement de la plus importante partie de sa carrière. Ainsi que Mme Mistral nous a fait l'honneur de nous l'écrire elle-même, ce voyage fut pour le Maître le couronnement de sa vie. Il fut entrepris dans une atmosphère de sérénité, comme un repos, commme une récompense. Mais son œuvre ne doit rien à ce déplacement qui fut pour lui une confirmation et non une inspiration. Il avait été un *italianisant* de grande marque bien avant qu'il ait franchi les Alpes et son action latine ne doit rien à des « impressions artistiques » ou à des émotions de touriste plus ou moins pressé, bien ou mal informé. C'est proprement la divination du génie. Les beaux tableaux, les azurs tissés d'or, les cigales et la musique : il trouvait tout cela chez lui. Mais, planant au-dessus des sensations poétiques, une grande idée, la poésie même de sa vie, a commandé son œuvre. Cette grande idée, âme singulière de tout grand poète, a été pour Mistral l'âme même de la latinité; c'est ce puissant démon familier qui lui a fait comprendre et aimer l'Italie vivante mieux que dix voyages d'excursions et de reportages. Il y a certes ses *Lettres* parues dans l'*Aïoli* d'Avignon; nous dirons tout à l'heure combien elles nous charment par leur pittoresque malicieux et le plaisir délassant que cette flânerie procura à Mistral. Mais que c'est là chose légère devant l'intuition latine née du plus profond de son cœur!

Cette force, cette souplesse, cette variété rendent Mistral

populaire aux uns, incompréhensible aux autres. Ce poète de clocher fut peut-être le moins particulariste de nos écrivains. Voltaire lui-même, si cosmopolite pourtant, qui flirtait avec la même aisance aussi bien avec la Chine qu'avec le Grand Frédéric, n'eut pas ce sens de l'étendue qui fait du Provençal l'une des plus belles illustrations de cet esprit universel qui caractérise la sensibilité et l'intelligence françaises. Paysan d'un modeste village, il reçut le don d'évoquer et de faire resplendir toute la richesse de la civilisation méditerranéenne. Une des plus belles intelligences qui soient nées sous le ciel de France, et que j'admirerais plus encore que la sensibilité du poète si on pouvait songer un seul instant au projet sacrilège de les dissocier. Ah! oui, il y a de la poésie pure dans Mistral, mais quel soleil darde partout ses rayons ennemis de toute obscurité! Un des chefs-d'œuvre de la nation française! Un clerc qui fut un grand politique, sans trahir aucune cause! Un prophète, sans gémissements, sans Apocalypse et sans serpent Python!

M. Gabriel Boissy a récemment soutenu avec des arguments suggestifs que Mistral était en réalité un homme du Nord, un Gaulois, séduit par la Méditerranée. Ne serait-ce point là l'explication véritable de sa grandeur? Car l'esprit de Rome, si puissant soit-il, n'est qu'un aspect — altissime, c'est entendu — mais un aspect seulement, de cette civilisation méditerranéenne dont l'ampleur et la complexité rejoignent l'immensité des civilisations hébraïques et égyptiennes qui l'ont précédée. Rome n'est pas tout, en effet. Il y a Athènes, il y a le christianisme, il y a tout le charme d'une vieille Gaule perdue, mais qui envoya ses très nombreux enfants sous les cieux fortunés de l'olivier et sur les bords de la mer divine. Voilà pourquoi se reconnaissent en Mistral — à l'étonnement de beaucoup de Français demeurés spirituellement un peu trop au nord de la Loire — des peuples aussi divers, somme toute, que les Roumains ou les Catalans, les Grecs ou les Américains de l'Amérique latine. Mistral est un centre aimanté qu'irrésistiblement rejoint un jour toute nation issue des grandes lois et des grands souvenirs méditerranéens. Sa gloire essentielle est là, et ils sont à plaindre ceux qui, de bonne foi, le confinent dans le rôle d'un joueur de tambourin

ou d'un charmeur de cigales! Là aussi doit résider la raison de notre fierté française à son endroit. Qu'un fils de notre sol ait exprimé aussi vigoureusement, dans une harmonie aussi sonore, des sentiments communs aux meilleures des communautés civilisées, de cela nous devons tirer une gloire constante et nous réjouir sans réticences du pèlerinage que tous les peuples s'apprêtent à faire à Maillane.

De ces pèlerins, les premiers à prendre la route merveilleuse sont les Italiens. Nous devons le reconnaître d'une joie loyale. Nous sommes personnellement bien placé pour en parler, ayant été nous-même parmi les artisans de cette mise en marche qui fut entreprise dans un esprit de parfaite collaboration entre les deux pays.

C'était au soir d'un brûlant été romain. Nous avions erré du Vatican sur les hauteurs du Capitole, cherchant quelque fraîcheur; mais partout, des pierres mortes ou vivantes, sur lesquelles le soleil avait versé une chaleur telle qu'il forçait, pour ainsi dire, leur âme la plus secrète à s'exprimer, à s'extérioriser, pour saisir et rendre sensible à leur signification le plus indifférent des voyageurs. Une fois de plus, nous venions instinctivement de nous découvrir devant Jules César, beau comme un dieu, et de le remercier des bienfaits que sa conquête apporta jadis en terre gauloise, lorsque l'ode mistralienne à la race latine chanta tout naturellement en nous devant la vision de la foule qui se pressait le long du Corso et s'épandait sur la Place de Venise. Partout retentissaient les cornes des automobiles; autobus et tramways s'emplissaient et débordaient d'un peuple bruyant qui retournait de son travail, la gaieté dans les yeux et la bouche bavarde. Foin des vieux cailloux! Voici la vie qui passe, cette vie de l'heure présente sous un ciel éternel, telle que l'a chantée Mistral.

Nous nous souvînmes du séjour qu'il fit à Rome et de son centenaire tout proche. Le lendemain matin, nous étions dans le cabinet de S. Exc. G. Bottaï, ministre des Corporations. Une heure plus tard, nous nous quittions ayant jeté les bases du Comité « *Mistral à Rome* ». — A Paris, les journaux *Comœdia* et *Figaro* comprirent aussitôt notre effort et répondirent avec empressement à l'amitié française du jeune ministre italien. M. Pierre de Nolhac acceptait la présidence de

la section française, tandis que M. G. Bottaï, un confrère, puisqu'il dirige, avec une rare clairvoyance des choses européennes, la *Critica fascista*, prenait en mains l'action italienne. Un décret officiel du gouvernement annonçait bientôt après que le souvenir du Maillanais serait commémoré à Rome, en 1930. La première initiative étrangère pour le Centenaire de Mistral partait ainsi d'Italie. M. de Beaumarchais, ambassadeur de France à Rome, nous faisait l'honneur de donner aussitôt son adhésion à notre section française.

Et maintenant qu'allait-on faire? Des discours, des accolades, des banquets? Sans doute, cet échange de politesses raffinées a sa valeur propre qu'il importe de ne pas sous-estimer. Pour notre part, nous prisons fort ces charmantes manifestations. Mais il y a, au-dessus d'elles, le travail qui demeure, les actes. Mais la besogne durable, il faut l'avouer, est assez souvent absente de ce genre de fêtes. Or, le Comité italien a eu le singulier mérite de commencer par travailler avant de se mettre à table! Dès ses premières réunions, il décidait qu'une plaque commémorative serait apposée sur l'emplacement de l'hôtel qui reçut M. et Mme Mistral en 1891 (1). Mais il prenait également des décisions plus pratiques : des conférences sur l'œuvre de Mistral seraient données à Rome, une biographie populaire du poète serait publiée et entreprise une traduction en italien de ses principaux ouvrages. Ces projets sont devenus des réalités. Les conférences ont débuté par une magistrale leçon sur *Mireille* par le professeur Mario Chini, traducteur en vers de l'épopée mistralienne, et une lettre récente reçue de Rome nous informait que la vaste traduction était sur le point d'être achevée. Cette manière solide de perpétuer le souvenir du poète méritait d'être signalée hautement. Elle laissera en Italie des traces dignes de Mistral et de l'amitié que lui porte l'élite italienne.

Il est aimé au delà des Alpes pour ce généreux esprit de compréhension latine que nous soulignions tout à l'heure. Ses lettres et son voyage n'y sont pour rien. Peut-être même a-t-on

(1) C'est grâce aux efforts de M. Gabriel Boissy et de M. Frédéric Mistral neveu, et aux souvenirs de la veuve du poète et de sa fidèle servante Marie qu'on a pu situer l'*Albergo di Parigi*. Cet hôtel se trouvait via San Nicola di Tolentino, à quelques pas de la célèbre place d'Espagne dont sont amoureux tous les Romains d'adoption.

fait trop de bruit autour de cette correspondance, pleine d'esprit d'ailleurs et d'observations exactes et malicieuses; mais ces lettres n'ajoutent rien à sa gloire. Il avait tout dit, nous le répétons, lorsqu'il prit le chemin de Rome, de Naples et de Venise. De plus, si elles sont une minute de la vie italienne, elles n'expriment rien des pensées aux horizons immenses de l'apôtre de la latinité. Prenons-les donc pour ce qu'elles sont, un exquis délassement, sans leur demander la joie et la philosophie qui resplendissent dans son œuvre...

L'hommage italien à Mistral, qui répond avec largesse aux honneurs que la France a rendus à Pétrarque, à Dante et à Virgile, planera au-dessus des contingences de la dure politique pour n'exprimer que les liens infrangibles qui unissent irrévocablement nos destinées sous le vaste ciel de la maternelle Méditerranée.

PHILIPPE DE ZARA.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Jeanne d'Arc et Charles VII. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 22 mai 1930.

Monsieur le directeur,

Voulez-vous permettre à un confrère qui a longuement étudié de son mieux l'histoire de Jeanne d'Arc, de relever quelques inexactitudes — involontaires sans doute — touchant Charles VII, qui se sont glissées dans l'article de votre collaborateur, le lieutenant-colonel Henri Carré, *Les prisons de Jeanne d'Arc*, publié dans la livraison du 15 mai du *Mercure de France?* Comme la bonne foi du colonel Carré n'est pas en cause et que, d'autre part, il éprouve pour la Pucelle d'Orléans la même vénération que moi, je suis convaincu que nous allons rapidement tomber d'accord.

Votre distingué collaborateur me semble avoir accueilli, sans l'avoir soumise à une critique suffisante, la légende de l'ingratitude de Charles VII envers Jeanne d'Arc. Il ne mentionne cette prétendue ingratitude qu'incidemment, en phrases courtes, qu'il n'appuie d'aucun texte, montrant ainsi que, tenant le fait pour acquis, il trouve suffisant d'y faire de simples allusions en passant. Page 51, il écrit : « Le faible monarque, indécis et pusillanime, *ne prononça pas un mot, ne fit pas un geste* en faveur de celle à qui il devait sa couronne. » Page 61, il dit : « Jamais peut-être Jeanne ne fut plus

noble ni plus « française » qu'en prenant publiquement à la face de ses ennemis la défense de *ce triste roi qui l'avait lâchement abandonnée* et que pourtant, elle ne cessait de chérir. » Les autres allusions à la monstruosité — le mot ne serait pas trop fort — dénoncée par le colonel Carré ne sont pas davantage précisées.

Eh bien, je vais lui montrer ici, textes à l'appui, qu'il a été induit en erreur par des auteurs intéressés à accréditer cette légende mensongère.

Remarquons d'abord qu'elle est d'invention relativement récente : ni au XVe, ni au XVIe, ni au XVIIe siècle, aucune chronique, même composée par des étrangers, ne fait mention de cette prétendue ingratitude de Charles VII; aucune allusion n'y est faite au cours du procès de Rouen où, cependant, telle révélation aurait grandement servi les desseins des tortionnaires de Jeanne, car elle était de nature à la démoraliser. C'est seulement au XVIIIe siècle, après l'ignoble libelle de Voltaire, qu'apparaît pour la première fois cette accusation. Aussitôt, un érudit historien, M. de l'Averdy, contrôleur général des Finances, établit par de volumineux mémoires insérés dans les recueils académiques de Paris que rien au monde ne légitimait l'accusation portée contre Charles VII ». Plus tard, M. Robillard de Beaurepaire, puis M. de Beaucourt, directeur de la *Revue des questions historiques,* dans son *Histoire de Charles VII,* si fortement documentée, établirent également que Charles VII fit, au contraire, tout ce qui dépendait de lui pour arracher Jeanne d'Arc à ses bourreaux.

Mettra-t-on en doute l'impartialité de ces auteurs? Alors, voici un témoignage contemporain de Jeanne d'Arc elle-même, émanant d'un tiers, d'un étranger.

Il y a une cinquantaine d'années furent publiés, après être restés enfermés pendant près de cinq siècles dans le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Vienne, en Autriche, les célèbres *Chronique* et *Journal* de Morosini. Rappelons qu'Antonio Morosini, dont la famille avait donné plusieurs doges à Venise, était un historien vénitien qui vivait vers la seconde moitié du XIVe siècle et le commencement du XVe et qu'il composa deux ouvrages considérables, dont le premier, la *Chronique,* traite presque exclusivement de l'histoire de Venise et s'est révélé très conforme à l'histoire connue de cette république, et le second, le *Journal,* relate les faits venus à la connaissance de l'auteur de toutes les parties de l'Europe et de l'Orient. Il notait, au jour le jour, impartialement, on dirait aujourd'hui « objectivement », les événements, menus ou importants, qui se passaient dans la Chrétienté, sans même les commenter le plus souvent.

Or, à la date du 15 décembre 1430, nous lisons dans le *Journal* de Morosini :

Aussitôt que la Pucelle (*donzella*) fut tombée entre les mains du duc de Bourgogne et que le bruit se répandit que les Anglais l'obtiendraient moyennant deniers, *le Dauphin* (Charles VII), informé, envoya une ambassade devers le duc de Bourgogne pour lui dire qu'il ne devait la livrer pour rien au monde, sans quoi il en tirerait vengeance sur ceux de ses hommes qui viendraient entre ses mains.

A la date du 22 juin 1431, le même *Journal* mentionne que « les Anglais avaient été arrêtés (empêchés) de faire brûler Jeanne plus tôt *par les grandes menaces que leur avait fait parvenir le Dauphin de France... Il a ressenti une très amère douleur de la mort de Jeanne et a formé le dessein d'en tirer une terrible vengeance sur les Anglais et les femmes anglaises.* »

N'est-ce pas, presque dans les mêmes termes, ce que notait le pape Pie II (Æneas Sylvius) bien placé pour être exactement renseigné, et dont le récit, au dire de Quicherat, « peut passer pour ce qui a été écrit de meilleur à l'étranger » parmi les relations du xve siècle concernant l'héroïne française? Pie II consigne l'amère tristesse avec laquelle Charles VII accueillit la nouvelle du supplice de Jeanne : « *Carolus virginis obitum acerbissime tulit* », et il ajoute textuellement : « *Non tamen sibi defuit.* » Il [le roi] ne lui faillit pas [à Jeanne d'Arc]...

Morosini raconte encore que « pendant l'hiver 1430 à 1431, La Hire (le fidèle compagnon de Charles VII et de Jeanne d'Arc), maître de Louviers depuis 1429, fit de fréquentes incursions dans le voisinage de Rouen et *inquiéta fort le gouvernement anglais.* »

J'entends bien : l'on va me répondre que Lavisse a relevé des inexactitudes dans le *Journal* de Morosini. Sans doute, et il eût été surprenant qu'il en fût autrement en un siècle où n'existaient ni le chemin de fer, ni le télégraphe, ni les avions, où les nouvelles étaient longues à se répandre et pouvaient se déformer en cours de route. Mais est-il juste d'en conclure que *ab uno disce omnes?* Je constate d'abord que Lavisse n'a rien trouvé à opposer de concret aux passages concernant Jeanne d'Arc. Mais il y a mieux qu'une supposition : le témoignage de Morosini est formellement confirmé par d'autres documents contemporains, eux aussi, de Jeanne d'Arc.

En mars 1431, Charles VII *commanda et paya* une expédition sur Rouen « contre les Anglais qui lors y étaient assemblés en grande puissance ». La quittance *motivée* de Dunois pour une somme de 3.000 livres tournois, ordonnancée par le roi le 12 mars 1431, *existe encore aux Archives nationales.*

Une autre expédition fut faite par le Nord et la Picardie, sous les ordres d'André de Villequier, qui prit le château d'Eu...

La Hire, Dunois et Villequier échouèrent; mais que pouvaient leurs ressources militaires et celles de Charles VII, « roi de Bourges », sans capital, sans budget, sans armée permanente, dans une France réduite des quatre cinquièmes, contre la formidable coalition anglo-bourguignonne qui l'étreignait encore de toutes parts?

Enfin, enregistrons un témoignage capital, celui de l'ennemi lui-même : en juillet 1430, l'Université de Paris, que le colonel Carré décrit avec raison comme étant au « premier rang des adversaires de Jeanne et depuis longtemps acquise au parti anglo-bourguignon », avertissait le duc de Bourgogne et Jean de Luxembourg, qui tenaient Jeanne prisonnière, que « leurs ennemis et adversaires [Charles VII et les Français] *mettent tous leurs soins, appliquent tous leurs entendements à délivrer icelle femme* [*Jeanne d'Arc*] *par des moyens rares, et, qui pis est, par argent et rançon* ».

Mais Jeanne elle-même rend témoignage en faveur de son roi. Le colonel Carré cite loyalement la noble réponse de Jeanne à maître Erard qui, au cours de la scène dramatique du cimetière de Saint-Ouen, outrageait violemment Charles VII, le traitant de schismatique et d'hérétique : « Par ma foi, Sire, s'écrie Jeanne, révérence gardée, je vous ose bien dire et jurer, sur peine de ma vie, que mon Roi est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et qui mieux aime la foi et l'Eglise. »

Jeanne eût-elle parlé ainsi d'un prince ingrat qui l'eût abandonnée et n'était-ce pas le moment pour ses bourreaux de lui révéler cet abandon afin d'achever la déroute de son âme, à l'heure où, excédée, exténuée, torturée, la sublime martyre fléchissait pour la première et seule fois de sa vie? Mais Erard n'y songe même pas, parce qu'il ne pouvait en être question, d'autant plus que, dans le même temps, Dunois et Villequier prenaient l'offensive contre Rouen et contre la Picardie pour la délivrer...

Je crois ma démonstration faite : tout esprit non prévenu sera d'accord avec le poète Valéran Varianus quand il faissait dire à Charles VII : « Tout ce que nous avons pu faire par les armes et par l'épée, nous l'avons tenté. » C'était alors l'opinion commune, basée sur les événements récents, indiscutables, dont les témoins vivaient encore. Aussi personne ne protesta, ni en France ni au dehors.

Avec mes remerciements anticipés pour l'insertion de cette lettre, je vous prie, etc...

HERVÉ DE RAUVILLE.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Apollinaire expert à Barbizon. — Cette affaire des faux tableaux de Barbizon a surpris ceux qui connurent le village forestier au temps où il n'était pas une succursale de Montparnasse et de Montmartre, je veux dire avant 1920.

J'eus l'occasion d'y passer les dimanches du printemps 1917, du samedi soir au lundi matin — on ne disait pas *week-end* — dans une petite villa à l'orée du bois.

En ce temps-là, les villas meublées étaient peu nombreuses à Barbizon et fermées, sauf pendant la saison d'été. Celle-ci qui appartenait à M. de Juvigny m'avait été louée, pour un prix modique, par l'intermédiaire du peintre-chasseur Rodolphe Bodemer, le fils de Karl Bodemer, l'ami de Millet, l'illustrateur de *La Nature* de Théophile Gautier.

Rodolphe Bodemer, à ses vagues moyens d'existence : vente du gibier, vente des tableaux, vente des chiens..., avait ajouté, depuis peu, la vente des terrains et la location des villas. Le tout nourrissait mal son homme, qui végétait, criblé de dettes, dans un logis misérable. Au surplus, être mal nourri n'affligeait pas extrêmement Rodolphe Bodemer. L'essentiel, pour lui, était de bien boire.

La villa était reposante et meublée à ravir, l'endroit idéal pour la guérison d'une méchante grippe. Un dimanche de mai, Guillaume Apollinaire vint m'y voir, en compagnie de sa fiancée, Jacqueline, fraîche comme une rose du jardin. Apollinaire, permissionnaire, en costume bleu horizon, le front étoilé de sa blessure, fit sensation dans Barbizon. Les quelques peintres qui l'habitaient, fidèles à la manière de Millet, de Diaz et de Rousseau, considéraient un peu comme un démon l'apôtre du cubisme, le « tombeur » de la peinture classique. Aussi Apollinaire se souciait-il peu de rencontrer ses ennemis pour leur développer ses théories. Et, après un tour rapide dans le village qui se composait alors d'une seule rue, décidâmes-nous de rester chez nous et de nous promener dans la forêt.

C'est ainsi que, l'après-midi, nous explorions la gorge de Franchard, lorsqu'une pluie droite et dure se mit à tomber.

Sous nos manteaux imperméables, Jacqueline et moi, nous la bravions, mais la capote bleu-horizon du poète, bientôt, s'en alourdit. Apollinaire suant, soufflant, se mit à tousser. Bien vite, nous rentrâmes à la maison. Et, dans la haute cheminée, j'allumai un feu de sarments et de pommes de pin, devant lequel, en toute simplicité, Apollinaire se dévêtit.

Il nous expliquait avec son humour irrésistible que le drap militaire, conçu et tramé pour les intempéries, sèche aussi vite qu'il se mouille : le temps d'une flambée de bivouac! En effet, la capote et le pantalon dégageaient déjà de la vapeur. Apollinaire, face à l'âtre, Apollinaire en caleçon, le torse nu, se frictionnait en buvant du thé. Il était en train de s'envoyer de grandes claques sur les omoplates, lorsqu'un coup de sonnette retentit.

Le peintre-chasseur Rodolphe Bodemer, se prévalant de ses fonctions de loueur de villas, venait satisfaire sa curiosité de connaître Apollinaire. Je le présentai. Tout de suite, Apollinaire fut séduit par la longue et maigre silhouette, de velours vêtue, par les bottes, le fusil en bandoulière, le chapeau en bataille piqué d'une plume de faisan, le visage osseux et coloré au grand nez de vieux don Quichotte alcoolique.

Bodemer acheva de faire sa conquête en lui déclarant que, pour lutter contre le refroidissement causé par la pluie en forêt, — et Dieu sait s'il en avait reçu depuis cinquante ans qu'il y chassait et qu'il y peignait — le thé était inactif et que, seul, un mandarin-curaçao bien tassé pouvait arrêter un commencement de congestion. Avec deux mandarins, l'effet se renforçait et trois mandarins représentaient un tir de barrage.

Mais il n'y avait pas de mandarin chez moi.

— Qu'à cela ne tienne, fit Bodemer. Je vous offre, à tous les trois, l'apéritif à l'Hôtel des Charmettes. Et, par la même occasion, si vous le voulez bien, monsieur Apollinaire, je vous montrerai un tableau que je tiens pour un chef-d'œuvre et qui est de Rembrandt, j'en suis convaincu.

La figure d'Apollinaire s'assombrit.

« Des experts sont venus de Paris pour le voir. Les avis sont partagés. Enfin je ne veux rien dire d'avance. Vous le verrez, vous le jugerez.

— Oh! moi, les Rembrandt, vous savez, ce n'est pas du tout mon genre!

— Je sais! Oh! je sais! C'est bien pourquoi nous tenons tant à votre avis. Seul monsieur Apollinaire peut, sans influences, sans parti pris, décider de l'authenticité de ce tableau.

Apollinaire avait perdu le sourire.

Non, non pas de Rembrandt! Il était venu ici, pour se reposer dans le soleil et les fleurs et non pour aller s'em...bêter à regarder de la peinture au bitume.

— C'est en effet une peinture tout à fait dans la manière de Rembrandt. Il y a son monogramme à demi effacé dans un angle. L'œuvre représente un moine en méditation sur la mort.

— Tout à fait redoutable, conclut Apollinaire. Enfin, on est brave ou on ne l'est pas. Allons prendre l'apéritif et voir le « Rembrandt »! Mais je vous le déclare d'avance, je suis incompétent.

— Vous êtres trop modeste.

§

Apollinaire avait raison. La capote bleu-horizon était déjà sèche ainsi que le pantalon.

Le soldat Apollinaire fit son entrée à l'Hôtel des Charmettes à l'heure où les habitants du village y venaient lire le communiqué des armées. Deux tables seulement s'entouraient de consommateurs dans la salle du café, — on ne disait pas le « bar ».

Le mandarin-curaçao eut pour effet immédiat de remettre Apollinaire en bonne humeur. Il n'en ressentait que plus de répugnance à monter contempler le Rembrandt. Car le précieux tableau, dérobé à la vue des clients ordinaires, était enfermé dans la chambre du patron de l'hôtel, au premier étage. Ce fut le patron lui-même, M. Schaller, qui nous y conduisit.

Le jugement d'Apollinaire fut rapide. Reprenant le mot de Moréas :

— C'est sinistre; allons-nous-en!

Cependant Bodemer offrait une loupe pour examiner la signature, dans l'angle droit.

Apollinaire, sceptique quant aux signatures, déclara sans même avoir regardé celle-ci :

— S'il n'était pas signé, on pourrait peut-être douter... et l'attribuer à quelque Italien!

— Oh!...

— Je crois même que vous auriez plus de chances, ainsi, de l'authentifier. Baptisez-le italien!

— Et le monogramme?

— Effacez-le. Recouvrez-le. Vous savez bien que les grands peintres de jadis ne signaient jamais leurs œuvres, afin de ne pas limiter le travail des experts de l'avenir.

— Ah! vous n'êtes pas sérieux, fit Bodemer découragé.

— Je ne suis pas sérieux et je ne suis pas expert. Allons boire un deuxième mandarin. C'est ma tournée.

Ce deuxième mandarin, sec, terriblement sec, mit à un très haut diapason la discussion sur l'Art en général et sur le Rembrandt en particulier.

— Au fait, d'où sort-il, ce Rembrandt? Comment est-il ici?

Bodemer déclara l'avoir acheté, lors de la vente d'un château des environs de Melun. Une affaire! Le Rembrandt voisinait avec des Largillière, des Mignard...

— Ah! vous m'en direz tant!

Et voici que, s'animant de plus en plus, Apollinaire entreprenait une étourdissante et paradoxale conférence sur les écoles hollandaise et italienne comparées, confondues. Il avait, ainsi, achevé de vider son verre.

— C'est très curieux, conclut-il. Je me sens un peu moins « négatif » quant à l'authenticité de ce Rembrandt. Qui sait si un troisième mandarin ne me rendrait pas affirmatif!

Mais la charmante Jacqueline, pleine de sollicitude pour le convalescent, s'y opposa. Au surplus, l'heure du dîner approchait. Et Bodemer voulait, auparavant, nous conduire chez lui, pour nous montrer un chien-policier qu'il avait à vendre.

— Il possède son pedigree, nous dit-il.

Le chien, lui, au moins, était authentique.

Il était couché dans une caisse à savon, près de la table boiteuse qui, avec un buffet malpropre et deux chaises dépaillées, composaient le mobilier de la pièce principale du logis. Dans la seconde pièce, une vieille femme était couchée, sans ver-

gogne, sur un lit de fer, où reposaient trois chats, et qui semblait plus un grabat qu'un lit. Sans déranger ses chairs croulantes, elle cria à son mari :

— Tu sais, Rodolphe, il n'y a rien ici. Si tu veux « bouffer », va chercher du fromage.

Apollinaire, Jacqueline et moi, nous nous regardâmes et nous comprîmes. Je proposai à Mme Bodemer que son mari vînt dîner à la villa.

— Qu'il aille se faire pendre où il voudra! Je m'en f...

L'invitation ainsi acceptée, nous nous empressâmes de quitter l'endroit. Dès le seuil franchi, Bodemer reprit sa fière allure. Il coupa une branche de chèvrefeuille qui débordait d'un jardin voisin et la piqua à sa boutonnière.

— Vous comprenez, maintenant, dit-il, que je ne puis faire, ici, visiter mon Rembrandt.

— Evidemment, répondit Apollinaire, il y a des amateurs capables de lui préférer le chien.

Le dîner fut agréable et plein d'entrain. Apollinaire écoutait Bodemer conter ses souvenirs, qui dataient du temps des diligences :

— Alors, la vie était douce pour les peintres de Barbizon. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Votre peinture cubiste nous fait du tort, monsieur Apollinaire. Les Anglais et les Américains ne nous achètent plus rien. D'ailleurs, des anciens peintres, on a totalement déménagé les ateliers. On a vidé tous les cartons à dessins de Millet et de Corot. Pourtant, je connais un petit Diaz...

— Ah! non, pas de Diaz, protesta Apollinaire. C'est assez du Rembrandt, pour aujourd'hui!

§

Il était tard lorsque Bodemer s'en alla rejoindre son épouse.

Notre nuit fut courte. La permission du soldat Apollinaire finissait au matin et je devais, moi-même, regagner mon travail à Paris.

Nous prîmes le premier train — le train routier — qui rejoint, à Melun, la ligne du P.-L.-M. Jacqueline achevait un bouquet de roses, lorsque le tortillard fit retentir son sifflet d'appel. Nous l'atteignîmes en courant.

Bodemer, venu nous saluer, eut pourtant le temps de demander à Apollinaire :

— Et, ce matin, que pensez-vous du Rembrandt?

— Ce matin, il fait soleil. Je suis lucide, je ne suis pas expert et je suis militaire!

Pendant le trajet du retour, nous projetâmes de recommencer, en juillet, cette journée de détente heureuse, car j'espérais bien obtenir, de Bodemer, une prorogation de loyer.

Grande fut ma déception, le samedi suivant, en apprenant que la villa était louée pour tout l'été. Mes successeurs attendaient déjà, à l'hôtel, mon départ.

Dépitée, je dus pourtant rire, car Bodemer m'ajoutait :

— Des gens très riches. J'espère leur vendre « le Rembrandt ».

§

Je ne retournai pas à Barbizon et Apollinaire non plus, qui mourut le 11 novembre 1918. Au printemps 1919, je pris part au premier voyage aérien, et le 18 juillet je survolai la Manche en avion F. 40 pour assister au Défilé de la Victoire à Londres. Bodemer, ayant lu le reportage que j'en fis, m'adressa ses compliments dans une lettre si chaleureuse qu'elle m'incita à réaliser sa suggestion de survoler, dans ce même avion, le village de Barbizon. C'est ainsi que, le pilote Bossoutrot et moi, nous atterrîmes, un dimanche d'août 1920, dans le champ de Chailly, — le champ même où Millet peignit son *Angélus*. La première personne que je vis sur la route, venant à notre rencontre, fut Bodemer. Un Bodemer vieilli, à la veste élimée, aux bottes éculées, mais toujours romantique.

— La vie est dure ici, m'avoua-t-il. Les tableaux ne se vendent plus, — du moins les tableaux de notre école. Ah! si j'avais des Picasso! Tout de même, si ce pauvre Monsieur Apollinaire l'avait voulu, j'aurais pu vendre mon Rembrandt. Mais vos successeurs à la villa, ayant connu son jugement, n'en ont pas voulu.

— Alors, vous l'avez toujours?

— Toujours!

§

Rodolphe Bodemer mourut deux ans après, laissant sa femme dans la plus noire misère.

Barbizon, depuis longtemps, ne m'attire plus. Je lui préfère, en Ile-de-France, des paysages moins pollués. Mais il m'arrive de le survoler au cours de mes voyages. Sa physionomie aérienne, elle-même, a bien changé, depuis onze ans que je la vis pour la première fois. Le village, à la rue unique qui, d'en haut, semblait un serpentin dans la verdure des bois, est devenu une pieuvre dont les tentacules rayent la forêt et la plaine de villas prétentieuses, de maisons (houses) pseudo-rustiques, d'auberges à cocktails et d'hostelleries à « coup de fusil ».

Le charme de l'avion, c'est que l'on peut, du haut du ciel, faire abstraction des laideurs terrestres. Le champ de la vue est si vaste! Je ne veux repérer à Barbizon que le coin fleuri qui abrita, un jour, l'ami-poète. L'avion fend l'azur, la forêt est dépassée que longtemps vole encore, près de moi, dans le bleu du ciel, la silhouette bleu-horizon. Puis, les deux bleus se mêlent et je ferme les yeux sur le souvenir d'un visage au front étoilé.

LOUISE FAURE-FAVIER.

LETTRES CHINOISES

La guerre de l'argent contre l'or, de l'intelligence contre la force. — Aux quelques romans qui me parviennent de Chine sont joints des journaux défendant les deux partis en guerre. Leur lyrisme de commande n'est plus uniquement verbal : un ton nouveau en change la portée. Des considérations économiques et financières, jugées jusqu'alors indignes de la littérature, sont exposées avec une précision et une force qui ne se rencontrent pas toujours dans l'œuvre de nos grands économistes. Cette vision claire de la vie réelle donne une valeur et un poids nouveaux aux principes moraux dont chacun se réclame. Les dénonciations enfin des adversaires jettent d'étranges lueurs sur les faits.

Nous avons déjà reproduit les combats littéraires préalables des deux grands adversaires : Tsiang Tsié-che (Chang Kaé-

chek), président de la République, pour le Sud; Iénn Si-chann, vice-généralissime, pour le Nord. De nouveaux documents, publiés tant par le *Che pao* et le *I che pao* que par le *Sinn che pao,* donnent les véritables origines financière, aussi bien que patriotique et philosophique, de la guerre qui se poursuit par les obus à gaz, les dollars, les intrigues et les fausses nouvelles.

Or l'univers entier, grâce à la T. S. F. et à l'avion, ne fait plus qu'un. Rien n'advient dans un pays que les autres n'en soient affectés. Notre vie économique et financière est fortement troublée par ce qui se passe en Chine, et l'issue de la guerre aura sans nul doute de graves répercussions dans le monde.

Nous avons exposé d'ailleurs en détail comment la décision de Nanking d'adopter l'étalon-or avait eu, dans un marché déjà troublé par pareille mesure en Indo-Chine et aux Indes, le résultat de faire baisser le prix de l'argent-métal de 35 0/0 dans le monde entier, causant des ruines nombreuses et troublant les Etats-Unis dont la moitié de l'encaisse est en argent. Nous avons vu baisser l'argent. Mais comment voir si l'or monte, puisqu'il se mesure sur lui-même? Une seule manière : quand l'or devient plus précieux, il en faut moins pour acheter une même quantité de marchandises ou valeurs; quand l'or ou ses substituts s'avilissent, les marchandises ou valeurs montent. Or, dans le monde entier, les valeurs ont baissé; les marchandises sont invendables aux anciens prix; l'or est devenu plus précieux parce que les spéculateurs chinois en ont acheté de grandes quantités.

Mais un grand nombre de banquiers chinois, n'ayant pu se débarrasser de leurs stocks d'argent (plus de 250 millions d'onces rien qu'à Shanghaï), se sont trouvés ruinés. Les prix ont fait des bonds tels que la population s'est alarmée. La décision de l'étalon-or ayant été prise par Nanking sur un rapport d'une mission américaine (le rapport, signé Kemmerer, vaut d'être publié), et pour faire un grand emprunt aux Etats-Unis, il n'en fallut pas plus pour faire accuser Tsiang Tsié-che d'être vendu aux Américains détestés. Le parti du Nord, défendant les anciens usages, c'est-à-dire devant faire remonter l'argent, eut pour lui toute l'opinion publique. Le

Nord, le 28 avril, télégraphiait au Comité siégeant à Shanghaï pour la Gestion des Surtaxes douanières destinées à servir les emprunts intérieurs, l'invitant à ne pas laisser Nanking s'approprier plus longtemps ces fonds. On sut ainsi les détournements opérés et le montant des emprunts intérieurs forcés levés l'an dernier : plus de deux milliards de francs. Impôts excessifs et revenus des Douanes ont dû remplir singulièrement les coffres de Nanking. Telle est l'origine financière de la guerre. Nous en souffrons tous.

L'origine patriotique du mouvement ne nous intéresse pas moins. Le Sud, on l'a vu, était lié financièrement aux Américains. Il a, de plus, confié la réorganisation de son armée aux Allemands. Le colonel Bauer, chef d'état-major de Ludendorff, est mort à ce poste. Ses successeurs ont fait venir d'Allemagne de nombreux instructeurs, et surtout des obus à gaz et des lances à feu. Ils ont aussi commandé des avions aux Etats-Unis, cessant toute commande en France.

Le Sud, enfin, d'après un discours prononcé le 29 avril par le ministre des Affaires étrangères du Nord, a, de sa propre autorité, par une manœuvre subtile, provoqué l'an dernier la guerre avec la Russie afin d'affaiblir la Mandchourie, qui lui résistait toujours. Ces temps-ci, il aurait même autorisé l'envoi d'une flotte japonaise dans le Nord où l'on refuse de reconnaître un récent accord sino-japonais, conclu à Nanking dans des conditions obscures. Le Sud est donc marqué de haute trahison.

L'origine morale et philosophique est intéressante par ce qu'elle fait prévoir de l'avenir.

Le Sud, de son propre aveu, défend la doctrine de la Force primant le Droit. Il ne faut pas s'en étonner avec ses conseillers.

Le Nord, au contraire, c'est le retour aux vieilles coutumes chinoises de Réciprocité, d'Equité, de Politesse et de Conciliation prêchées par Krongtse (Confucius) et rénovées par Soun Iat-sènn. Toutes les forces morales travaillent pour le Nord.

S'il est vainqueur, il n'imposera certainement pas l'étalon-or, revalorisera donc les stocks d'argent du monde entier et,

abaissant ainsi le prix des marchandises, rétablira la doctrine antique de la vie à bon marché, facile par conséquent, contre l'idéal américain de la vie chère à travail intensif. L'or baissera dans le monde entier et l'activité reprendra.

Les deux armées se sont déjà heurtées en un point. Le Nord a été victorieux. Le grand nombre de prisonniers faits par lui donne à penser qu'une partie au moins des obus à gaz allemands et des avions américains sont passés à l'ennemi. Mais les forces morales, sans obus, peuvent-elles triompher de la Force?

L'irrépressible Ou Prei-fou qui s'était, depuis six ans, enfermé dans un monastère, aurait accompli un fulgurant retour d'Elbe et retrouvé, sous les bannières nordistes, le commandement de ses anciennes troupes. C'est toute la vieille tradition des lettrés et des philosophes antiques qui lutte contre la civilisation d'usine et la morale de Nietzsche.

Le maître de Mandchourie, Tchang Sio-léang, a joué jusqu'ici le rôle édifiant de conseilleur de paix. Mais il a envoyé des armées sur sa frontière. Que fera-t-il?

L'Europe a été amicalement prévenue que le Nord vainqueur poursuivrait, à l'amiable mais fermement, l'abolition des traités inégaux, afin, a-t-il été dit, « de retrouver notre honneur national et notre gloire dans la famille des nations ».

Quant aux deux puissances entre lesquelles le destin semble hésiter pour la maîtrise de l'Asie, rien n'apparaît encore clairement de leurs intrigues et de leurs intentions. La Russie avait su s'attacher Fong Iu-siang, associé à Iènn Si-chann : a-t-elle gardé sur lui quelque influence? Le Japon était favorisé par Toann Tsi-joé dont on annonce l'association au pouvoir des Nordistes : est-il toujours dans les mêmes idées? Russie et Japon seraient-ils d'accord pour écarter de l'Asie les Etats-Unis et l'Allemagne?

Les répercussions économiques, financières et peut-être politiques de cette guerre lointaine se sont déjà fait sentir en Europe. Selon le vainqueur, elles s'aggraveront ou s'affaibliront. Souhaitons plutôt la victoire du Nord.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

VARIÉTÉS

Le géant de l'Escaut (Les origines d'Anvers). — De stature colossale, la poitrine large comme celle d'un taureau, il en avait le souffle court et le regard torve. Ses yeux verts ressemblaient au flot de la mer du Nord, sa barbe était limoneuse autant que le fleuve où il nageait, habile à surprendre les animaux marins dans l'estuaire de l'Escaut. Nulle intempérie ne le rebutait, il se riait des vents, des pluies, et se plaisait aux brumes qui, l'automne venu, laissaient rarement tomber sur les eaux les rayons du soleil. L'hiver seulement, quand les ténèbres régnaient pendant les trois quarts du jour, il se retirait dans la hutte de roseaux qu'il s'était faite près du fleuve, et s'abreuvait alors de cervoise jusqu'à sombrer dans un lourd sommeil.

Les autres pêcheurs craignaient Druon Antigon et, considérant avec stupeur son corps deux fois plus grand qu'aucun autre, le disaient né des amours de Wotan et de Freya. Il était bien semblable, en effet, au dieu farouche, quand il s'avançait à travers les flots dont son buste émergeait toujours, armé d'un trident qu'il enfonçait dans le dos d'un thon, ou d'une baleine échouée sur un banc de sable. Lui-même avait coutume d'aller y cuver ses ivresses, et les pêcheurs qui, passant à proximité, entendaient un souffle puissant, ne savaient si c'était l'évent du monstre marin, ou la respiration du monstre inhumain devant qui fuyaient leurs femmes et leurs filles.

§

Un jour qu'il sommeillait ainsi dans la baie, lui parvinrent les voix confuses d'hommes qui parlaient une langue inconnue; s'étant mis sur son séant, il vit à peu de distance une barque dont la proue ne se recourbait pas comme les autres en tête de dragon, mais dont la voile triangulaire, en revanche, était faite de toile au lieu de cuir. Il marcha vers les navigateurs à travers l'eau, heureux de voir se peindre sur leurs figures un effroi qui grandissait à mesure qu'il approchait. Bruns autant qu'il était blond, ceux-ci paraissaient

des enfants auprès de lui; ils pâlirent devant l'homme, mais essayèrent d'abord de plaisanter.

— Par Hercule, dit l'un, voilà le colosse de Rhodes en promenade. Nous l'avions pourtant trouvé immuable à son poste, quand nous passâmes entre ses jambes à la dernière sortie du port.

— Ne jure pas par Hercule, s'exclama l'autre. Plutôt par Neptune, car le voici!

— Non, railla le troisième, c'est un frère de Polyphème. Il nous faut être plus subtils deux fois qu'Ulysse, car celui-ci a deux yeux.

Le géant ne comprit pas leurs paroles, mais, ayant vu de l'ambre en tas blonds dans la barque, il lui souvint des filles de la côte, et qu'elles aimaient à s'en faire des colliers. Avançant jusqu'à toucher le bord, il étendit la main, et le glaive d'un des étrangers fouilla la rousse toison de sa poitrine. Furieux alors comme un étalon piqué par une abeille, il lui enfonça son trident dans la gorge.

A cette vue, les deux autres sautèrent dans le fleuve, mais l'eau qui ne venait qu'au torse de Druon, les engloutit. Il les regarda un instant se débattre, et rit, puis monta dans la barque qui faillit chavirer, et rama vers sa hutte.

Entre autres choses, le chargement comportait des outres. Druon en ayant crevé une d'un coup de dent, un flot noir lui jaillit dans la bouche; le goût de ce liquide nouveau lui plut, il vida la poche de cuir et se sentit plus joyeux qu'il ne l'avait jamais été. Saisissant des morceaux d'ambre enfilés par une corde, il s'en para comme d'un ample collier, sortit de sa hutte, et se mit à chanter en dansant de toutes ses forces. A la sauvage mélopée, les pêcheurs accoururent sur le rivage avec leurs femmes et leurs enfants. Stupéfaits, tous le regardaient s'agiter dans le soir tombant. Le soleil rougissait la lagune salée au bord de laquelle se disséminaient les pauvres toits de jonc, Druon dansait toujours avec un large rire, et sur sa poitrine sautait l'énorme collier d'ambre, objet des regards de convoitise des jeunes filles qui se cachaient derrière leurs pères. Il en remarqua une et le lui jeta. Elle s'enfuit en courant. Il courut aussi.

A partir de ce jour, il guetta moins dans l'estuaire les thons, les marsouins et les baleines, que les barques des marins montés du Sud au Nord pour rapporter à la Méditerranée l'ambre de la Baltique ou l'étain des îles Cassitérides. Nageant entre deux eaux et surgissant soudain auprès d'eux, il exigeait un tribut : des pièces d'or qu'ensuite il s'amusait à faire glisser entre ses doigts velus, dans sa hutte, l'hiver; et surtout des outres de vin qui provoquaient toujours en lui la même ivresse joyeuse, et qu'il préférait maintenant aux cuves de cervoise. Le péage acquitté, il permettait aux navigateurs de remonter l'Escaut et de commercer avec les riverains, s'il était de bonne humeur; plus souvent, s'il avait cru voir l'expression de la raillerie se mêler sur les visages à celle de l'inquiétude, il s'appuyait au bastinguage pour faire chavirer les bateaux. On contait même que parfois, les soulevant des deux mains, sa force incommensurable les fracassait sur les rochers. Les hommes tout sanglants se noyaient sous ses yeux sans qu'il s'en souciât, mais il guidait avec soin vers la rive le troupeau flottant des outres.

Dans l'estuaire une rumeur se répandit, venue de l'intérieur des terres, là où habitaient des hommes qui récoltaient du blé sur un sol stable. De colline en colline, la flamme annonciatrice avait propagé cette nouvelle : des étrangers bruns, petits, mais puissamment armés et marchant en ordre, avaient conquis tout le pays à l'arrivée, conduits par un chef chauve nommé César. Pénétreraient-ils aussi dans les îles mouvantes de l'incertain rivage qui bordait la mer agitée d'un perpétuel mouvement de flux et de reflux? Oseraient-ils s'aventurer dans la sombre forêt dont les derniers troncs trempaient dans le flot leurs racines, et parfois s'y abattaient avec un bruit sourd?

Druon vivait trop à l'écart du groupe de pêcheurs pour avoir connaissance de cette rumeur dont, au reste, il se fût peu soucié. Sa force et son audace avaient crû; il dévorait un bœuf à chaque repas, buvait six outres de vin, dansait en l'honneur de Wotan, adressait au soleil et à la lune d'extravagants discours. Puis, quand il avait dormi, il se remettait à guetter les barques.

Un triangle de toile parut à l'horizon ce matin-là, et grandit rapidement; bientôt Druon vit pénétrer dans l'Escaut un esquif moindre qu'aucun de ceux qu'il y avait fracassés, monté par un seul homme. Son large rire éclata et il avança à sa rencontre; mais, tournant et virant à chaque minute, la barque adroitement manœuvrée l'évita, et les feintes habiles de celui qui ramait réussirent à le fatiguer. Se plantant alors immobile au milieu des flots dont son large torse émergeait, et secouant sa chevelure mouillée, Druon eut un rauque grognement.

— Qui es-tu, homme audacieux? cria-t-il.

L'autre comprit son interrogation, mais ne répondit pas aussitôt. A sa main pendait une lanière de cuir souple et il y plaçait avec soin une balle de terre cuite. Quand il fut prêt, il cria à son tour :

— Je suis Salvius Brabo, chargé par César de t'envoyer son salut.

Il fit tournoyer son arme; Druon reçut à la tempe un choc violent et tomba. Le Romain alors, faisant force de rames, s'approcha du grand corps qui flottait inerte, lui coupa la main droite et la jeta dans le fleuve libéré. Quelques heures ensuite, un vol blanc de mouettes s'abattait sur le cadavre qui, déjà, se décomposait au soleil. Brabo cependant remontait l'Escaut, allant vers le pays qui, de son nom, devait s'appeler le Brabant.

§

Ludovico Guicciardini, seigneur florentin du XVIe siècle, conte qu'on montrait alors aux voyageurs les ossements gigantesques de Druon en ce château du Steen, qui remplaça sa hutte de joncs dans l'estuaire devenu un des grands ports du monde.

Aujourd'hui encore, la main coupée du péager barbare figure sur les armoiries d'Anvers, — *Antwerpen* en flamand, de l'action de jeter une main : *hant werpen*. Devant l'hôtel de ville, la statue de Salvius Brabo le montre triomphant de Druon Antigon abattu à ses pieds. Enfin, chaque année à l'*Ommegang* de l'Assomption, cette légende des temps qui

furent avant que Jésus naquit d'une vierge est rappelée par la présence au fastueux cortège du *Reuze* dont Rubens peignit la tête effroyable. A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jean-Louis Perret : *La Finlande*, Rieder.

Dans un petit volume fort bien composé et intelligemment illustré, M. Perret, lecteur à l'Université de Helsingfors, nous fait connaître **la Finlande** actuelle. Jusqu'en 1809, la Finlande était une province suédoise; elle devint alors un grand-duché uni par une union personnelle avec la Russie; sa population se distinguant par son aversion pour tout ce qui était russe, Alexandre III et Nicolas II essayèrent de la contraindre à quelques concessions et ne réussirent qu'à exacerber la russophobie. En 1917, la Finlande profita de l'écroulement de l'empire des Tsars pour devenir indépendante et, le 14 octobre 1920, les Soviets signèrent la paix avec elle. Les Finlandais, pour l'obtenir, avaient dû renoncer à leur prétention de se rattacher la Carélie, province russe habitée par des Finnois orthodoxes. Mais on parle deux langues en Finlande : le finnois (2.754.228 habitants) et le suédois (340.963). Le finnois, idiome ougro-altaïque, était parlé par le peuple; la noblesse et la bourgeoisie parlaient le suédois. Grâce au suffrage universel, les Finnois commencèrent à déloger le suédois des positions qu'il occupait. Un compromis fut cependant conclu en 1922 : le pays fut divisé en régions bilingues et en régions unilingues. Mais les Finnois déclarent n'être pas satisfaits : ils veulent réduire les Suédois, proportionnellement à leur nombre, à un dixième des places; leur revendication a cependant été repoussée jusqu'à présent, mais uniquement parce que les gauches se désintéressent de la question.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art

Adolphe Basler : *Robert Lotiron*. Avec 32 reprod. en héliogravure; Edit. Crès. 10 »

Joseph Desaymard : *Entretien sur l'art populaire en Auvergne*. Dessins d'Adrien Mitton, bois gravés

par Martin; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. » »
Charles Léger : *Antoine Bourdelle.* Avec 32 reprod. en héliogravure; Edit. Crès. 10 »
Jacques Maritain : *Gino Severini.* Avec un portrait gravé sur bois par G. Aubert et des reproductions; Nouv. Revue franç. » »
Georges Pillement : *Pedro Figari.* Avec 32 reprod. en héliogravue; Edit. Crès. 10 »
J. Renouard : *La céramique ancienne.* Avec 40 planches h.-t. en phototypie et un frontispice en couleurs; Editions pittoresques. 30 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Hans Driesch : *L'homme et le monde.* Traduction de M. Gabriel Gobron; Edit. Jean Meyer. 12 »

Ethnographie, Folklore

Georges Dumézil : *Légendes sur les Nartes,* suivies de *Cinq notes mythologiques;* Champion. » »

Finance

René Gonnard : *Précis d'économie monétaire;* Sirey. » »
Henri Guitard : *L'émission et le placement des valeurs mobilières aux Etats-Unis.* Préface de M. Ch. Rist; Payot. 20 »

Histoire

Dmitry Méréjkovsky : *Vie de Napoléon.* II : *1807-1821.* Traduit du russe par M. Dumesnil de Gramont; Calmann-Lévy. 15 »

Linguistique

Félix Boillot : *Le vrai ami du traducteur anglais-français et français-anglais;* Presses Universitaires. 30 »
Ch. Dumaine : *Conversations latines* (texte et traduction) suivies d'un vocabulaire français-latin des principaux termes de la vie moderne; Tralin. 20 »

Littérature

Roland Alix : *La nouvelle jeunesse,* enquête auprès des jeunes gens d'aujourd'hui. Préface de Gaston Riou; Libr. Valois. » »
Arnaud Dandieu : *Marcel Proust, sa révélation psychologique;* Firmin-Didot. » »
Emile Faguet : *Histoire de la poésie française de la Renaissance au Romantisme.* IV : *Jean de La Fontaine, 1621-1695;* Boivin. 15 »
P. Gentizon : *L'esprit d'Orient.* (Coll. *Humour et Fantaisie*) ; Edit. Crès. 12 »
Colonel Godchot : *La Fontaine et Sénèque;* Ma Revue, 71, boul. de Versailles, Saint-Cloud. 10 »
V. Hostachy : *Défense et illustration du XIXe siècle littéraire ou le Bon romantisme;* Desclée de Brouwer. 15 »
Panaït Istrati : *Pour avoir aimé la terre...* Avec un frontispice de Jean Texcier; Denoël et Steele. » »
Jules Laforgue : *Œuvres complètes de Jules Laforgue.* VI : *En Allemagne : Berlin, la Cour et la Ville. Une vengeance à Berlin. Agenda.* Introduction et notes de G.-Jean Aubry; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »
A. Le Dû : *Les Rythmes dans l'alexandrin de Victor Hugo;* Hachette. 30 »
A. Le Dû : *Le Rythme dans la prose de Victor Hugo;* Hachette. 50 »
André Mazon : *Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguénev,* notices et extraits; Champion. » »
André Prévot : *Tu seras Dieu!* Fi-

guière. 12 »

Ernest Seillière : *1830-1930. La religion romantique et ses conquêtes;* Champion. » »

Baron Ernest Seillière : *Un poète parnassien : André de Guerne, 1853-1912.* Avec un portrait; J. de Gigord. » »

Pius Servien : *Lyrisme et structures sonores.* Nouvelles méthodes d'analyse des rythmes appliquées à *Atala* de Chateaubriand; Boivin. 15 »

Pius Servien : *Les rythmes comme introduction physique à l'esthétique.* Avec une remarque de Paul Valéry; Boivin. 12 »

Mœurs

Roger Salardenne : *Le culte de la nudité,* sensationnel reportage en Allemagne. Avec des illust. photographiques; Edit. Prima. 10 »

Roger Salardenne : *Un mois chez les nudistes,* nouveau reportage en Allemagne. Avec des illust. photographiques; Edit. Prima. 10 »

Musique

Paul-Marie Masson : *L'opéra de Rameau.* Avec 16 pl. h.-t.; Laurens. 100 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Colonel A. Cerf : *La guerre aux frontières du Jura;* Payot, Lausanne. 22,50 (français).

Brigadier général John Charteris : *Le Maréchal Haig,* traduit de l'anglais par M. Dou-Desportes et le colonel Paul Dou. Préface du général Debeney. Avec 23 cartes et 5 photographies; Payot. 36 »

Divers : *Documents allemands sur la bataille de la Marne.* Traduction française et préface par le lieut.-col. L. Koeltz. Avec 3 croquis; Payot. 25 »

René Gérin et Raymond Poincaré : *Les responsabilités de la guerre.* Quatorze questions par René Gérin. Quatorze réponses par Raymond Poincaré; Payot. 15 »

Philosophie

Remy de Gourmont : *Œuvres de Remy de Gourmont.* III : *Physique de l'Amour,* essai sur l'instinct sexuel; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

W.-D. Ross : *Aristote.* La vie et les œuvres. Logique. Philosophie de la nature. Biologie. Psychologie. Métaphysique. Ethique. Politique. Rhétorique et Poétique. Préface de D. Parodi; Payot. 30 »

Bernard Landry : *Hobbes.* (Coll. *Les grands philosophes*); Alcan. 40 »

Poésie

Marza Dilhan : *La chapelle ardente.* Préface de Martin Saint-René; Les Etudes poétiques. 10 »

Pol Karmor : *Les guerres de la mer;* Figuière. 10 »

Jeanne Leroy-Denis : *Un roseau chante au vent.* Préface de M. André Dumas; Revue des Poètes. 9 »

Jean-Marie Mestrallet : *Rythmes épars;* Messein. 12 »

Louis Wennekers : *Sur les traces de Merlin;* Le Thyrse, Uccle Bruxelles. » »

*** *Diane, histoire d'un amour;* Conard. » »

Politique

René Gillouin : *De l'Alsace à la Flandre. Le mysticisme linguistique;* Edit. Prométhée. 12 »

Questions coloniales

Paul Monet : *Les Jauniers,* histoire vraie; Nouv. Revue franç. » »

Questions juridiques

Henri Robert : *Le Palais et la ville*, souvenirs; Hachette. » »

Questions militaires et maritimes

Paul Fleuriot de Langle : *L'affaire de Navarin. Autour de la journée du 20 octobre 1827*. Documents inédits; Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 20 »

Victor Margueritte : *Un grand Français : Le général Margueritte*. Avec des pages de Paul Margueritte extraites de *Mon père* et un portrait. Centenaire algérien; Flammarion. 12 »

Roman

A. Augustin-Thierry : *Mademoiselle de Clénord;* Malfère. 12 »

Henriette Célarié : *Du sang et de l'amour dans le harem;* Firmin-Didot. 15 »

Stéphane Corbière : *Le contrat de mort;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Michel Corday : *Les amants malgré eux;* Flammarion. 12 »

André David : *Sensualité;* Edit. de France. 12 »

Jacques Decour : *Le sage et le caporal;* Nouv. Revue franç. 15 »

Dostoievski : *L'Idiot*, traduit, présenté et annoté par Albert Mousset; Bossard, 2 vol. 60 »

Philippe Erlanger : *L'invincible;* Edit. Argo. 12 »

Fernand Fleuret : *Jim Click ou la merveilleuse invention*, roman d'aventures; Nouv. Revue franç. 15 »

Maurice Genevoix : *L'assassin;* Flammarion. 12 »

Pierre Jalabert : *La terre écartelée;* La Vraie France. 12 »

Pierre Minch : *Histoire d'Eugène;* Edit. du Carrefour. 18 »

Szigmond Moricz : *Derrière le dos de Dieu*, traduit du hongrois, avec une introduction par Ladislas Gara et Marcel Largeaud; Rieder. 18 »

Talbot Mundy : *L'œuf de jade*, traduction de Louis Postif; Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Eugénie d'Ors : *Jardin des plantes*, traduction de Jean Cassou, Francis de Miomandre et Mercédès Legrand; Fourcade. » »

Marcel Prévost : *Voici ton maître;* Edit. de France. 15 »

Ch. Quinel et A. de Montgon : *Contes et légendes de Paris et de Montmartre;* Nathan. 10,50

Pascal Thémanlys : *Figures passionnées;* Delpeuch. 12 »

Raoul de Thuin : *Le crime de Thémis;* Edit. Finacom, Bruxelles. 12 »

Sciences

Paul Couderc : *L'architecture de l'univers*. Préface de M. J. Perrin; Gauthier-Villars. » »

Sociologie

Paul Achard : *Un œil neuf sur l'Amérique*. Illust. de A. Olère; Lettres françaises. » »

Emile Durkheim : *Le suicide;* Alcan. 45 »

Maurice Halbwachs : *Les causes du suicide;* Alcan. 70 »

Lucien Lehman : *La seule issue;* Maisonneuve frères. 15 »

René Maunier : *Mélanges de sociologie nord-africaine;* Alcan. 15 »

Théâtre

Pierre Bourg : *Théâtre*, tome II : *La vindicte. La chaîne;* Libr. Speltens frères, Bruxelles. » »

Fagus : *Le mystère royal de Philippe Auguste* en 5 journées; Malfère. 12 »

Varia

R. Montessus de Ballore : *Index generalis*, annuaire général des Universités, Grandes Ecoles, Académies, Archives, Bibliothèques, Instituts scientifiques, Jardins botaniques et zoologiques, Musées, Observatoires, Sociétés savantes; Edit. Spès. » »

Recueil de l'Académie des jeux floraux 1930; Imp. Douladoure frères, Toulouse. » »

Voyages

Sainte-Croix de La Roncière : *Dans le sillage des caravelles de Colomb. L'Ile d'émeraude*. Avec de nombr. illust.; La Caravelle. 30 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — A la Société J.-K. Huysmans. — Le premier roman d'Hector Malot. — A propos de la « Jeanne d'Arc » de la princesse Marie d'Orléans. — La Littérature argentine à Paris. — L'âge des cardinaux. — La limite des langues en Bretagne. — Le Sottisier universel. — Publications du *Mercure de France*.

Prix littéraires. — Le Grand Prix de littérature belge se montant à 20.000 francs a été décerné à M. Maurice des Ombiaux. Les précédents titulaires de ce prix ont été : Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Maurice Maeterlinck et Emile Verhaeren.

Le jury du Grand Prix littéraire du Centenaire de l'Algérie (25.000 francs de primes) a proclamé ses lauréats : MM. Augustin Bernard, pour son ouvrage *L'Algérie;* Ferdinand Duchêne, pour *Ceux de l'Algérie* et *Mouna, Cachir et Couscouss;* Mme Marie Bugija, pour *Nos Sœurs musulmanes;* Félix Falk, pour *Notre Domaine colonial;* François Redon, pour *L'Algérie en 1930*, et Pierre Deloncle, pour *La Caravane aux éperons verts*.

Le double prix de la Revue Universelle a été attribué, le premier prix (15.000 francs), à M. Jean de Luz pour son ouvrage d'histoire : *Henri V;* le second (5.000 francs) à M. Luc Benoist, pour son livre *La Cuisine des Anges*, essai sur une esthétique de la pensée.

Le Grand Prix littéraire des Amis de Lyon (25.000 francs), destiné à récompenser un ouvrage écrit à la gloire de Lyon, a été décerné à M. Jean Dufourt, pour son roman *Laurette ou les Amours lyonnaises*.

Le prix Verhaeren, réservé aux écrivains belges habitant la Belgique, a été donné par les « Amis de Catulle Mendès » à M. José Gers pour son livre *O.99.Jeanne*.

§

A la Société J.-K. Huysmans. — La quatrième assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans a eu lieu le mercredi 28 mai, au bar du *Journal*, après un dîner qui réunissait, sous la présidence

de M. Lucien Descaves, quarante membres fondateurs et adhérents.

Etaient présents :

Mme Anne Armandy, MM. Charles Babou, Louis Boisse, P.-A. Bouroux, Karl Bosch, Emile Carasso, Georges Le Cardonnel, Mme Le Cointe, MM. Pierre du Colombier, Max Descaves, Pierre Descaves, Pierre Dufay, René Dumesnil, Pierre Galichet, Paul Gauthier, Marc Girault, Charles Jouas, Pierre Lambert, Gabriel-Ursin Langé, Pierre Lièvre, Mme Pierre Lièvre, MM. Jean Marcadet, Albert Marois, Henri Martineau, Charles Miguet, René Millaud, chanoine Mugnier, Pol Neveux, Oulmann, Mme Denyse Réal, MM. Maxime Revon, Raymond de Rigné, Daniel-Rops, Camille Sauty, Shéridan, Mme Shéridan, MM. André Thérive, Alfred Vallette, Mme Wirtz-Daviau.

S'étaient excusés :

MM. Léon Hennique, Forain, Léon Deffoux, Emile Zavie, René Gas, docteur Emile Bourguet, Albert de Bersaucourt, Charles Grolleau, Georges Normandy, Gaston-L. Vuitton, François Guillot, Mme Rachilde, Mme de Lézinier.

Comme les années précédentes, le rapport sur l'activité de la Société a été présenté, dans une familière allocution, par M. Lucien Descaves.

M. Descaves a tout d'abord évoqué le souvenir de Mlle Og, demi-sœur d'Huysmans, décédée le 5 avril dernier : « Elle sortait de chez elle, un taxi la renversa; quelques heures après, elle mourait, avec cette seule consolation de mourir dans son lit... Rien ne lui était indifférent du soin que je prenais de la mémoire de son frère...; et notre collaboration, commencée il y a vingt-trois ans, aucun nuage ne la traversa... »

Le Président a ensuite annoncé que P.-A. Bouroux vient de terminer une magnifique illustration de *l'Oblat* « qu'il a entreprise en remontant à la source, autrement dit en allant s'abreuver à Ligugé même...) Le volume paraîtra prochainement, ainsi que le tome XII des œuvres complètes (*Là-Bas*).

On donnera, cette année, plus d'extension au Bulletin de la Société, grâce au bénéfice que procurera la vente d'une reproduction, à tirage très limité, du portrait de J.-K. Huysmans par Forain, qui est actuellement, grâce à M. Pol Neveux, exposé au Luxembourg.

La thèse de M. Karl Bosch, professeur à Heidelberg, annoncée l'an dernier, vient d'être publiée sous le titre: *J.-K. Huysmans' religiöser Entwicklungsgang. Ein Beitrag zum sog. ästetischen Katholizismus* (Friedrich Romer, Verlag, Konstanz); une autre est annoncée qui aura pour auteur M. Edig de Tömory, étudiant à l'Université de Budapest.

Mise aux voix, la réélection de M. Pierre Galichet, comme secré-

taire général, et de M. Pierre Lièvre, comme trésorier, a été adoptée à l'unanimité.

Adoptée également la désignation de MM. P.-A. Bouroux et Gabriel-Ursin Langé en qualité de membres du Comité pour remplacer Mlle Og et M. Octave Uzanne qui, au vif regret de tous, s'est retiré à cause de son mauvais état de santé. — L. DX.

§

Le premier roman d'Hector Malot. – Hector Malot dont on a peut-être eu tort d'oublier le Centenaire, puisque cet auteur est né à la Bouille le 20 mai 1830, a laissé une œuvre assez importante — plus de soixante volumes — pour qu'on ne la néglige point.

Sans doute semble-t-elle un peu démodée, à l'exception de quelques romans, mais ses récits toujours pleins de fraîcheur intitulés *Romain Kalbris, Sans famille* et *En famille* feront longtemps encore la joie de nos enfants.

Malot, fils de notaire aux principes rigides, a connu comme tous les débutants les affres du départ. J'ai été assez heureux de transcrire à ce sujet quelques lignes extraites de feuillets que l'écrivain avait l'habitude d'intercaler dans chacun des exemplaires personnels de ses recueils reliés ensuite en cuir vert sombre et dont l'ensemble appartient aujourd'hui à sa petite-fille, Mme Lalande.

Ces notes manuscrites et inédites sont d'autant plus intéressantes qu'elles expliquent la genèse du livre et fournissent des détails d'histoire littéraire parfois des plus curieux.

Voici donc ce que j'ai lu sur les pages liminaires du premier roman d'Hector Malot, les *Amants* :

J'ai commencé ce roman en 1856, sous le titre : *L'amour, c'est la vie.* Il ne devait alors comprendre que les amours de Maurice et de Marguerite; c'est en pensant aux deux caractères de Maurice et de Martel que l'idée me vint d'en faire une trilogie : *les Amants, les Epoux, les Enfans* (*sic*). Naturellement ce qui avait été fait ne pouvait pas servir : je le recommençai en septembre 1857 à Moisselles chez mes parents et je l'achevai après diverses interruptions en décembre 1858.

Ce n'était rien d'avoir écrit les *Amants*, il fallait les faire paraitre. Pendant que j'y travaillais, Levallois en avait parlé à Sainte-Beuve dont il était le secrétaire. Celui-ci, voulant trouver un roman pour la *Revue Européenne* qu'on venait de fonder, demanda à voir ce qu'il y a dans ce livre d'un jeune qu'on lui a vanté. Je lui lis quelques chapitres : il trouve le troisième joli, le quatrième dangereux et ne va pas plus loin. Impossible pour la *Revue Européenne;* il m'adresse à Michel Lévy qui, après avoir fait lire le roman, veut bien l'éditer, mais à condition que je ferai des coupures et des changements. Je refuse.

Pendant trois mois, mon manuscrit sous le bras, je vais d'un éditeur à l'autre. Tous me refusent. Dentu parce qu'il a peur d'effaroucher le « public honnête et catholique » que son père lui a légué. Bourdillet, Poulet-Malassis (celui-ci n'ose même pas imprimer à mes frais).

Le hasard me fait rencontrer Lévy qui me demande si je suis résigné aux coupures. Il le faut bien.

Il me fait signer un traité par lequel je lui vends pour cinq ans ma trilogie moyennant 1.200 francs et le livre paraît le 20 mai 1859.

Malgré la guerre d'Italie qui commence, le livre se vend et réussit. Dans les premiers jours de juin, article très favorable d'Edouard Thierry dans le *Moniteur*, puis de Cuvillier-Fleury dans les *Débats*. Un éreintement de Barbey d'Aurevilly (mon premier) me laisse indifférent, j'en avais peur avant : après, je vois que je n'en souffrirai pas et que je peux être homme de lettres.

Les cinq années vendues à Lévy étant écoulées, je rentre dans mon droit et, comme Lévy veut tirer des nouvelles éditions avec des clichés, je porte mon roman chez Hetzel, récrit d'un bout à l'autre avec le rétablissement de ce qui avait été supprimé. Hetzel me dit que pour la forme le livre sera à mon compte, puis comme il le vend mal, il l'y met réellement à mon compte, de sorte que le plaisir de publier ce que j'ai fait tel que je l'ai fait, me coûte mille francs.

Plus tard encore le livre revient à Lévy, puis en 1875 Dentu rachète très cher à Lévy le livre dont il n'a pas voulu en 1859. Le manque de flair qu'il a eu alors lui coûte en clichés et exemplaires plus de cinquante mille francs.

C'est alors que, pour la première fois, ce livre me rapporta vraiment quelque chose.

Ainsi Malot effarouchait ses éditeurs! Qu'auraient pensé ces derniers en présence de nos publications modernes? Autres temps, autres mœurs, objectera-t-on. Mais lorsque l'on songe qu'aujourd'hui les critiques rendent hommage avant tout à « l'honnêteté du style » de notre auteur normand, on ne peut s'empêcher de sourire de la pudibonderie de nos devanciers. — EDMOND SPALIKOWSKI.

§

A propos de la « Jeanne d'Arc » de la princesse Marie d'Orléans.

Mon cher directeur,

Je remercie M. P. D. de la peine qu'il a prise de vous adresser une note pour me documenter sur la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie d'Orléans. Mais qu'il me fasse l'honneur de croire que, historien d'art de profession — et, par surcroît, précepteur jadis des petits-fils de cette princesse — je n'ignorais rien des renseignements qu'il fournit sur cette œuvre bien connue. Ma question : « Mais où est la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie d'Orléans? », succédant à l'énumération des œuvres des sculptures de l'époque romantique figurant à la récente exposition du pavillon de Marsan, n'était que l'expression de mes regrets de ne l'avoir pas rencontrée dans cet ensemble où sa place était toute marquée et signifiait en termes plus courtois : « Pourquoi n'y avoir pas joint la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie d'Orléans? »

J'espère que mes autres lecteurs ne s'y seront trompés : entendue dans le sens que lui a prêté M. P. D. et placée à l'endroit où elle se trouve dans mon article, ma question eût été tout à fait absurde.

Veuillez agréer, etc. AUGUSTE MARGUILLIER.

§

La Littérature Argentine à Paris. — Le 22 mai a été inaugurée à la Librairie de l'Opéra, installée par la maison Fasquelle, 3, rue Meyerbeer, à Paris, une section argentine, au milieu d'une nombreuse assistance composée des représentants du ministère des Affaires Etrangères, de l'Ambassade, du Consulat et de la Chambre de Commerce argentine, de personnalités du monde littéraire et commercial franco-argentin, de tous les grands journaux argentins, ainsi que de la presse française.

M. Georges Lecomte, au nom des écrivains français, en un brillant discours, rappela ce qu'est la littérature argentine et quel est son caractère propre; il cita ses grands auteurs classiques, Mitre, Alberdi et Sarmiento, et attira l'attention sur l'influence prépondérante qu'ont exercée la presse et les journalistes sur la littérature elle-même. Puis, passant à la littérature contemporaine, il mentionna les noms des écrivains les plus connus et particulièrement ceux dont les ouvrages ont été traduits : Enrique Rodriguez Larreta, Ricardo Guiraldes, Hugo Wast, Martin Aldao Galvez, Lugones, etc. Puis il félicita les initiateurs de cette manifestation franco-argentine, les éditeurs Fasquelle et M. Charles Nils Lamm.

M. Joaquin de Vedia, délégué du gouvernement argentin à l'Institut de Coopération Intellectuelle, lui répondit en termes particulièrement heureux, soulignant ce que peut signifier pour les auteurs argentins l'intérêt porté par une grande maison d'édition française à leurs ouvrages.

Enfin Hugo Wast, le grand romancier argentin, auteur de *Désert de Pierre* et grand prix de littérature, a exprimé la joie qu'il éprouvait à voir bientôt la librairie de l'Opéra devenir une véritable ambassade de la pensée hispano-américaine.

L'organisateur en Argentine de cette manifestation parisienne était M. Robert Cahen Salaberry.

§

L'âge des cardinaux. — Le cardinal Luçon, qui vient de mourir à l'âge de 88 ans, était le vice-doyen d'âge des membres du Sacré-Collège, le doyen étant le cardinal Vincent Vannutelli, qui, né à Genazzano le 5 décembre 1836, entre dans sa quatre-vingt-quator-

zième année. Deux cardinaux : Fruhwirth (Autriche) et Ehrle (Allemagne) ont 85 ans; trois en ont plus de 80 : Andrieu (France), Arcoverde de Albuquerque (Brésil) et Mori (Italie); dix-sept sont âgés de 70 à 79 ans; le plus jeune est le cardinal portugais Gonçalves Cerejeira, 42 ans.

Le Fabrice del Dongo, de Stendhal, n'avait guère plus de trente ans...

§

La limite des langues en Bretagne.

Rennes, le 19 mai 1930.

Monsieur le directeur,

Dans la nouvelle de M. Georges Poncet publiée par le *Mercure de France* du 15 avril sous le titre : *Le terrain des avions perdus*, on lit ceci :

Dora-Anne, c'était une Bretonne de Binic. Elle s'appelait en réalité Yvonne... Elle me chantait des chansons de Paimpol, je n'y comprenais rien.

M. Poncet ignore visiblement que si, à vol d'oiseau, Binic et Paimpol voisinent, ces deux villes sont situées respectivement la première en deçà, la seconde au delà de la frontière linguistique qui sépare la Bretagne bretonnante ou Basse-Bretagne d'avec la Bretagne française (nous disons : galloise) ou Haute-Bretagne. A Paimpol, on parle le breton; à Binic on ignore cette langue. Il s'ensuit que l'Yvonne du nouvelliste serait bien empêchée de chanter des chansons en langue bretonne.

M. Poncet veut-il une comparaison? Qu'il s'imagine que sa nouvelle, il l'a située en Belgique et fasse parler flamand aux habitants de Liége la Wallonne! Binic est dans notre Wallonie à nous et Paimpol dans notre Flandre. Pas de fréquentations entre ces deux villes et même pas d'amitié.

Que de tours la méconnaissance de la particularité que je vous signale a joués à des écrivains, même parmi les plus grands! On ne compte plus les bévues de cette sorte. Elles font notre amusement, à nous Bretons!

Veuillez agréer, etc. EUGÈNE LE BRETON.

§

Le Sottisier universel.

J'ai laissé de côté les temples dans lesquels Washington a entendu la messe, les cathédrales, les monuments officiels... — PAUL MORAND, *New-York*, p. 261.

Mais voici que cette bataille de Verdun devient l'enjeu de la guerre...

C'est le combat de boxe. Il faut que l'un des deux adversaires touche des épaules. — HENRY BORDEAUX, *Visages français*, p. 249.

Son réflecteur mesure un peu plus de deux mètres cinquante; il est coulé en verre ordinaire, et la portée de l'instrument est d'environ 150 millions d'années-lumière. Comme une heure-lumière représente 400.000 kilomètres, un simple calcul montrera à quoi cela correspond. — *L'Ami du Peuple* (du soir), 17 mai.

Deux bandes sont donc tournées simultanément dans deux cabines différentes. Il est de toute évidence que la vitesse des deux appareils enregistreurs doit être rigoureusement la même. Un écart d'un *micron*, c'est-à-dire d'un millionième de millimètre, entre la prise d'image et la prise de son, est perceptible à l'écran. — *Candide*, 15 mai.

Avec la disparition, boulevard Saint-Michel, du café des Vachettes, remplacé aujourd'hui par une banque, ne s'est pas éteint le souvenir des amis qui entouraient à l'heure de l'apéritif le poète Jean Moréas. — *Paris-Midi*, 27 mai.

— L'énergie? demanda Andrée. Je croyais la matière inerte.
— Oui, mais nous avons changé tout cela, comme dit le faux médecin du *Malade imaginaire*. — *Le Temps* (feuilleton), 24 mai.

Un des équipages partis à leur secours disparut à son tour et ce ne fut que longtemps après que les squelettes des aviateurs furent retrouvés dévorés par les fauves. — *Le Journal*, 28 mai.

En effet, on trouve déjà au dix-huitième siècle l'expression « Nouveau riche ». Voici le titre exact du livre auquel vous faites allusion : — « *Le Nouveau riche et le Bourgeois de Paris*, ou l'élection d'un remplaçant en 1820, 1830, 1840. Roman politique à l'usage de Messieurs les électeurs du département de la Seine. Par Mathens. Paris. Chez Deschamps, rue Soufflot, 3, près du Panthéon et les marchands de nouveautés (1818.) » — *Les Nouvelles Littéraires*, 26 avril.

A L'ENSEIGNE DE LA VERDURE DORÉE. Libr. G. Tissot, 43, rue de la Pompe, (16e). — Benjamin : *Balzac*, japon, 500 fr. — Martet : *Le Tigre*, alfa, 30 fr. — Maurois : *Général Bramble*, 450 fr., etc. — *Les Nouvelles Littéraires*, 26 avril.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT. III. *Physique de l'Amour* (*Essai sur l'Instinct sexuel*). Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 22 exemplalires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 fr.; 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 132, à 60 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE JULES LAFORGUE. VI. *En Allemagne : Berlin, la Cour et la Ville. Une Vengeance à Berlin. Agenda.* Introduction et Notes de G. Jean-Aubry. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 22 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 29, à 80 fr.; 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 30 à 139, à 60 fr.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXX

—

CCXX N° 768. — 15 JUIN

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.



ISAAC BABEL



CAVALERIE ROUGE

15 fr.

TRADUCTION ET INTRODUCTION DE MAURICE PARIJANINE

